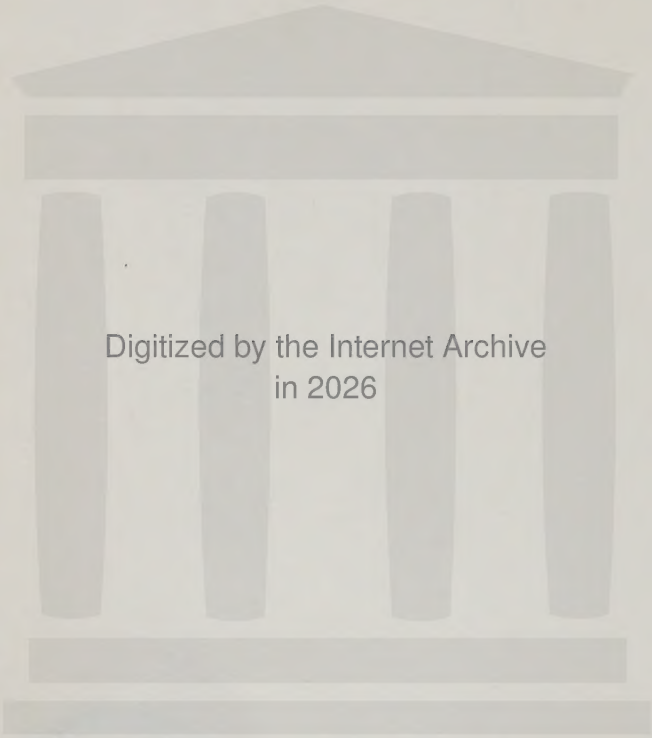
From

Doucoeur, Paul

Stone. # 504

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lelivredelabienh0000paul

LE LIVRE DE LA BIENHEUREUSE SŒUR ANGÈLE DE FOLIGNO DU TIERS ORDRE DE S. FRANÇOIS

La Châsse primitive de
la Bienheureuse Angèle de Foligno

Fr. Maurice Gaignebet, Op

LE LIVRE DE LA BIENHEUREUSE SŒUR ANGÈLE DE FOLIGNO DU TIERS ORDRE DE S. FRANÇOIS

DOCUMENTS ORIGINAUX ÉDITÉS ET TRADUITS PAR LE PÈRE PAUL DONCOEUR

The Catholic Theological Union LIBRARY Chicago, Ill.
WITHDRAWN

MCMXXVI

A LA LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS VI

A MA MÈRE

INTRODUCTION

Voici donc dans sa franche nudité le *Livre* d'Angèle de Foligno.

J'éprouve à le présenter au lecteur le même effroi qu'avouait jadis son pauvre secrétaire, tremblant à exprimer la magnificence des Visions. De la fine fleur de la farine, c'est à peine si, crible grossier, il avait retenu le gruau noir, dur et sans goût... Mais à défaut d'autre mérite il revendiquait du moins celui de la plus scrupuleuse exactitude; et, s'il devait être impuissant à égaler son objet, s'il perdrait le plus précieux de ce que lui communiquait la Sainte, bien sûr n'ajouterait-il rien et se garderait-il de rien déformer. Un souverain souci de loyauté animerait tout son travail.

Ce même souci de loyauté sera aussi le seul mérite à quoi prétende notre présent ouvrage. Par delà les empâtements et les maquillages, il a voulu remonter au témoin authentique, puis l'exprimer dans une traduction sincère. Si les saints n'ont besoin que de notre respect pour la vérité, et si la plus élémentaire piété nous interdit avant tout de les farder à nos modes, peut-être sainte Angèle agréera l'hommage que nous déposons à son autel.

J'ai dit dans la Préface de l'Édition latine comment avait été retrouvé et établi le texte authentique de ses Visions. J'ai à expliquer ici brièvement comme il a été traduit.

On sait qu'Ernest Hello avait d'un texte, d'ailleurs fort mauvais, tenté la plus brillante transposition. C'est un procédé à qui sont promis de grands succès, si le bonheur répond à l'audace. Hello fut évidemment très heureux : pendant soixante ans, son Angèle a parlé à nos contemporains une langue romantique qui les a éblouis. Seulement à ce jeu, on peut se demander ce que l'on gagne ; et le doute est ici d'autant plus grave que le texte latin sur lequel opérait Hello était déjà le fruit d'une transposition élaborée par un lettré du XV^e^ siècle.

Tenant en main le texte original des dictées de la voyante, j'en avais tenté une traduction respectueuse, certes, de son contenu, mais qui le soumettait au moule de notre phrase moderne. Le résultat fut illisible. Dégagé des bavures et des repentirs, le texte devenait d'une correction parfaite, mais d'une égale platitude. En réalité, il était profondément dénaturé. Ce simple changement de style trahissait entièrement l'original. D'un Grünewald c'était faire un Bouguereau. Le dégoût me fit à nouveau collationner les deux textes et je vis que, redressant les phrases, différenciant ou transposant les vocables, j'avais pris des libertés fatales. J'essayai donc une interprétation plus rigoureuse, et c'est ainsi que, malgré moi, je fus amené à renoncer à la stylistique moderne ; pour garder le caractère de la conversation d'Angèle, je dus me soumettre à une phrase et à un vocabulaire plus archaïques, mais portant une

ressemblance étonnante de l'original. Sans effort, je pouvais alors conserver les mêmes constructions, les mêmes tournures, les mêmes images et le plus souvent les mêmes mots, tout proches d'ailleurs du latin familier à ses secrétaires et sans doute aussi du toscan parlé par elle. Il n'y avait plus d'hésitation possible sur la méthode à employer ; je comprenais d'expérience pourquoi, lorsqu'ils traduisirent les *Fioretti*, la *Divine Comédie*, ou le *Roman de Tristan et Iseult*, des écrivains comme MM. André Pératé, A. Masseron et J. Bédier s'étaient vus contraints à réinterpréter en français archaïque ces poëmes ou ces récits, pensés dans des formes si différentes des catégories de notre imagination et de nos modes modernes d'expression. La même nécessité me faisait retrouver la même solution ; je voudrais l'avoir appliquée avec autant de bonheur que ces maîtres [1].

Je sais que je présente ainsi au lecteur un texte très imparfait. Il sera rude, indécis, souvent bégayant, parfois énigmatique, mais précisément tel que le confessaient ses rédacteurs [2], et tel que le reconnut et approuva la contemplative qui se jugea incapable elle-même de l'améliorer. Elle se contenta pour le *Mémorial* de recevoir de Dieu l'assurance qu'il ne contenait pas d'erreurs. Quant aux énigmes qu'il contient, si la Bien-

1. Pour dérouter le moins possible le lecteur j'ai évité tout archaïsme inutile. Seuls ont été osés ceux qu'exigeait l'original. Pour le vocabulaire notamment, je me suis borné à reprendre des formes désuètes plutôt que proprement médiévales.

2. Sans aucun doute plusieurs passages déformés par la faute des copistes n'ont pas encore été élucidés par nos collations. J'espère que des critiques heureux réduiront le nombre de ces lectures fautives et par là rendront plus claires quelques pages dont la lecture nous déroute encore.

heureuse ne comprit plus parfois sa propre dictée et encore moins la rédaction de ses secrétaires, on m'excusera de n'avoir pas prétendu à une meilleure clairvoyance.

Afin cependant de permettre aux lecteurs de suivre plus facilement ce récit mal composé et de mieux mesurer la portée d'un enseignement parfois difficile, il sera à propos de rappeler d'une part les grandes lignes de la vie d'Angèle de Foligno, telles que son *Livre* même nous les apprend, et d'autre part, de préciser de quel milieu spirituel elle dépend.

II

Vers 1285, une jeune femme, possédant domaines ruraux et palais, vivait à Foligno dans un milieu mondain, entourée d'une mère frivole, d'un mari et de garçons qui menaient grand train. Elle-même, nous dit-elle, vivait dans le péché.

A quelle occasion la crainte de la damnation lui ouvrit-elle les yeux? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'elle revint aux sacrements ; se confessa, mais, par fausse honte, incomplètement, et communia, mais en sacrilège. Poursuivie par ses remords, elle finit, après une apparition de saint François, par aborder à Saint-Félicien, la cathédrale de Foligno, un franciscain, chapelain de l'évêque, à qui elle fit une confession intégrale. Purifiée, elle entrait ainsi dans les voies de la vraie pénitence.

Les austérités, la contemplation de la Passion lui valurent aussitôt des grâces de plus en plus précieuses.

Elle s'offrit toute au Christ et voua la chasteté perpétuelle. La pauvreté l'attirait impérieusement : elle distribua ses vêtements de prix aux pauvres. Sa famille avait tout fait pour entraver ses folies ; mais, coup sur coup, moururent sa mère, son mari et tous ses fils. Elle se jeta alors librement dans les voies de la pénitence et de la prière.

Bientôt les visions du Crucifié se multiplièrent. Et, pour suivre Jésus sans entraves, elle voulut quitter définitivement le monde, vivre en pauvre et mendier. Tous ses conseillers, les franciscains eux-mêmes, l'en détournèrent, car ils la trouvaient trop jeune pour une telle vie. Mais la grâce de Dieu triompha ; Angèle vendit son principal domaine et en distribua le prix aux pauvres. Elle avait fait d'ailleurs un pèlerinage à Rome pour obtenir de saint Pierre la pauvreté absolue et s'était sentie exaucée.

Angèle vécut désormais recluse avec une compagne, Marie, âme très simple et grande amie de Dieu. Comme les faveurs divines prenaient des formes violentes : ravissements, cris, etc... on s'empressa de la dire démoniaque. La seule vue du Crucifix la brûlait de fièvre. Elle en tomba malade et les consolations divines furent telles que parfois sa compagne crut voir Angèle succomber à leur violence. Cependant vers 1290-1291, la jeune veuve était reçue parmi les *Pénitentes du Tiers-Ordre* et faisait profession de la Sainte Règle. Elle avait alors donné presque tous ses biens aux pauvres.

C'est vers ce moment qu'en compagnie de ses nouveaux amis spirituels elle fit le fameux pèlerinage d'Assise. On en sait les péripéties. Angèle vient à peine de

dépasser Spello, et arrive au carrefour d'où part le sentier qui monte à Assise, lorsque Dieu la saisit et l'envahit comme jamais il ne l'avait fait. Dans l'après-dîner, à la seconde visite qu'elle fait à l'église Saint-François, quand Dieu la quitte, elle tombe à terre, pousse des cris qui ameutent frères et amis. On la prend pour folle ou possédée. Son confesseur, honteux, n'ose approcher d'elle. Quand le calme revient, il lui défend de venir désormais à Assise. Elle rentre à Foligno, où son confesseur la rejoint, et finit par apprendre les événements mystérieux du pèlerinage. C'est alors qu'il commence à rédiger ses notes pour le *Mémorial*.

Le mois d'août de l'année suivante la trouve revenue à Assise pour la fête de sainte Claire et l'Octave de l'Assomption (1292?). Les visions se multiplient. Mais les Frères scandalisés des fréquents tête-à-tête du confesseur et d'Angèle, finissent par leur interdire ces séances dans l'église des franciscains. En 1294 commencent les grandes souffrances qui dureront, semble-t-il, jusqu'à la fin. En 1296 se place un nouveau pèlerinage à Assise où Angèle reste plus de dix jours. Le *Mémorial* est rédigé. Il est, avant mai 1297, lu et approuvé par le cardinal Jacques Colonna, grand ami des Spirituels.

Angèle est devenue la mère de nombreux et fervents disciples.

C'est en 1298, très probablement, qu'il faut placer la fameuse rencontre d'Angèle et de Fr. Ubertin de Casale. Nos documents n'en disent rien. Mais en 1305, dans son *Arbor Vitae*, l'ardent Spirituel nous raconte comment Angèle l'arracha à sa vie relâchée. Il avait trente-neuf ans. Il avait précédemment reçu les sages

leçons de Jean de Parme, à Greccio, contemplé la pénitence de Marguerite de Cortone, du pauvre marchand de peignes, le tertiaire Pierre de Sienne, et d'une sainte vierge Cécile ; d'une façon beaucoup moins heureuse, Jean Olivi surtout, l'oracle des Spirituels, avait à Florence profondément marqué son âme. Mais Paris, où il s'était rendu en 1289, pour achever ses études, avait tout ruiné. C'est alors qu'Angèle, dont l'autorité était déjà considérable, l'émut par le spectacle de sa sainteté. Elle lut les secrets de son âme ; l'illumina et l'embrasa du feu divin ; et voici Ubertin devenu l'apôtre passionné d'un rigorisme, qui, malheureusement ne sut pas se défendre des erreurs.

Ubertin ne fut pas le seul à bénéficier de cette action. Angèle conquit de nombreux disciples qu'elle a le plus souvent convertis. Elle vécut désormais à Foligno et remontait parfois à Assise suivie par eux ; mais aucun événement, aucune date précise ne nous sont plus connus. Seule l'histoire générale de l'Église, celles de son ordre et de la cité peuvent nous permettre d'évoquer confusément l'ambiance où elle vécut. Période horriblement troublée qui lui ménagea des souffrances faciles à imaginer. Après le règne décevant du pauvre ermite que Clément V canonisera bientôt sous le nom de saint Célestin V, (en le proclamant d'ailleurs *ad regimen universalis Ecclesiae inexpertus*), ce sont les intrigues, puis les querelles, puis les guerres du règne de Boniface VIII. Les conflits entre rigoristes et conventuels sont de plus en plus violents ; après les troubles politiques, les troubles spirituels, et les malsaines fièvres mystiques de « Libre esprit ». Une joie peut-être en l'an 1300, si Angèle, comme il est vraisemblable, s'est

jointe aux foules qui, par centaines de mille, accoururent à Rome pour le Jubilé ; mais elle est au printemps de 1304 suivie d'une immense tristesse, quand le nouveau pape Benoît XI passe à Foligno ou en vue de Foligno, escorté de ses cardinaux, fuyant Rome en révolte pour se réfugier à Pérouse. Puis ce sera l'absence plus cruelle encore du nouveau pape français, Clément V, qui ne viendra pas même en Italie ! Quand Angèle mourra, que d'angoisses dans la chrétienté qui va obscurément au schisme !

Elle-même n'a pas échappé aux méchants. Sa vie extraordinaire, son enseignement rigoriste lui valent bien des critiques. Car elle est l'animatrice des plus fervents. Un document du XIV^e^ siècle nous la montre comme suscitée de Dieu, pour confondre, elle, pauvre femme, la lâcheté de ces « géants » qui proclament impraticable la règle de saint François. Mais dès 1305, dans le prologue de son livre, Ubertin de Casale portait sur elle ce témoignage révélateur : « Et ainsi, écrivait-il, quoi que fassent les jaloux qui nient la sainteté de la vie irréprochable de cette très sainte âme et les conversions divines opérées dans la vie d'un grand nombre par sa parole et par ses mérites, cette Angèle a été établie par Dieu, pour une foule de fils spirituels, comme Mère du bel amour, de la crainte, de la grandeur d'âme et de la sainte espérance. Car tous les biens leur sont venus avec elle... et même à ceux qui avaient été auparavant des relâchés. »

Angèle devait encore durant trois années soutenir ses disciples[1] ; puis, en septembre 1308, elle serait

1. Une chronique de Spello raconte qu'en « 1307 la Bienheureuse Angèle de Foligno, tertiaire d'une grande réputation et sainteté passa

assaillie par le mal qui la terrassa. Après des semaines très douloureuses, les derniers jours furent une anticipation du Ciel ; elle mourut sans souffrance, entourée de nombreux frères, le samedi 4 janvier 1309, en l'Octave des Saints Innocents, après complies.

Très rapidement, après sa mort, furent réunis les *Rotuli* ou cahiers, qui contenaient lettres, enseignements et souvenirs. Le manuscrit d'Assise que nous éditons fut écrit dans les premières décades du XIV^e^ siècle ; de nombreuses copies portèrent au loin les trésors spirituels confiés aux disciples de la Tertiaire. Non seulement Foligno, mais l'Ombrie, l'Italie, la chrétienté elle-même apprirent à connaître et à vénérer Angèle dont la mémoire et la dépouille commençaient d'attirer les pèlerins.

III

Il nous est désormais plus facile de préciser quelle place prennent dans l'histoire de la mystique la personne et l'œuvre d'Angèle.

Essentiellement franciscaine, Angèle nous apparaît comme l'une des plus brillantes incarnations de l'idéal franciscain de la fin du treizième siècle et, d'autre part, comme une impitoyable adversaire de l'anarchie mystique libertaire.

Elle est la plus émouvante figure du Tiers-Ordre

par Spello, avec la Bienheureuse Pasqualine sa compagne ; visita les clarisses... et se rendit en pèlerinage à Assise, puis à Sainte-Marie des Anges et revint à Foligno ». — C'est malheureusement le seul document d'archives que nous possédions.

arrivé alors à sa splendeur. Lorsque, vers 1285, elle se fait agréger à la Fraternité de Foligno, la première Règle, approuvée en 1221, a déjà multiplié les saints dans toute l'Église. A la suite des princes qui ont, comme saint Ferdinand de Castille, sainte Élisabeth de Hongrie et saint Louis, sanctifié les cours d'Europe, une phalange incomparable s'est levée à la voix du bienheureux Luchésius de Poggibonzi († 1260), et les plus humbles y seront les plus grands : la petite pauvresse de Viterbe, sainte Rose, à quinze ans, fera trembler le pouvoir de l'empereur Frédéric II, et l'histoire garde avec vénération les noms de saint Davanzati, curé de Poggibonzi († 1295), du marchand de peignes siennois, le bienheureux Pierre († 1289), et tout proches d'Angèle, de la grande pénitente de Cortone, sainte Marguerite († 1297) et surtout du bienheureux Pietro Crisei, le Petruccio de Foligno, objet des sarcasmes d'Angèle mondaine, et de l'amitié respectueuse de la pénitente († 1323). Mais toute l'Italie foisonne de saints tertiaires, ce sont les bienheureux ermites Vivalde de Sangemignano († 1320), François de Pesaro († 1350), saint Conrad de Plaisance († 1351), la bienheureuse Jeanne de Signa ; et, dans une plus humble lumière, voici Dante et Giotto ! Au loin saint Yves († 1303) sanctifie la Bretagne, saint Roch (1327), saint Elzéar de Sabran († 1323) et sa femme la Bienheureuse Delphine de Puymichel († 1360) illustrent la Provence, le bienheureux Raimond Lull († 1315) l'Afrique elle-même. Voilà ses frères contemporains.

D'ailleurs la règle primitive s'est enrichie, et, en 1289, Nicolas IV ayant approuvé la rédaction nouvelle, la fécondité spirituelle du Tiers-Ordre atteint

son apogée. La masse sans doute se contente du minimum requis pour mériter le titre de Pénitents. Mais ce minimum est déjà sévère. Outre les jeûnes et les prières, ces hommes et ces femmes s'abstiennent des parures, des danses, des spectacles ; ils doivent aimer leurs frères, secourir les pauvres, les malades, s'employer à pacifier les querelles, payer leurs propres dettes et faire leur testament ; les hommes s'interdisent le port des armes, les jurons et les inutiles serments. Mais aux âmes généreuses, la règle souffle une ardente passion et c'est le rêve d'imiter Jésus Christ dans sa pauvreté, son humilité et sa pénitence qui soulève leur enthousiasme.

Angèle, aussitôt convertie, est de ceux-là. Elle n'a pas consenti ses héroïques sacrifices pour vivre dans une bourgeoise médiocrité ; il lui faut la sainteté, la pauvreté absolue, les austérités farouches, la haute prière, l'amour sans réticences. Or, c'est précisément cela qu'elle entend prêcher avec feu par les franciscains rigoristes qui l'entourent. D'emblée, Angèle se sent de leur race ; elle écarte avec mépris les conseils de la prudence et de la sagesse humaines ; la fidélité sans glose à toute la règle, l'imitation passionnée de son père saint François, seront les points essentiels de sa doctrine. Dans le conflit qui met aux prises les Spirituels et les Conventuels, l'option d'Angèle ne souffre aucune hésitation.

Le maître des Rigoristes, l'inquiétant Jean Paul Olivi, a déjà, en 1282, été poursuivi par le chapitre général de Strasbourg sous l'inculpation d'hérésie. Tour à tour, soutenu, puis désavoué par ses supérieurs, il est en 1289 nommé lecteur à l'Étude géné-

rale de Florence, puis lecteur à Montpellier. Couvert par le chapitre général de Paris en 1292, il meurt en 1298 entouré de la vénération des Rigoristes. Mais il laisse une mémoire douteuse sur laquelle vont s'acharner les Conventuels, qui finiront par obtenir en 1326 la destruction de ses écrits [1] et la profanation de ses cendres. Angèle ne connaîtra point ces derniers conflits ; mais, en attendant, les provinces d'Italie souffrent de scandales douloureux. Les mitigations accordées par les papes irritent de plus en plus vivement les Rigoristes et la voix de Pierre de Macerata et de Pierre de Fossombrone déchaîne la résistance. Les deux chefs rebelles sont chassés de l'Ordre avec leurs plus ardents partisans et ceux que l'on peut saisir en 1280 demeureront incarcérés jusqu'en 1289. Une grande fortune leur échoit lors de l'accession au trône du saint ermite Pierre de Murrhone, qui sera quelques mois Célestin V. Les deux chef rebelles, qui s'appelleront désormais Frère Libérat et Frère Ange de Clareno, obtiennent de constituer une congrégation d'ermites indépendante. Quelques-uns seulement des Rigoristes les suivent dans cette sécession inutile, car, Célestin à peine disparu, Boniface et les Conventuels les obligent à l'exil et ils finiront lamentablement, traqués par les Inquisiteurs.

Les Rigoristes demeurés dans l'Ordre ne sont guère mieux vus par Boniface VIII, qui casse leur ami le général Raimond Gaufredi et le remplace par le conventuel Jean de Murro en 1296. Loin de s'apaiser, ils

1. Précédemment condamnés au Concile de Vienne, 1311. Ils ont été récemment retrouvés par S. Em. le cardinal Ehrle, et publiés par le P. B. Jansen.

s'allient maintenant contre Boniface avec les cardinaux Colonna. Jacopone de Todi sera la plus brillante personnalité du parti et Boniface ne s'en délivrera qu'en le frappant d'excommunication et en le tenant emprisonné. Il ne sera remis en liberté que par Benoît XI, en 1303.

Angèle et son groupe de fervents disciples se tiennent loin de ces querelles, mais ils n'ont pas moins à souffrir de la part de la Communauté qui multiplie les tracasseries et parfois en arrive aux franches persécutions contre tel ou tel. Une fois, nous verrons Angèle remercier le général Jean de Murro pour une faveur octroyée à ses amis; mais le plus souvent ses lettres témoignent de difficultés qui viennent à coup sûr de la Communauté. Sa sagesse d'ailleurs s'emploie heureusement à les sauver des déviations des exaltés. Ubertin de Casale cependant, converti par elle au rigorisme en 1298, exercera une action assez trouble et jamais son tempérament fougueux ne se soumettra entièrement à l'influence toute surnaturelle et pure d'Angèle. Tout d'abord lecteur durant quatre années, il se voue ensuite à Pérouse à la prédication de l'*Évangile spirituel,* conquiert beaucoup d'adhérents au rigorisme et soulève contre lui les colères des Conventuels. Cité en 1304 devant Benoît XI sous de multiples chefs d'accusation, il est relâché grâce à une chaude intervention de ses amis de Pérouse ; mais les supérieurs conventuels, pour se débarrasser de l'importun, le relèguent dans la solitude de l'Alverne. C'est là qu'après un an de prières, Ubertin composa son grand Traité de l'*Arbor Vitae Crucifixae,* où il porte sur Angèle le témoignage que l'on connaît. Peu à peu

la réclusion se relâche. Le cardinal Napoléon Orsini le prend comme chapelain et familier et nous les voyons en 1308 figurer l'un et l'autre dans l'acte d'approbation donnée le 15 février à la Légende de Marguerite de Cortone.

Angèle bientôt mourra entourée de la vénération universelle, tandis qu'Ubertin se précipitera dans des conflits de plus en plus violents. Était-il resté en relation avec celle qui l'avait converti ? Nous l'ignorons. En tous cas, la sainte n'est en aucune façon responsable des écarts du réformateur passionné, ambitieux, inconséquent et, semble-t-il, tristement tombé. Appelé en 1310 en Avignon par Clément V pour se justifier d'accusations entachant ses mœurs, sommé par les Conventuels de se soumettre à la Communauté, il obtint de Jean XXII, en 1317, de se retirer chez les Bénédictins de Gembloux et nous perdons désormais sa trace.

En face des révoltés qui croyaient servir l'idéal de saint François par leur fougue, l'œuvre pacifiante d'Angèle apparaît comme animée du plus authentique esprit religieux. Elle souffre des infidélités, certes, les pleure et les expie par sa pénitence ; mais c'est en se faisant violence à elle-même, en apprenant à ses disciples à triompher d'eux et de leur chair, qu'elle restaurera le respect de la Règle. Sa sainteté héroïque et douce, sa pénitence silencieuse seront une protestation bien plus efficace contre le relâchement que toutes les impatiences d'Ubertin.

Si elle a des sévérités, des ironies vengeresses, c'est uniquement envers l'infâme secte des *Frères de Libre Esprit*, contre laquelle d'ailleurs elle avait excité

le zèle d'Ubertin. Sur ce terrain, du moins, le disciple était en parfait accord avec la sainte. S'inspirant et prétendant descendre du véritable hérésiarque qu'est Amaury de Bènes, les nouveaux disciples du *Libre Esprit*, les « Frères de la Vie pauvre ». comme ils se nomment, avaient dans les dernières années du treizième siècle couvert l'Italie du Nord de leurs forfaits. Gerardino Segarelli, leur chef, qui s'était vu fermer la porte du couvent des Franciscains de Parme, avait stupéfié, puis séduit la ville par ses mœurs « évangéliques ». Il avait revêtu la bure des frères, distribué ses biens aux pauvres, et renouvelait, disait-il, la vie des apôtres. De nombreux disciples avaient suivi son appel à la pénitence, frères et sœurs vivaient ensemble dans le communisme le plus pur, mais aussi dans un affreux libertinage secret [1]. Possédés par l'Esprit de Dieu, les *Apostoli* et les *Sorores* assuraient qu'ils étaient désormais à l'abri de tout péché, c'est-à-dire que rien n'était plus péché pour eux. Le scandale fut tel qu'en 1275 l'évêque de Parme fit emprisonner tous les *Apôtres* qu'il put saisir ; Grégoire X les condamna ; Honorius IV leur fit quitter leur extravagant costume et leur ordonna de se retirer dans l'un des Ordres approuvés par le Saint-Siège. Gerardino fut plus simplement livré au feu.

Ces mesures ne firent qu'exaspérer ces fous. Ils prêchèrent, a-t-on dit, l'épée d'une main et le calice des voluptés de l'autre. Dolcino, successeur de Gerardino, fit piller par ses bandes la région de Verceil et

1. On trouvera dans notre édition quelques documents accablants sur leur dévergondage. Voir par ailleurs : FRÉD. CALLAEY, *Ubertin de Casale*, Paris, Picard.

incendier les églises. Il fallut qu'en 1305 Clément prêchât la croisade contre ces bandits mystiques ; mais il mit plus de deux ans pour se saisir de Dolcino et de sa « sœur » Marguerite de Trente, laquelle avait été précédemment la « sœur » de Gerardino. Ils furent brûlés ensemble à Verceil le 1er juin 1307.

Angèle lutta d'autant plus résolument contre ces misérables qu'ils étaient parvenus à se glisser jusque dans l'Ordre franciscain. On connaît entre autres un certain « apôtre » Bentevenga de Gubbio, qui, entré au noviciat, avait semé la province de Saint-François, l'Ombrie, de ses doctrines infâmes. Frère Ange de Clareno affirme que ses dehors de sainteté séduisirent « beaucoup de séculiers, de religieux et de clercs ». Un jour, il rencontra Ubertin de Casale qu'il espéra convertir. Faisant mine de sympathiser, celui-ci pria l'apôtre de développer ses doctrines devant des amis qui prétendaient vouloir eux aussi s'instruire, et, l'infamie s'étant elle-même découverte, il fut facile à Ubertin de triompher du mauvais prophète. Sans avoir eu peut-être affaire directement à eux, Angèle ne manqua aucune occasion de combattre, et parfois avec une rude ironie, ces sophismes mystiques. Il importait d'autant plus de prendre position que la sévérité apparente des mœurs pouvait faire confondre les *Apôtres du Libre Esprit* avec les orthodoxes fervents. Les Inquisiteurs, d'ailleurs, ne plaisantaient pas sur ce chapitre où la morale était intéressée avec le dogme. Si bien que quand les anciens ermites de frère Ange et de frère Libérat rentrèrent d'Orient en Italie, la Communauté et l'Inquisition les accusèrent d'être des disciples de Gerardino, et Thomas d'Aversa, domini-

cain, inquisiteur de Naples, ayant saisi quarante de ces malheureux, les soumit à la torture pour arracher leurs aveux.

Au milieu de ces troubles, on devine quelles souffrances intérieures durent remplir les années de la vie d'Angèle sur lesquelles nous avons si peu de renseignements ; on comprend mieux pourquoi elle fut l'objet des soupçons de son confesseur d'abord, qui demanda du temps et des preuves pour croire à l'action de l'esprit de Dieu ; pourquoi les frères, qui ne furent que des témoins du dehors, demeurèrent longtemps défiants ; et pourquoi enfin le *Mémorial* multiplia les précautions et tint à se ranger sous des patronages si nombreux et si imposants.

Mais l'examen le plus sévère montre combien la doctrine et la vie d'Angèle sont saines et orthodoxes.

IV

Les plus précieux témoignages nous disent, en effet, en quelle estime l'Église catholique tint la personne et les écrits de la Bienheureuse.

Considérée par ses contemporains comme une sainte et, sans doute dès sa mort, nommée *bienheureuse* par la voix publique [1], Angèle fut bien vite de la part de ses compatriotes l'objet d'un culte fidèle, que l'Église ne cessa d'approuver. En 1701 la fête recevait un office propre ; en 1709 elle était élevée au rite de

1. Le Chroniqueur de Spello, Giovanni Targarini o Lorini, mort en 1388, la nomme : « Bienheureuse Angèle de Foligno, tertiaire d'une grande sainteté et réputation. »

double majeur et la réforme de Pie X, en reportant la fête au 4 janvier, sanctionna définitivement cette tradition [1].

Quant à ses écrits, ils n'ont cessé de recevoir les plus illustres suffrages. Unanimement les Docteurs ont tenu Angèle comme l'une des grandes mystiques catholiques. Qu'il suffise de citer saint François de Sales [2]; Bossuet et Fénélon, qui, dans leurs controverses sur les « suppositions impossibles » faites par les Saints, s'accordent à invoquer l'autorité de la Bienheureuse [3]; saint Alphonse de Liguori [4], et de nouveau Benoît XIV qui la vénère à l'égal de sainte Thérèse, de saint Pierre d'Alcantara et de saint Jean de la Croix [5], de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Sienne [6]. Il est tout particulièrement intéressant de voir ce technicien relever l'exceptionnelle probité du Confesseur et Secrétaire de la Sainte [7], ou bien encore citer

1. Benoît XIV dans son Traité *Sur la Béatification des Serviteurs de Dieu*, l. IV, p. IV, c. V, n° 3 et n° 5, rappelant la Concession de 1701 dit que « touchant la Bienheureuse Angèle de Foligno, il n'a pu trouver aucune trace d'une *Canonisation* officielle, ni d'une concession de culte public (avant l'acte de 1701). » Il la range donc parmi ces Bienheureux qui se trouvent « en possession antique de culte... bien que jamais ils n'aient été l'objet d'un procès canonique ».

2. Notamment *Introduction* II, 17; III, 16. *Traité de l'amour de Dieu*, VI, 15; IX, 2.

3. Bossuet. *Instruction sur les États d'oraison*, tr. I, l. IX. *Les Passages éclaircis...*, ch. IX.

Fénelon. *Les principales Propositions du Livre des* Maximes des Saints *justifiées par des expressions plus fortes des Saints auteurs*, 10e, 11e, 14e, 18e et 22e Prop.

4. Notamment dans *La vraie Épouse de J.-C.*, ch. V, n° 8; ch. IX, § 1; ch. X, § 2.

5. Livre III, ch. 26, n° 7.

6. Liv. III, ch. 51, n° 1.

7. Liv. II, ch. 26, n° 1. Benoît XIV dit à ce propos que si tous ceux

en exemple certains traits qui, pour paraître étranges, sont cependant à ses yeux au-dessus de toute critique [1].

Ainsi donc l'hommage de la piété de ses disciples, puis des fidèles, avait bien jugé en reconnaissant en elle une sainte et une mystique très sûre [2].

Angèle de Foligno prend donc légitimement place au premier rang des grandes mystiques catholiques, auprès de ses contemporaines illustres, les cisterciennes d'Helfta, Mechtilde et Gertrude, qui ne moururent que quelques années avant elle (1299 et 1302). L'Allemagne possédait déjà Maître Eckhardt († 1327) et allait bientôt connaître Henri Suso et Tauler, et la Flandre produire son Ruysbrœck l'admirable; non loin d'Angèle, Florence brillait des vertus des Falconieri; sainte Julienne illustrait l'Ordre naissant des Servites et fondait elle-même en 1305 son Tiers-Ordre de garde-malades ; plus proche encore, sainte Marguerite de Cortone embaumait l'Ombrie du parfum de sa pénitence et de sa prière; enfin, sainte Claire de Montefalco avec sa jeune sœur sainte Jeanne étaient pour Angèle des amies et des émules ; bientôt enfin, Sienne allait s'enorgueillir de sa grande contemplative († 1380), mais toutes ces sublimités ne feraient

qui nous ont transmis les paroles et les enseignements des Saints étaient d'une égale probité, la Sacrée Congrégation aurait la tâche facile dans l'examen des écrits des Serviteurs de Dieu.

1. Liv. II, ch. 31, n° 12, paroles hyperboliques sur la damnation ; Liv. III, ch. 30, n° 8, les souffrances excitées dans le corps par le démon ; ch. 49, n° 11, cris poussés dans l'extase.

2. On retrouve dans les Exhortations faites en 1580 par le V. Père Balthasar Alvarez aux novices (voir sa vie par le P. de la Puente, ch. 48) des pages entières empruntées à la bienheureuse.

point pâlir la gloire de Foligno. Quelques *rotuli* conserveraient très mal le souvenir des rencontres merveilleuses de Dieu et de la veuve pénitente ; ses secrétaires malhabiles laisseraient se perdre entre leurs doigts le plus pur et le plus divin des révélations de la voyante, leur papier n'en rappellerait qu'un souvenir lointain où Angèle n'arrivait pas elle-même à se reconnaître. Mais il suffirait de quelques cris d'amour pour rendre immortelles ces pauvres pages, entrées désormais dans l'héritage le plus précieux que se transmettent les générations catholiques.

Pour entendre aujourd'hui ces cris dans leur teneur originale les vrais amis de la sainte nous suivront, je l'espère, dans le travail critique auquel nous nous sommes livrés, heureux d'avoir pu élever ce monument à la grande Amie de Jésus Christ, « le Dieu et homme souffrant ».

PREMIÈRE PARTIE

Mémorial de Frère A, Confesseur de la Bienheureuse

Censure des Examinateurs

S'il advient a quelqu'un de lire ou voir le livre ci-dessous, écrit avec très grande diligence et soin par certain frère mineur, digne de foi, sous la dictée de certaine servante du Christ, qu'il sache très certainement que ce dit livre fut examiné et lu par seigneur Jacques Colonna, cardinal diacre, avant qu'il ne tombât en scandale avec le Souverain Pontife ; ainsi que par huit frères mineurs professeurs fameux ; desquels, l'un fut lecteur pendant plusieurs années au couvent de Milan, où est une Étude Générale ; trois furent ministres en la province Saint-François ; deux furent inquisiteurs pendant plusieurs années en ladite province ; et les deux derniers, custodes en diverses custodies de ladite province. L'examinèrent néanmoins trois autres frères très intelligents et suffisants pour la charge de lecteur ; comme aussi plusieurs autres frères dignes de foi et hommes à coup sûr modestes, et par la grâce divine fort spirituels ; desquels aucun n'a relevé en ce livre trace de fausseté ; mais plutôt le vénèrent humblement et le tiennent très précieusement comme divin.

CY COMMENCE LE PROLOGUE AU LIVRE DIT : VRAIMENT L'EXPÉRIENCE DES FIDÈLES

Vraiment l'expérience des Fidèles éprouve, perçoit et touche le Verbe de Vie Incarné, selon qu'Il dit lui-même en l'évangile : *Si quelqu'un M'aime, il gardera mon sermon et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et ferons chez lui demeure.* Et : *Qui M'aime, Je Me manifesterai Moi-même à lui.* Laquelle expérience et doctrine de cette expérience ce Dieu les fait connaître pleinement par ses fidèles. Et cela il le fit récemment encore juger en quelque façon par une de ses fidèles pour la dévotion des siens, savoir la susdite expérience et doctrine ; lesquelles sont décrites insuffisamment, très diminuées et tronquées, mais véridiquement dans les paroles qui suivent.

Or, pourquoi et comment je fus moi, secrétaire indigne, contraint par Dieu, je crois, d'écrire et ladite Fidèle du Christ absolument contrainte de parler, se trouvera écrit plus bas à l'endroit propre où je raconte comment je commençai de savoir et d'écrire.

I. COMMENT LA FIDÈLE DU CHRIST FIT TRENTE PAS EN LA VOIE DE LA PÉNITENCE PARTANT DU PÉCHÉ VERS L'AMOUR

Certaine Fidèle du Christ dit que, conversant de Dieu avec sa compagne, elle avait compté trente

pas ou changements que fait l'âme qui s'engage en la voie de Pénitence, et qu'elle observait en soi.

Le premier Pas est la connaissance du péché, par quoi l'âme craint fort d'être damnée en enfer ; et durant celui-ci elle pleure amèrement.

Le second Pas est confession, où elle a encore honte et amertume, et ne sent pas encore amour mais douleur. Or, elle me rapporta comme souvent elle avait communié avec des péchés, car par honte elle ne se confessait pas pleinement. Et de jour et nuit elle était poursuivie par sa conscience. Et, comme elle avait prié le bienheureux François de lui trouver un confesseur qui connût bien les péchés, et qu'elle-même put se bien confesser à lui, en la même nuit lui apparut un frère âgé qui lui dit : *Sœur, si plus vite tu m'avais prié, plus vite t'aurais-je exaucée ; mais ce que tu demandes t'est accordé.*

« Et le matin je courus aussitôt à Saint-François et revins vite ; et revenant trouvai un frère qui prêchait à Saint-Félicien et ce frère était chapelain de l'évêque. Et aussitôt je délibérai, grâce au Seigneur, de me confesser à lui pleinement, s'il obtenait les pouvoirs de l'évêque, ou si lui-même me conduisait à l'évêque. Et je me confessai bien à lui. Et lui, ma confession entendue, me dit que si je n'étais contente de lui, il dirait tous mes péchés à l'évêque ; et ajouta : La pénitence que l'évêque imposera, je t'apporterai ; quoique je puisse t'absoudre sans l'évêque.

« Donc en ce pas l'âme a encore honte et amertume, et ne sent amour mais douleur.

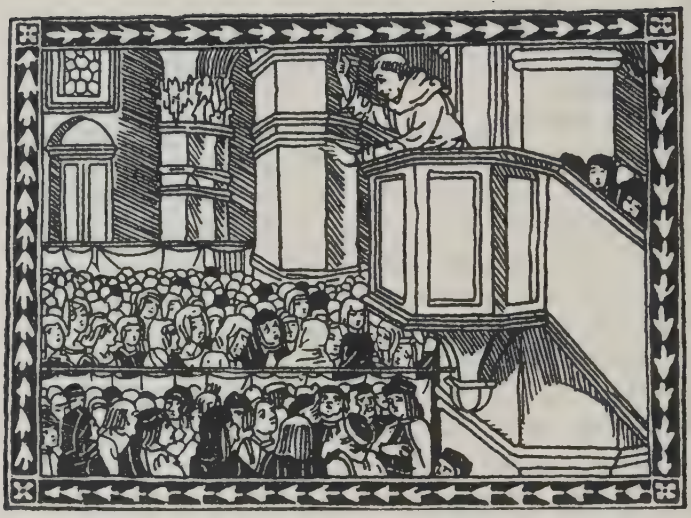
« Le troisième Pas est pénitence que fait l'âme pour satisfaire à Dieu pour ses péchés ; et elle est encore en douleur.

« Le quatrième Pas est gratitude pour la divine miséricorde, qui lui concéda la dite grâce et l'arracha de l'enfer. Et ici elle commence d'être illuminée ; et pleure alors et souffre plus qu'auparavant et entreprend de faire pénitence plus aiguë. »

Moi, frère écrivain, déclare qu'en tous ces Pas je n'écrivis la merveilleuse pénitence que faisait cette Fidèle du Christ et que j'appris après avoir rapporté lesdits pas. Car elle-même ne me fit alors connaître que ce qu'il était nécessaire de dire pour distinguer ces Pas. Et je ne voulais pas écrire un mot, sinon comme elle disait ; et même j'en omettais plusieurs que je ne pouvais écrire.

« Le cinquième Pas est connaissance de soi, car déjà un peu illuminée l'âme ne voit en soi que défauts ; et elle se condamne alors de ce qu'elle est très certainement digne de l'enfer ; et trouve encore ici pleur amer.

« Et comprenez qu'on s'attarde en tous ces pas. C'est donc grand pitié et grand douleur de cœur pour l'âme de ne pouvoir que si lourdement se mouvoir en Dieu, et avec douleur et avec si grand poids. Et elle fait de tout petits pas. Et je sais de moi qu'en chaque pas, je traînais et pleurais ; et il ne m'était rien donné de plus à la fois. Cependant c'était pour moi une sorte de consolation que de pouvoir pleurer en chaque pas ; mais c'était une consolation amère.



« Le sixième Pas est certaine illumination de grâce, par quoi m'était donnée la connaissance profonde de tous mes péchés. Et en cette illumination, je voyais que j'avais offensé toutes les créatures faites pour moi. Et mes péchés me revenaient intimement en mémoire ainsi qu'en la confession que j'en faisais à Dieu. Et je priais toutes les créatures, que je voyais avoir offensées, de ne pas m'accuser. Et il m'était donné de prier avec grand feu d'amour. Et j'invoquais tous les saints et la bienheureuse Vierge afin qu'ils intercédassent pour moi et suppliassent l'Amour qui m'avait accordé les si grands biens susdits, afin que, puisqu'ils me voyaient morts, ils me fissent vivante. Et ils me sem-

plait que toutes les créatures avaient pitié de moi et compassion.

« Septièmement, m'était donné de regarder en la Croix, en laquelle je voyais le Christ mort pour moi. Mais c'était encore une vision insipide ; quoique j'y goûtasse une grande douleur.

« Huitièmement, en cette vue de la Croix me fut donné de mieux connaître comme le Fils de Dieu était mort pour nos péchés. Et alors je reconnus tous mes péchés avec douleur extrême ; et je sentais que je l'avais, moi, crucifié. Mais je ne savais encore quel était le plus grand bienfait, ou de m'avoir arrachée des péchés et de l'enfer et convertie à pénitence, ou de Le voir Lui crucifié pour moi. Mais en cette connaissance de la Croix m'était donné un tel feu, que, me tenant, près de la Croix, je me dépouillai de tous mes vêtements et m'offris toute à Lui. Et quoique avec tremblement, je Lui promis cependant alors de garder perpétuelle chasteté et de ne L'offenser avec aucun des membres, accusant devant Lui chacun des membres, singulièrement. Et Le priais qu'Il me fit Lui-même observer ce dit vœu, savoir, chasteté de tous les membres et sens. Car d'une part je craignais de promettre, et d'autre part le feu susdit me forçait de promettre ces choses et je ne pouvais faire autrement.

« Neuvièmement, m'était donné de chercher quelle était la voie de la Croix afin de pouvoir me tenir au pied de la Croix, où se réfugient tous les pécheurs. Et me fut apprise, éclairée et montrée la voie de la Croix de

cette façon. Il me fut, en effet, inspiré que si je voulais aller à la Croix, je devais me dépouiller afin d'être plus légère et aller nue à la Croix ; savoir, pardonner à tous ceux qui m'avaient offensée ; me dépouiller de toutes choses terrestres et de tous hommes et femmes, de tous amis et parents, et de tous autres ; et de ma fortune et de moi-même ; et donner mon cœur au Christ qui m'avait fait les bienfaits susdits ; et aller par la voie épineuse, savoir, de la tribulation. Et je commençai alors à quitter les fourrures plus riches, à retrancher aux repas et aux fourrures de la tête. Mais cela m'était encore assez honteux et pénible, car je ne sentais encore rien de l'amour et vivais avec mon mari. Donc ce m'était amer quand on me disait injure, ou quand m'était faite injustice. Je supportais cependant patiemment, comme je pouvais. Et se fit, Dieu le voulant, qu'en ce temps mourut ma mère, qui m'était grand empêchement ; et puis mourut mon mari, et tous mes fils en bref temps. Et pour ce que j'avais commencé la voie susdite et avais prié Dieu qu'ils mourussent, j'en eus grande consolation, savoir, de leur mort [1]. Et pensais que désormais Dieu m'ayant fait ces susdites grâces, mon cœur était toujours dans le cœur de Dieu et le cœur de Dieu était toujours en mon cœur.

1. Cette perte lui fut très douloureuse, car plus tard nous verrons la Bienheureuse déclarer que la douleur affreuse qu'elle éprouva après la vision d'Assise et qui la tint huit jours couchée sans paroles « fut *encore pire* que celle qu'elle éprouva de la mort de sa mère et de ses fils. »
Ce qui la consola dans cette peine, ce fut de se trouver libre d'aller à Dieu.

« Dixièmement, comme je demandais à Dieu de pouvoir faire ce par quoi je Lui plairais plus, Lui-même par sa pitié m'apparut plusieurs fois, endormie ou éveillée, crucifié en Croix. Et Il me disait de regarder en ses plaies ; et de façon merveilleuse me montrait comme Il avait tout souffert pour moi. Et cela plusieurs fois. Or, comme Il me montrait singulièrement et séparément tout ce qu'il avait enduré pour moi, Il me disait : *Que peux-tu donc faire qui te suffise ?* Semblablement maintes fois Il m'apparut, éveillée, mais plus plaisamment qu'endormie ; quoique toujours Il apparaisse fort peiné. Et Il me disait comme Il m'avait dit en mon sommeil, me montrant des pieds à la tête, ses peines. Il montrait encore les poils de barbe arrachés et des sourcils et de la tête ; et énumérait toutes les flagellations, savoir, comptant chacune des flagellations. Et Il disait : *Tout cela, pour toi Je le souffris.* Et alors étaient rappelés en ma mémoire merveilleusement tous mes péchés ; par quoi m'était montré que, comme je L'avais de nouveau récemment déchiré par mes péchés, douleur extrême devais-je avoir. Et alors, j'avais de mes péchés douleur plus grande que n'en avais jamais eue.

« Semblablement, à moi voyant sa Passion, Il disait : *Que peux-tu faire pour Moi qui te suffise ?* Et alors je pleurais beaucoup et gémissais si ardemment que les larmes cuisaient ma chair. Donc il me fallait ensuite mettre de l'eau pour la refroidir.

« Onzièmement, à cause de tout ce qui est susdit je me mis à faire plus âprement pénitence. »

Ce pas est long à écrire, et merveilleux, et difficile au-dessus des moyens humains. Je dis, moi frère secrétaire, ce que j'appris plus tard de sa pénitence.

« Douzièmement, comme il ne me semblait pas que je pusse avec les choses du siècle faire suffisante pénitence, je délibérai d'abandonner absolument tout afin de pouvoir faire pénitence et aller à la Croix, comme m'avait été par Dieu inspiré. Or, cette susdite délibération me fut donnée par Dieu par grâce merveilleusement, en ce mode. Comme je désirais véhémentement devenir pauvre et pensais fréquemment avec grand souci que pourrait bien m'échoir la mort avant d'être devenue pauvre, et comme par contre j'étais assaillie par nombreuses tentations, savoir : que j'étais jeune et donc que mendier pourrait m'être un grand péril et vergogne; et qu'il me faudrait mourir de faim et froid et nudité ; et pour ce que cela m'était dissuadé par tous ; alors une fois par miséricorde de Dieu me vint certaine grande illumination en mon cœur ; avec laquelle illumination me vint certaine fermeté qu'alors je ne crus, ni maintenant ne crois perdre éternellement ; savoir, qu'en cette illumination je me disposai et délibérai que, s'il me fallait mourir de faim ou nudité, ou vergogne, puisque cela plaisait ou pouvait plaire à Dieu, je ne lâcherais nullement à cause de ces souffrances ; même si j'étais certaine que tous ces maux m'échéeraient. Car même si ses souffrances m'échéaient, je mourais joyeuse de Dieu. Et dès lors vraiment je me décidai.

« Treizièmement, j'entrai en la douleur de la Mère du

Christ et de saint Jean, et leur demandais de m'acquérir un signe certain par lequel je pourrais toujours avoir en mémoire la Passion du Christ. Là-dessus échut que me fut en sommeil montré le Cœur du Christ et dit : *En ce Cœur il n'y a mensonge, mais tout y est vrai.* Et ce me semblait être échu par ce que j'avais fait gausseries de certain prêcheur.

« Quatorzièmement, comme j'étais levée pour l'oraison, le Christ se montra à moi, éveillée, en croix, plus clair ; c'est-à-dire qu'Il me donna plus grande connaissance de Lui. Et alors m'appela et me dit de poser ma bouche en la plaie de son Côté. Et me semblait que je voyais et buvais son sang frais coulant de son Côté. Et Il me donnait de comprendre qu'en lui Il me purifiait. Et alors je commençai d'éprouver et conservai grande joie, bien que de la considération de la Passion, j'eusse tristesse. Et je priai Dieu me faire pour son amour, comme Lui-même avait fait pour moi, tout mon sang épandre. Et pour son amour je m'offris, voulant que tous mes membres souffrissent la mort, autre toutefois que sa Passion, savoir, plus vile. Et je songeais et désirais que si je pouvais trouver qui m'occirait, (pourvu qu'il me fut permis d'être occisé pour sa foi ou son amour), je Lui demanderais qu'Il me fît cette grâce ; savoir que, tandis que le Christ avait été crucifié sur le bois, ils me crucifiassent en une roche ou en lieu très vil, ou en très vile chose. Et, puisque je n'étais digne de mourir comme moururent les saints, Il me fît mourir plus vilement et de longue mort. Et je ne pouvais songer mort aussi

vile que je la désirais. Ainsi grandement je souffrais de ne pouvoir trouver vile mort en laquelle je ne ressemblerais nullement aux saints, car j'en étais tout indigne.

« Quinzièmement, et je me fixais en saint Jean et en la Mère de Dieu, méditant leur douleur et les priant de m'acquérir cette grâce; savoir, de souffrir toujours de la douleur de la Passion du Christ ou du moins leur douleur à eux. Et ils me l'obtenaient et me l'obtiennent encore. Donc et telle douleur me donna une fois saint Jean qu'elle fut des plus grandes que jamais je sentis. Et il m'était donné de comprendre que saint Jean avait souffert telle douleur de la Passion et de la mort du Christ et de la douleur de la Mère du Christ, que j'estimais et estime qu'il fut plus que martyr. Donc alors aussi me fut donné le désir de m'exproprier avec

telle volonté que, quoique fort attaquée par le démon pour que je ne le fisse pas, et qu'il me tentât souvent, et quoique me fut prohibé des frères, et de toi, et de tous ceux dont il convenait que j'aie conseil, je n'aurais cependant nullement pu m'abstenir pour tous les maux ou biens qui auraient pu m'être faits. Et si je n'avais pu autrement les donner aux pauvres, j'aurais tout abandonné sur place ; car il ne me semblait pas que je pusse me réserver aucune chose sans grande offense. Et cependant l'âme était encore en amertume pour les péchés et je ne savais si tout ce que je faisais était plaisant à Dieu ; mais je clamais avec très amer gémissement, disant : *Seigneur, si je suis damnée, néanmoins ferai-je pénitence, et m'exproprierai, et Te servirai !* Et comme encore j'étais en amertume pour les péchés et n'avais encore douceur divine, je fus muée de cet état en ce mode.

« Seizièmement, une fois j'étais allée à l'église et priais Dieu qu'il me fît quelque grâce. Or, tandis que je priais, Il mit en mon cœur le *Notre Père* avec si claire intelligence de la divine bonté et de mon indignité, et chaque parole était expliquée en mon cœur ; et je disais ce *Notre Père* des lèvres avec telle lenteur et connaissance de moi, que, quoique d'une part je pleurasse amèrement les péchés et mon indignité, que je connaissais là, cependant j'y eus grande consolation, et commençai à goûter quelque chose de la douceur divine ; car là je connaissais la bonté divine mieux qu'en aucune chose ; mais je l'y trouve encore mieux. Mais pour ce qu'en ce dit *Notre Père* me furent montrés mon indignité et mes

péchés, je commençai d'être couverte de honte, tant qu'à peine osais-je lever les yeux. Mais je me confiai de nouveau à la bienheureuse Vierge pour qu'elle m'impétrât l'indulgence des péchés. Et j'étais encore en amertume pour les péchés. Et en chacun des pas susdits je demeurai bon temps avant que je pusse me mouvoir au suivant ; mais en certain pas je demeurai plus, en l'autre moins. »

Donc cette Fidèle du Christ disait avec admiration : *Oh ! avec quelle lourdeur progresse l'âme ! Rien n'en est écrit ici ! Tellement elle a fortes entraves aux pieds et si mauvais aide elle a du monde et du démon !*

« Dix-septièmement, et après cela me fut démontré que la bienheureuse Vierge m'acquit une grâce qui me donna une foi tout autre que celle que j'avais ; car il me semblait que jusque-là ma foi eût été quasi morte en comparaison, et que les larmes que j'avais eues, fussent comme par violence en comparaison. Mais ensuite je souffris de la Passion du Christ plus efficacement, et aussi de la douleur de la Mère du Christ. Et alors tout ce que je faisais, et si grandes choses que je faisais, il me semblait faire peu, et j'avais volonté de faire pénitence majeure. Et alors je me reclus en la Passion du Christ et me fut donné espoir que là je pourrais être délivrée.

« Et là, je commençai d'avoir consolation par songes, et j'avais plusieurs et beaux songes ; et m'était donnée consolation en eux. Et commença de m'être donnée douceur en dedans l'âme à propos de Dieu, sans cesse,

soit éveillée, soit endormie. Mais pour ce que je ne sentais encore la certitude, amertume s'y mêlait encore, et je voulais avoir autre chose de Dieu. »

Des songes et visions elle me rapporta l'un entre beaucoup, disant : « Certaine fois comme j'étais en l'ermitage où je m'étais recluse pour faire carême plus sévère, tandis que je goûtais et méditais une parole de l'évangile, laquelle parole était d'extrême pitié et excessive dilection ; comme j'étais près d'un livre, (savoir, le missel), et avais soif de voir ce mot au moins écrit seulement ; et à peine me retenant et réfrénant par crainte de superbe je m'étais défendue d'excessive soif et amour d'ouvrir de mes mains ledit livre ; assoupie en certain sommeil, je m'endormis en ce désir. Et aussitôt je fus conduite en vision, et il me fut dit que l'intelligence de l'épître est une chose si délectable que si quelqu'un la comprenait bien, il oublierait toutes les choses du monde. Et celui qui me conduisait me dit : *Veux-tu l'essayer ?* Et comme je consentais et avait soif véhémente de l'essayer, aussitôt il me conduisit et me fit l'essayer. Et je comprenais avec telle douceur les biens divins qu'aussitôt j'oubliai toutes les choses du monde. Et celui qui me conduisait me dit que l'intelligence de l'évangile était encore chose si superdélectable, que, si quelqu'un le comprenait, il oublierait non seulement toutes les choses du monde, mais encore tout à fait soi-même. Et il me conduisit encore et me fit l'essayer. Et aussitôt je comprenais avec telle délectation les biens divins, que j'avais tout à fait oublié non seulement toutes

les choses mondaines, mais encore m'avais-je oubliée moi-même. Et j'étais en telle délectation divine que je demandai de celui qui me conduisait de ne plus désormais déchoir de cet état. Et il me répondit que ce que je demandais, ne pouvait être encore. Et aussitôt il me reconduisit et j'ouvris les yeux. Et je sentais extrême joie des choses que j'avais vues ; mais je souffrais beaucoup de les avoir perdues. Et encore me délecte fort quand j'y pense. Et désormais telle certitude me demeura, et telle lumière et ardeur d'amour de Dieu, que j'affirmais très certainement que rien n'est prêché de la délectation de Dieu. Et ceux qui prêchent ne peuvent la prêcher ; et les choses qu'ils prêchent, ils ne les comprennent pas. Et ainsi m'avait dit celui qui m'avait conduite en la vision.

« Dix-huitièmement, j'eus ensuite des sentiments de Dieu et j'avais telle délectation en l'oraison que je ne me souvenais pas de manger. Et j'aurais voulu qu'il n'eût fallu manger, afin de pouvoir me tenir en cette oraison. Et s'entremêlait ici certaine tentation, savoir, de ne pas manger ; ou si je mangeais de manger en fort petit poids ; mais je connus que c'était tentation. Et tel était le feu d'amour de Dieu en mon cœur, que je ne me trouvais fatiguée de génuflexion ni d'aucune chose de pénitence.

« Puis je vins à un si grand feu que, si j'entendais parler de Dieu, je criais. Et si quelqu'un s'était tenu avec une hache sur moi pour m'occire, je n'aurais pu m'empêcher. Et ceci m'échut la première fois quand j'avais

vendu ma campagne pour en donner le prix aux pauvres. Or c'était la meilleure terre que j'avais ; et précédemment je faisais gausseries de Petruccio [1]. Mais ensuite je ne pouvais absolument faire autrement (que crier). Bien plus, quand des personnes me disaient que j'étais démoniaque, pour ce que je ne pouvais faire autrement (que crier), et j'étais couverte de vergogne, et je disais comme elles, savoir, que j'étais sans doute malade et démoniaque. Et je ne pouvais contenter ceux qui disaient du mal de moi. Et quand je voyais la Passion du Christ peinte, à peine pouvais-je la supporter ; mais me prenait la fièvre et je tombais malade. Donc ma compagne me cachait les peintures de la Passion et s'ingéniait à les cacher.

« Dix-neuvièmement, mais durant ce temps des cris, après cette illumination que j'eus merveilleusement en ce *Notre Père*, j'éprouvai la première grande consolation de la douceur de Dieu, en ce mode, savoir : une fois il me fut inspiré et je fus attirée à considérer la délectation qui est en la contemplation de la divinité et humanité du Christ ; et alors ce fut la plus grande consolation que j'eusse éprouvée ; tant que, durant grande partie de ce jour, je me tins sur pieds en la cellule où j'avais prié, enfermée et seule, et mon cœur était en cette délectation. Et puis je pâmai et perdis la parole. Et ma compagne alors vint à moi et pensait que je mourais et étais à la mort. Mais elle me faisait grand

1. Ce *Petruccio* est vraisemblablement le Bienheureux Pierre Crisci, de Foligno.

ennui, pour ce qu'elle me gênait en cette consolation extrême. »

Et une fois avant qu'elle eût achevé de distribuer tous ses biens, quoi qu'il restât assez peu à donner, comme elle était en oraison un soir, elle disait qu'il ne lui semblait pas qu'elle sentît Dieu ; et elle priait Dieu et lamentait en ce mode disant : *Seigneur, ce que je fais je ne le fais que pour Te trouver. Te trouverai-je quand je l'aurais parfait?* Et bien autres choses elle disait en cette oraison. Réponse lui fut faite ainsi : *Que veux-tu ?* Et elle répondit disant: *Je ne veux ni or ni argent. Et si Tu me donnais tout le monde, je ne veux autre chose que Toi.* Et alors Il répondit ainsi : *Dépêche-toi, car aussitôt que tu auras fait ce que tu fais, toute la Trinité viendra en toi.* « Et bien autres choses (Dieu) me promit alors ; et Il me tira de toute tribulation et me renvoya avec grande douceur. Et alors j'attendis qu'ainsi se fit comme Il m'avait dit. Et je rapportai cela à ma compagne, alors en dubitation pour ce que trop grandes choses m'avaient été dites et promises. Mais Il m'avait congédiée avec grande suavité divine.

« Vingtièmement, j'allai après cela à Saint-François à Assise, et alors en route m'advint et fut remplie la susdite promesse, comme je te l'ai raconté. Et je ne me rappelle pas que j'avais déjà parfait de distribuer toutes choses ; mais je n'avais accompli de tout donner aux pauvres. Peu cependant demeurait, pour ce que certain homme m'avait dit de l'attendre, tandis qu'il allait en hâte au royaume de Pouille pour diviser sa part de ses

LE PORCHE DE LA BASILIQUE SAINT-FRANÇOIS
A ASSISE, OU ANGÈLE EUT SA GRANDE EXTASE

possessions d'avec son frère qui demeurait là en ce royaume. Et aussitôt, avait-il dit, il reviendrait pour donner toute la part de ses possessions aux pauvres et s'exproprier en même temps que moi. Et pour ce qu'il voulait s'exproprier en même temps que moi absolument de tout (car il avait été converti et fortifié par la grâce divine sur mes exhortations), pour cela l'avais-je attendu. Mais il me fut rapporté ensuite fermement qu'il mourut en ce voyage, et que Dieu fit des miracles par lui, et que sa sépulture était en révérence. »

Ce pas ici écrit XX^e^ est le premier écrit que moi, frère qui indigne écrivis, reçus et entendis de la bouche de la fidèle du Christ le rapportant. Aussi n'achevè-je et ne continuè-je ce pas ici, qui est fort merveilleux et de fort divine révélation et très long et de grande délectation et familiarité divine, quoique le XXI^e^ soit encore plus merveilleux. Mais ainsi commencé, je le remets ou diffère pour rapporter ici brièvement comme, le Christ le faisant merveilleusement, je vins à la connaissance de ces choses et fus tout forcé de les écrire.

II. OU L'ON VOIT COMMENT FRÈRE A ÉCRIVIT LE SUSDIT MÉMORIAL.

Or, il faut ici noter que moi, frère écrivain, par l'aide de Dieu m'efforçai de poursuivre la matière depuis le premier pas jusqu'à ce lieu qui se trouve dans le vingtième et unième pas, ou à la fin de la *Seconde Révélation*, (où il est écrit que Dieu lui révéla

merveilleusement que nous avions écrit toutes choses véridiques et sans nul mensonge ; bien qu'elles fussent bien plus pleines que je ne les ai écrites ; et que j'avais écrit en les diminuant et avec défaut). Mais à partir de ce lieu, je n'ai su ensuite poursuivre le sujet, pour ce que rarement désormais et à temps divers je pus lui parler pour écrire quelque chose. Et pour ce que même à partir du dix-neuvième pas je n'ai su, distinguant avec certitude, compter les autres pas, je me suis efforcé de rassembler toutes les autres choses qui suivent en sept *Pas* ou *Révélations*, selon que je vis cette fidèle du Christ se trouver dans les dons de divine grâce ; et selon que je la vis et sus croître en dons et charismes de grâces ; et enfin selon que je pensai devoir faire plus convenablement et plus à propos.

Donc le *Premier Pas* qui suit après la narration, est Révélation merveilleuse de divine familiarité et allocution et enseignements de Dieu. Et se trouve en la fin du pas une réponse qui lui fut faite sur la Trinité ; *item*, comme elle voit le Christ au Sacrement de l'autel.

Le *Second Pas* est Révélation de divine onction et consignation et vision de Dieu jusques en Paradis. Et est contenu en ce pas comme Dieu requiert que l'âme l'aime sans malice. Et montre comme Dieu est amour de l'âme, en long exposé, bien qu'il soit ici brièvement tronqué. Et Il veut que l'âme ait ou désire avoir quelque chose à la similitude du vérace amour dont Lui-même nous aima. *Item*, est prouvé ici par témoignages que toute âme qui veut trouver la divine miséricorde,

peut la trouver, comme Marie Madeleine. Et montre que cela procède de la bonté et amour du Père et de la reconnaissance par laquelle le pécheur en fait aveu. Et pour les deux raisons susdites, plus grand pécheur est-il, plus grande peut-il trouver miséricorde et grâce. Et qu'Il est amour de l'âme. *Item*, que lui fut révélé qu'elle plaisait à Dieu, et qu'Il était présent en ces choses que nous écrivions. *Item*, que tout ce que nous avions écrit était écrit sans mensonge. *Item*, comme lui fut faite bénédiction sur les aumônes par Dieu et puis par la bienheureuse Vierge. *Item*, du ravissement qui échoit quand elle voit le corps du Christ.

Le *Troisième Pas* est Révélation d'instruction divine par enseignements perceptibles aux oreilles et par enseignements qui ne peuvent être compris que par le seul goût d'esprit. Et ici est enseigné comme sont fils de Dieu légitimes ceux qui cherchent à connaître quel est ce Dieu leur Père qui leur fit don de sa filiation. *Item*, comme ils perçoivent la grâce de Dieu en s'approchant de Lui. Ils font cela pour ce qu'ils veulent le reconnaître et lui plaire. *Item*, ce qui leur est dit par Dieu ; et est enseigné le mode d'approcher de Dieu, et la doctrine par quoi l'homme peut devenir fils légitime de Dieu. *Item*, est contenu ensuite qui sont parmi les fils de Dieu ceux qui sont réprouvés par Lui. *Item*, comme elle vit la sagesse divine, par quoi lui resta de porter véridique jugement.

Le *Quatrième Pas* est Révélation d'humiliation personnelle et réformation et certification divine. Et est

contenu en ce pas comme elle vit tout le monde et toutes choses comme peu et Dieu remplir et déborder tout. *Item*, enfin comme elle vit en rapt ou ravissement d'esprit puissance de Dieu et volonté de Dieu ; dans lesquelles lui fut satisfait sur toute question, savoir, de tous prédestinés et sauvés, et damnés, et démons, et de tous ; et demeura contente, et lui fut satisfait sur toute chose. Mais elle ne sait si alors ce fut en son corps ou hors de lui.

Le *Cinquième Pas* est Révélation de divine union et amour. Et *primo* y est préposée merveilleuse révélation de la Passion du Seigneur, et s'ensuit ravissement d'amour. *Item*, comme elle vit la bienheureuse Vierge priant pour le genre humain. *Item*, la manifeste grâce au sacrement de l'autel. *Item*, est ici long document comme l'âme est certifiée, et par combien de moyens est certifiée quand Dieu vient en elle. Et semblablement comme l'âme connaît quand elle est habitée par Dieu, où est grande diversité. *Item*, colloque et lamentation que fait l'âme avec le corps ou sensualité après contemplation. *Item*, est ici enfin montré comme et par quels moyens peut être déception en personnes spirituelles ; et quelles choses peuvent être communes aux fidèles et aux infidèles.

Le *Sixième Pas* est martyrisation de multiple et intolérable passion et martyre, tant par infirmités de corps que d'âme et tourments innombrables du corps horriblement excités par plusieurs démons. Et court (ce pas) ensemble avec le septième, qui suit de tous plus merveilleux.

Le *Septième Pas* est Révélation que seulement on peut dire n'être pas tout ce que l'on peut imaginer. Car, ni le pas de divine familiarité, ni le pas d'instruction, ni de certification, ni d'union et amour, ni tous les précédents ne sont quelque chose en comparaison de lui. Car, quand moi, frère, demandai à cette fidèle du Christ si ce que je placai au septième attire plus l'âme que tous les précédents, elle répondit qu'il attire plus que tous les précédents sans comparaison. Et dit : *C'est tant plus que, quoi que je dise, il me semble dire néant ou mal dire.* Et dit ensuite : *Il me semble, quoi que je dise, blasphémer. De quoi je fus malade toute récemment quand tu m'as dit :* S'il tire plus que jusqu'ici ? *Et j'ai ainsi répondu.* Et cependant cet excellentissime pas court ensemble avec le sixième pas pendant quelque temps ; pourtant le sixième cessa peu à peu et demeura le septième.

Après cette narration qui commence ici, l'écrit qui suit immédiatement, (bien que pour l'ordre il convienne de l'écrire en ce pas, qui fut plus haut noté vingtième), est cependant le principe et premier que moi frère écrivis de l'écriture de ces divines paroles. Or, peu abondamment et négligemment je commençai d'écrire en manière de mémorial pour moi, sur une petite feuille, car je pensais devoir peu écrire. Et lors fut révélé et dit à cette fidèle du Christ, petit temps après que je l'avais forcée de parler, que je prenne pour écrire non une petite feuille, mais un grand cahier. Mais pour ce

que je ne le crus pas, j'écrivis bien en deux ou trois feuillets qu'en mon livre je pus trouver vides. Mais ensuite forcé, je fis un cahier de papier. Et aussi avant d'aller outre je crus devoir rapporter comme je parvins à la connaissance de ces choses, et pour quelle cause je fus absolument forcé de les écrire, Dieu me poussant de sa part.

Mais cause et raison pour quoi je commençai d'écrire fut de ma part celle-ci : savoir, comme la susdite personne Fidèle du Christ était une fois venue à Assise à Saint-François, où je demeurais au couvent, et avait fort crié, sise en l'entrée de la porte de l'église ; de quel fait, moi, qui étais son confesseur et consanguin, voire conseiller principal et particulier, fus très honteux, surtout à cause de nombreux frères qui étaient venus là pour la voir criant ou vociférant ; et ils connaissaient moi et elle ; et quoique ce saint homme défunt, (de qui plus haut,où est écrit le vingtième pas, fut rapporté qu'il voulait s'exproprier ensemble avec elle), pour lors compagnon de son voyage, siégeait à terre en l'église humblement sur le pavé non loin d'elle, et avec très grande révérence et quelque tristesse la considérait et gardait ; semblablement et d'autres fort bons hommes et femmes ses compagnons avec révérence l'attendaient et gardaient ; telle cependant fut ma superbe et superbe ma vergogne, que par vergogne n'approchai jusqu'à elle ; mais avec vergogne et indignation l'attendis vociférant un peu au loin d'elle.

Et après qu'elle cessa cette clameur et cri, et se leva de la porte et vint à moi, à peine je pus pacifiquement lui parler ; et lui dis que jamais désormais de nouveau elle n'osât venir à Assise, puisque ce mal lui survenait. Et je dis à ses compagnons que jamais ne la conduisissent. Et puis, après petit temps, je revins d'Assise au terroir d'où elle et moi étions ; et, voulant savoir la cause de la clameur susdite, je me mis à la presser de toutes façons que je pus, qu'elle m'indiquât pourquoi ainsi et tant elle avait crié ou clamé quand elle était venue à Assise.

Et elle, ayant reçu d'abord de moi ferme promesse de ne dévoiler à nul vivant qui la puisse connaître, se mit à me narrer un peu de l'histoire qui maintenant sera écrite après le présent récit. Laquelle chose moi interdit et l'ayant suspecte, (crainte que d'aventure elle pût venir d'aucun mauvais esprit), grandement m'efforçai-je de lui rendre suspecte, car moi-même l'avais alors suspecte. Et lui conseillai et la forçai de tout me dire ; et pour ce que je voulais l'écrire absolument, pour pouvoir consulter à ce propos quelque sage et spirituel homme, qui jamais ne la connût. Et je disais vouloir faire cela, pour qu'elle-même ne pût aucunement par aucun mauvais esprit être déçue. Et je m'efforçais de lui inspirer de la crainte et lui dire exemples comme beaucoup de personnes déjà furent déçues ; d'où elle aussi pourrait bien semblablement l'être. Et elle, pour ce qu'elle n'était pas encore en état de très claire et très parfaite certitude, comme

elle fut plus tard, (comme apparaîtra en cet écrit qui suit), se mit à manifester à moi écrivant, les secrets divins. Desquels en vérité je pouvais si peu saisir pour écrire, que je pensai et compris que j'étais comme crible ou tamis qui ne retient subtile ou précieuse farine, mais retient la plus grossière. Et moi, pour ce que j'éprouvai alors en moi-même grâce de Dieu spéciale et nouvelle, que jamais n'avais éprouvée plus tôt, écrivant avec grande révérence et crainte afin de ne pouvoir rien ajouter de mien, pas même une parole seulement, si ce n'est exactement comme de la propre bouche de celle qui rapportait je pouvais le saisir, je ne voulais écrire aucune chose après m'être éloigné d'elle.

Mais même quand écrivant j'étais assis avec elle, je me faisais répéter plusieurs fois par elle le mot que je devais écrire ; et ce que j'écrivis ainsi en troisième personne, elle le disait toujours parlant d'elle en première personne. Mais advenait que j'écrivais en troisième personne par hâte, et je ne l'ai encore corrigé.

Et ici peut apparaître en quelque façon que je ne pouvais saisir des paroles divines que les plus grossières ; car quelquefois, comme j'écrivais exactement ainsi que de sa bouche je le pouvais saisir, lui relisant ce que j'avais écrit afin qu'elle dictât d'autres choses, elle me dit avec étonnement qu'elle ne s'y reconnaissait pas. Et une autre fois, comme je lui relisais pour qu'elle vît si j'avais bien écrit, elle répondit que je parlais sèchement et sans aucune saveur, et elle s'en émerveillait. Et une autre fois elle expliqua disant ainsi :

Par ces paroles, je me souviens de celles que je t'ai dites ; mais très obscur est ton écrit, car ces paroles que tu me lis ne me font pas comprendre ce qu'elles contiennent; pour cela est obscur ton écrit. Item, une autrefois elle dit ainsi : *Ce qui est pire, et qui est néant, tu l'as écrit. Mais du précieux que sent mon âme, tu n'as rien écrit.*

Et sans doute c'était par ma faute. Non que j'ajoutasse quelque chose ; mais parce qu'en vérité je ne pouvais saisir tout ce qu'elle disait. Et elle-même disait que j'écrivais véridiquement, mais tronquant et mutilant. Et comme je ne savais écrire que très lentement, et comme, (par crainte des frères qui murmuraient de ce que je siégeais avec elle à l'église pour écrire), je me hâtais fort d'écrire, je pense que c'est un miracle divin si ce que j'ai écrit, je l'ai correctement écrit. Et cela paraîtra manifeste, car cela lui fut révélé par le Seigneur au *XXI^e Pas*, ou en la *II^e Révélation de divine onction*.

Et lui fut révélé et dit que j'avais tout véridiquement écrit et sans mensonge ; mais que c'était écrit avec grande insuffisance. De plus, quand j'allai parfois pour écrire ayant la conscience déréglée, tout allait si mal pour elle et pour moi que je ne pus rien écrire bien correctement. Aussi, autant que je le pouvais, je m'appliquais à n'aller lui parler et écrire que bien réglé de conscience. Et je pris soin parfois de faire auparavant la confession de mes péchés, reconnaissant que c'était un effet de grâce divine si, de quelque chose que Dieu m'inspirât de l'interroger, tout s'accomplissait bien, la grâce divine le faisant merveilleusement,

plus que je ne pouvais l'espérer. Me demeuraient cependant douleur et souci non petit, pour ce que bien des choses que je comprenais dignes d'être écrites, j'omettais en écrivant, en raison de ma hâte et de mon insuffisance à écrire, et pour la crainte des frères qui parlaient contre moi ; et pour ce que murmurant beaucoup les frères me firent interdire fermement par le gardien et même avec reproche par le ministre, ignorants cependant ce que j'écrivais et quelles bonnes choses c'étaient.

III. S'ENSUIT LE PREMIER PAS OU RÉVÉLATION DE DIVINE FAMILIARITÉ. ET ICI EST LE PRINCIPE COMMENT ET QUAND MOI FRÈRE COMMENÇAI D'ÉCRIRE.

Après qu'était advenu à cette Fidèle du Christ ce cri ou vociférération en Saint-François, comme il a été dit plus haut en la précédente narration, revenu, moi frère, d'Assise en notre terroir, (duquel terroir elle aussi la fidèle du Christ était), je me mis à chercher et la presser de toutes mes forces et de tous les moyens par lesquels je savais la pouvoir obliger, de me dire entièrement raison et cause pourquoi elle avait crié ou vociféré en Saint-François. Et ainsi forcée par moi, ayant reçu d'abord ferme promesse qu'à nul vivant je ne le dévoilerai qui la put connaître, elle commença de me raconter disant que, quand elle vint à Assise en cette fois sur laquelle j'enquêtais, elle venait en route priant.

Cy commence a être narré le pas merveilleux qui a été commencé plus haut, le vingtième.

Et entre autres elle avait prié le bienheureux François que lui-même priât Dieu pour elle, qu'elle sentît le Christ, et que le bienheureux François lui acquît de Dieu la grâce de bien garder la règle du bienheureux François qu'elle avait nouvellement vouée. Et surtout pour ceci, savoir, qu'il la fit être et finir vraiment pauvre. Tant, en effet, elle désirait avoir parfaite pauvreté, que pour elle seulement, afin que le bienheureux Pierre apôtre lui acquit du Christ de

devenir vraiment pauvre, elle était allée à Rome pour prier le bienheureux Pierre pour impétrer susdite grâce de vraie pauvreté.

Quand moi, frère, écoutant, je lisais ces choses à cette fidèle du Christ, elle-même, affirmant que les susdites étaient vraies, quoique écrites avec grande insuffisance, ajouta disant : « Et quand j'approchai de Rome, je sentis que par divine grâce m'était concédé ce que j'avais demandé de pauvreté. »

Donc, quand alors elle allait à Saint-François, elle le priait (savoir le bienheureux François), qu'il lui acquît susdite grâce du Seigneur Jésus Christ. Et beaucoup d'autres choses elle racontait qu'elle demandait en cette oraison qu'elle faisait par cette route. Et quand elle parvint entre Spello et la voie étroite qui est au delà de Spello et monte en haut vers Assise, là au carrefour lui fut dit ainsi : *Tu priais mon serviteur François, et Je ne voulus envoyer un autre messager; et Je suis l'Esprit Saint qui vins à toi pour te donner consolation que jamais tu ne goûtas; et Je viendrai avec toi, dedans toi, jusques en Saint-François, et pour que certains le connaissent; et Je veux venir parlant avec toi par cette route; et Je ne donnerai fin à ce discours; et tu ne pourras faire autre chose, pour ce que Je t'ai ravie; et Je ne te quitterai pas jusqu'à la seconde fois que tu viendras en Saint-François. Et alors Je te quitterai quant à cette consolation, mais jamais désormais Je ne te quitterai, si tu M'aimes.*

Et Il commença de dire : *Ma Fille, douce à Moi, ma fille, mes délices, mon temple, ma fille, mes délices; aime-*

Moi, car tu es très aimée de Moi; bien plus que tu ne M'aimes.

Et très souvent Il disait : *Fille et épouse douce à Moi.* Et Il dit : *Je t'aime plus qu'aucune qui soit en la vallée de Spolète. Et après que Je Me suis placé ou posé en toi, maintenant place-toi en Moi. Tu priais mon serviteur François. Et pour ce que mon serviteur François M'a bien aimé, beaucoup aussi lui ai-Je fait. Et s'il était encore quelque personne qui m'aimât plus, plus lui ferais-Je. Et Je te ferai ce qu'eut mon serviteur François; et plus, si tu M'aimes!*

« En ces paroles je commençai fort à douter et lui dit l'âme : *Si Tu étais l'Esprit Saint, Tu ne me dirais cela, car cela ne convient; et je suis fragile, car je pourrais en avoir vaine gloire.* Et Il répondit : *Essaie donc si de toutes ces choses tu peux avoir aucune vaine gloire de quoi tu t'exalties. Et échappe de ces paroles, si tu peux.*

« Et je commençai et m'efforçai de vouloir avoir vaine gloire, pour éprouver si était vrai ce qu'Il avait dit et s'Il était l'Esprit Saint. Et je commençai de regarder par les vignes, pour m'en échapper, savoir, de ce discours. Et partout où je regardais, Il me disait : *Cette créature est mienne.* Et je sentais douceur divine ineffable. Et étaient alors ramenés en ma mémoire mes péchés et vices. Et d'autre part je ne voyais rien en moi que péchés et défauts. Et je sentais en moi telle humilité, plus que jamais n'avais sentie. Et cependant il m'était dit que le Fils de Dieu et Fils de la bienheureuse Vierge Marie s'était incliné à moi. Et Il disait : *Si tout l'univers venait maintenant avec toi, tu ne pourrais seule-*

ment leur parler, pour ce qu'avec toi est venu tout l'univers. Et pour me donner sécurité sur mon doute, Il disait : *C'est Moi qui fus crucifié pour toi; et j'eus faim et soif pour toi; et répandis mon sang pour toi, tant je t'aimai!* Et Il disait toute la Passion.

« Et Il disait : *Demande quelque grâce que tu veux pour toi et pour tes compagnons et pour tous ceux que tu veux. Et prépare-toi à recevoir ; car Je suis bien plus prêt à donner que toi à recevoir.*

« Et je dis et l'âme cria : *Je ne veux rien demander, car je ne suis pas digne.* Et tout mes péchés étaient ramenés en ma mémoire. Et l'âme dit : *Si Tu étais l'Esprit Saint, Tu ne me dirais pas ces choses si grandes. Et si Tu me les disais, la joie devrait être tellement plus grande que l'âme ne la devrait pouvoir soutenir.*

« Et Il répondit : *Pour ce que rien ne peut être ou se faire, sinon comme Je veux, c'est pourquoi Je ne te donne pas plus grande joie que celle-là. Et J'ai dit à d'autres moins que ces choses. Et celui à qui Je les ai dites pâmà, ne sentant et ne voyant. Et tu viens avec des compagnons; et nul ne sait; et c'est pourquoi Je ne te donnai un plus grand sentiment. Et Je te donne ce signe : tâche de parler avec tes compagnons et pense à autres choses, ou bien ou mal; et tu ne pourras penser rien sinon de Dieu. Et Je fais toutes ces choses, non pour tes mérites.*

« Et alors étaient ramenés à mémoire mes maux et mes défauts. Et je voyais que j'étais digne d'enfer plus que jamais.

« Et Il disait : *Je fais cela pour ma bonté. Et si tu étais*

venue avec d'autres que ceux-là, Je ne t'aurais fait ces choses.

« Or, ils se doutaient en quelque façon de ma langueur, pour ce que en chaque parole je percevais grande douceur. Et j'aurais voulu ne pas arriver, ni que finit cette route, de toute la durée du monde. Et quelle était la joie et douceur de Dieu que je sentais, je ne pourrais l'estimer ; surtout quand Il dit : *Je suis l'Esprit Saint qui entre dedans toi.* Et semblablement quand Il disait toutes autres choses, je recevais grande douceur. Et je disais par jalousie : *Là discernera-t-on si Tu es le Saint Esprit, en ce que Tu viendras avec moi comme Tu l'as dit.*

« Et Il m'avait dit : *Je te quitterai en la seconde fois que tu viendras en Saint-François quant à cette consolation; mais de toi Je ne M'éloignerai désormais, si Tu m'aimes.*

« Et Il vint avec moi jusques en Saint-François, comme Il avait dit ; et Il ne me quitta quand je parvins en Saint-François.

« Mais Il demeura avec moi jusques après le repas ; quand, savoir, pour la seconde fois je vins en l'église Saint-François. Et alors en cette susdite seconde fois, aussitôt que je m'agenouillai à l'entrée de l'église et vis saint François dépeint au sein du Christ, Il me dit : *Ainsi te tiendrai-Je serrée ; et bien plus que ne peut être considéré des yeux du corps. Et maintenant c'est l'heure que, fille douce, mon temple, J'emplisse ce que Je t'ai dit; car pour cette consolation Je te quitte; mais Je ne te quitterai jamais si tu M'aimes.*

« Et alors, pour amer que fut ce mot, cependant alors en ce mot même je sentis telle douceur, que ce fut très doux. Et alors je regardai pour voir aussi des yeux du corps et de l'esprit. »

Et comme moi, frère, lui demandais et disais : *Que vis-tu ?* Elle répondit disant : *Je vis chose pleine, majesté immense, que je ne sais dire. Mais me semblait que c'était tout Bien.*

« Et beaucoup de paroles de douceur Il me dit quand Il partit ; et avec immense suavité et doucement Il partit avec lenteur. Et alors après son départ je commençai de crier à haute voix ou vociférer, et sans aucune vergogne je criais, et clamant je disais cette parole : *Amour non connu ! et pourquoi ?* (savoir, Tu me quittes ?) Mais je ne pouvais ou ne disais plus, sinon que je criais sans vergogne cette susdite parole, savoir : *Amour non connu ! et pourquoi ? et pourquoi ? et pourquoi ?* Cependant cette susdite parole était tellement entreclose par le cri que ne se comprenait la parole. Et alors Il me laissa avec certitude et sans doute que Lui-même sûrement était Dieu. Et je clamais voulant mourir. Et ce m'était grande douleur de ce que ne mourais pas et demeurais. Et alors toutes mes jointures se disjoignaient.

« Et après cela, après que je revins d'Assise, avec cette extrême douceur, je venais par route à la maison. Et par la route je venais parlant de Dieu, et ce m'était grande peine de me taire, mais je m'efforçais de m'abstenir à cause de la compagnie. Et dans le

retour par la route de Saint-François, Il me dit ceci entre autres : *Je te donne ce signe que Je suis celui qui te parle et qui te parlai ; Je donne, savoir, croix et amour de Dieu en dedans toi. Et ce signe sera avec toi éternellement.*

« Et aussitôt je sentais cette croix et amour en dedans mon âme ; et en résultait que je sentais cette croix corporellement ; et la sentant, l'âme se liquéfiait en amour de Dieu.

« Et Il m'avait dit par la route en allant à Assise, ainsi : *Toute ta vie, manger et boire, dormir, et tout ton vivre Me plaît.*

« Et après que je fus revenue en la maison, à la maison je sentais une douceur pacifique, si grande que je ne sais dire ; et était en moi désir de mourir ; et ce m'était telle peine de vivre à cause de cette douceur pacifique, quiète, délectable, si grande que je ne sais dire, afin de parvenir à celle que je sentais et afin de ne la perdre, que je désirais mourir de ce monde. Et vivre m'était peine au dessus de la douleur de la mort de mère et de fils, et au dessus de toute douleur que je puisse penser. Et je gisais à la maison en cette consolation extrême et langueur pendant huit jours. Et l'âme clamait : *Seigneur, prends pitié de moi, et ne permets que je demeure plus en ce monde !*

« Et Il m'avait prédit durant cette route allant à Assise cette délectable et indicible consolation, de cette façon disant : *Après que tu seras revenue en la maison, tu sentiras autre douceur que jamais tu n'as éprouvée. Et*

Je ne te parlerai alors comme jusque maintenant. Mais tu sentiras.

« Et je commençai d'éprouver cette indicible ou ineffable consolation, et pacifique et quiète, telle que je ne sais dire. Et je gisais pendant huit jours, en sorte qu'en ces jours peu ai-je pu parler, ni dire NOTRE PÈRE, ni beaucoup me lever.

« Et Il m'avait dit en cette route allant à Assise : *Je fus souvent avec mes apôtres ; et ils Me voyaient des yeux du corps, mais ils ne sentaient pas ce que tu sens ; et Tu ne Me vois pas, mais tu Me sens.*

« Et après que je vis que fin était mise aux choses susdites, Il fit un départ très plaisant et dit ces paroles : *Ma fille, douce à moi plus que Je ne suis à toi !* Et Il dit ce qu'Il avait dit plus haut : *Mon temple, mes délices !* Et Il ne voulut qu'en ce départ je sois gisante, mais en ces paroles je me tins sur pieds. Et Il m'avait dit : *Tu as l'anneau de mon amour et tu es ma fiancée et désormais tu ne Me quitteras pas. Et reçois bénédiction du Père et Fils et Saint Esprit, toi et ta compagne.* Et Il dit cela au départ, pour ce que j'avais demandé une grâce pour ma compagne. Et Il me répondit ceci : *A ta compagne Je donne autre grâce.*

« Et quand Il dit : *Tu ne me quitteras plus désormais*, l'âme cria : *Oh ! je ne pécherai mortellement.*

« Et Il répondit : *Je ne te dis pas cela.* Et de nouveau je sentis odeurs indicibles. Et telles furent celles-ci et d'autres, que je ne pourrais du reste les dire, et ne puis que rapporter peu de mots ; mais souvent ce tel

colloque me fut fait, mais non avec le susdit attardement, et ainsi profondément, et avec telle douceur. »

Comment fut révélé a sa compagne qu'en cette fidèle du Christ était le saint esprit.

Après qu'elle fut revenue d'Assise et gisait, comme a été dit, sa compagne, qui était d'admirable simplicité et pureté et virginité, entendit une voix trois fois lui disant : *L'Esprit Saint est en Lella.* Et aussitôt alla vers elle et se mit à enquérir, disant : *Dis-moi ce que tu as, car ainsi trois fois m'a été dit.* Et cette fidèle du Christ répondit : *Si cela t'a été dit, cela me plaît ;* et elle approuva. Et dès lors cette fidèle du Christ communiqua à sa compagne plusieurs des secrets divins.

Comment la susdite compagne vit sur cette fidèle du Christ comme la similitude d'une étoile de grande diversité.

Cette susdite compagne rapporta à moi, frère écrivain, après ces choses, que, tandis qu'une fois cette fidèle du Christ gisait en ravissement d'esprit sur son côté, cette dite compagne vit comme une étoile toute ronde, disait-elle, de grande et innombrable variété et de couleurs innombrables resplendissantes. Et procédaient d'elle rayons d'admirable beauté, gros, et autres rayons subtils. Et après qu'ils étaient sortis de la poitrine d'elle gisant sur le côté, se pliaient les rayons en montant ou se dressant en haut vers le ciel.

Et elle vit ceci des yeux du corps, éveillée, et il était près de trois heures. Et l'étoile n'était pas très grande.

Comme fut faite a cette fidèle du Christ réponse sur la Trinité.

Une fois moi, frère, qui indigne écrivis ces paroles divines, lui fis cette interrogation, disant : « Pourquoi lui avait été dit en cette précédente révélation : *Je suis l'Esprit Saint*; et peu après lui fut dit : *Je suis celui qui fus crucifié pour toi* » ? Et après cette interrogation elle rentra à la maison. Et après revenant à moi elle me répondit, disant ainsi : « Après que je fus revenue en la maison je me mis à penser ; car j'avais doute sur ce dont tu m'interrogeas ; car quand m'est dite quelque chose de doute, je doute, car je me vois toute indigne. Et comme je doutais, réponse me fut faite, disant ainsi : *Enquiers de lui* (savoir, frère A.) *Car ce qui te fut dit : Déjà vint en toi, savoir, la Trinité ; dis-lui : Déjà vint, déjà vint en toi. Enquiers comment elle put venir.* Et il m'était donné de comprendre que, quoique Elle fut venue en moi, cependant Elle était au ciel et ne quittait du ciel. Et comme je ne comprenais encore et qu'il ne me semblait pas qu'il m'eût intelligiblement et pleinement répondu, alors Il ajouta : *Dis lui : Quand te furent dites ces choses, savoir, « Je suis l'Esprit Saint » et puis dit : « Je suis celui qui fus crucifié pour toi », alors en toi étaient le Père et Fils et Esprit-Saint.* Et comme je doutais de cela, savoir, comme le Père avec Fils et Esprit Saint étaient venus en moi si in-

digne, et pensais que de hasard cela pouvait m'être dit pour déception ; alors plusieurs fois ceci me fut répété et dit, savoir : *La Trinité était venue en toi.* Donc il m'était dit : *Enquiers de lui comme put venir.* Et il m'était dit comme en ce colloque étaient le Père et Fils et Esprit Saint. Et me semble qu'alors m'était dit que la Trinité était une chose ensemble assemblée mais simplicissime. Et m'était donné l'exemple du soleil ; et autre exemple m'était donné. Mais je le repoussais ; car quand si grandes choses me sont dites, je les repousse avec crainte, car je ne suis pas digne. Je voudrais que Dieu me donnât sentiment que là je ne puis être trompée. »

Ceci, savoir : *Toute la Trinité viendra en toi,* est noté au précédent Pas, savoir, au Dix-neuvième, en fin. Et ce fut au vingtième accompli.

Comme a cette même fidèle du Christ, méditant les douleurs de sa Passion, apparut le Christ même.

Me dit elle-même : « Une fois je méditais la grande douleur que le Christ soutint en croix, et considérais les clous dont j'avais entendu dire que ces clous des mains et des pieds avaient emporté sa chair dedans le bois. Et je désirais voir tout au moins ce peu de chair du Christ qu'avaient emporté les clous dans le bois. Et alors j'eus si grande douleur de cette peine du Christ que je ne pus tenir sur pieds ; mais m'inclinai et assis ; et inclinai la tête sur mes bras que

j'avais projetés en terre. Et alors le Christ me montra sa gorge et ses bras. Et alors la première tristesse fut convertie en telle joie, que d'elle je ne puis manifester aucune chose. Et ce fut joie différente des autres joies ; et je ne voyais, n'entendais, ne sentais, sinon cela. Et fut si clair en dedans mon âme, que de ceci je ne doute, ni de ceci enquérerai désormais. Et Il laissa si certain ce signe de liesse en mon âme, que désormais je ne crois le perdre. Et telle était la beauté de ce cou ou gorge, et pour ce que je comprenais que cette beauté résultait de la divinité ; donc et par cette beauté il me semblait que je voyais sa divinité. Et il me semblait me tenir devant Dieu ; mais il ne m'était pas montré plus que cela. Et cette clarté je ne sais assimiler à aucune chose ou couleur du monde, sinon à la clarté du corps du Christ, laquelle parfois je vois quand il est élevé. Et quand de cette vision je sortais, je commençai à penser un peu de moi, et fort peu craignis-je ou pensai-je. Mais quand j'eus cette pensée, je suis certaine que j'étais sortie de cette vision. »

Comme elle vit le Christ au Sacrement de l'Autel.

Moi, Frère qui écrivis, quand j'entendis que, le Seigneur le voulant, comme je crois, lui advint de dire cette susdite parole du Corps du Christ, aussitôt je la notai en mon cœur ; et l'interrogeai et forçai de me dire tout ce qu'elle avait jamais vu au corps du

Christ. Et elle ainsi forcée se mit à dire : « Quelque fois, je vois l'hostie même, comme je vis le cou ou la gorge, avec telle splendeur et telle beauté, qui semble venir de dedans, plus que si c'était splendeur du soleil. De laquelle beauté il m'est donné de comprendre certainement que je vois Dieu sans aucun doute, quoique en la maison j'aie vu en ce cou ou gorge encore plus grande beauté, et telle que de cette vision du cou je ne crois perdre la joie désormais. Et je ne sais la manifester, sinon par similitude de l'hostie du Corps du Christ ; pour ce qu'en l'hostie apparaît plus belle beauté qu'en soleil et bien plus grande. Mais grand peine a l'âme de ce que je ne puis la manifester. »

Item, elle dit que parfois elle voit l'hostie d'autre façon ; savoir, elle voit en l'hostie deux yeux très splendides, si gros que de l'hostie semblent demeurer seulement les bords. « Mais certaine fois, non en l'hostie mais en la cellule, me furent montrés les yeux avec plus grande beauté et tant délectable que je ne crois en perdre désormais la liesse, comme du cou. Mais je ne sais si ce fut endormie ou éveillée ; mais je me suis retrouvée en cette extrême liesse et ineffable. Et elle fut si grande que je ne crois la perdre dorénavant. » Une autre fois elle dit qu'elle vit en l'hostie comme le Christ Enfant ; mais Il paraissait être grand et très dominant, comme qui tiendrait domination. Et Il paraissait tenir quelque chose en mains, comme signe de domination, et siéger en siège. « Mais

je ne sais dire ce qu'Il tenait en main. Et je vis cela des yeux du corps. Et alors je ne m'agenouillai point quand les autres s'agenouillèrent, et je ne sais bien si je courus jusque près de l'autel, ou si je ne pus me mouvoir pour cette délectation et contemplation. Et j'eus grand ennui de ce que le prêtre reposa trop vite l'hostie en l'autel. Et Il était de telle beauté et de tel ornement ! Et semblait un enfant de douze ans. Et ce fut de telle liesse que je ne crois la perdre en éternité. Et ce fut de telle certitude que je ne doute en quelque façon ou de quelque chose. Donc il n'est pas nécessaire que tu écrives cela. Et si grande fut la délectation que je ne Lui dis de m'aider, ni ne dis chose ni bonne ni mauvaise ; mais seulement me délectai de voir cette beauté inestimable. »

Cy finit le premier Pas ou Révélation de divine familiarité.

IV. CY COMMENCE DU SECOND PAS OU RÉVÉLATION DE DIVINE ONCTION, UN PEU

Cette fidèle du Christ me dit ainsi :

« Après cette année où ces locutions divines me furent faites allant à Assise, comme j'étais en oraison et voulais dire Notre Père, subitement vint une voix en l'âme, et dit : *Tu es pleine de Dieu.* Et alors vraiment je sentais tous les membres de mon corps pleins de délectation de Dieu. Et je désirais mourir comme pré-

cédemment, quand j'allai à Assise et quand de retour je pâmais en ma cellule. Et de même en cette autre fois pâmai-je. Et ma compagne disait que des larmes sortaient de mes yeux ouverts. Et alors il m'était dit, et je le sentais, comme Dieu embrassait l'âme. Et alors je sentais comme c'était ainsi en vérité. Et il me semble que tout ce que nous disons en ce moment sont comme bouffonneries, car c'était autrement qu'il ne peut être dit. Et moi-même ai-je honte de dire plus expressivement.

« *Item*, en une autre fois, en ce chemin de Saint-François Il m'avait dit : *Je ferai en toi choses grandes au regard des nations ; et en toi Je serai connu, et sera loué mon nom en toi par beaucoup de peuples.* »

Comme divine locution lui fut faite avec délectation insolite.

« Or, en ces jours de la seconde fois, de nouveau en l'autre année, comme j'étais en oraison, subitement me furent dites paroles fort plaisantes. Et Il dit ainsi : *Ma Fille, douce à moi, beaucoup plus que Je ne suis à toi, mon temple, délices ! Le cœur de Dieu tout-puissant se tient maintenant sur ton cœur.* Et ensemble avec ces paroles vint un sentiment de Dieu plus que je n'avais jamais encore éprouvé. Et même tous les membres du corps sentaient cette délectation, et je pâmai en elles.

« Et Il dit : *Dieu tout-puissant a reposé grand amour en toi, plus qu'en femme de cette cité ; et Lui-même se délecte*

en toi. Et Dieu s'emplit de toi et de ta compagne ; et tâchez que votre vie soit lumière de tous ceux qui veulent regarder vers elles. Et ceux qui regardent et ne travaillent pas, ce leur sera dur jugement. Et l'âme comprenait que ce cruel jugement serait plus des lettrés que des laïcs, car ils méprisent les œuvres de Dieu et les connaissent par les Écritures. Et tel est l'amour de Dieu tout-puissant qu'Il posa en nous, que continuement Il se ient avec nous, mais non avec ces sentiments. Et ses yeux maintenant regardent vers nous. Et il me semblait voir des yeux de l'esprit ses yeux ; et ils me délectaient plus que je ne puis dire. Et je souffre, car ces choses nous les disons en ce moment comme par bouffonneries. Et alors quelque grande que fut cette joie, cependant mes péchés me revenaient en mémoire, et nul bien voyais-je en moi ; et je pensais que jamais je n'avais fait aucune chose plaisant à Dieu ; et je me souvenais des déplaisirs ; et je pensais qu'il était douteux que choses si grandes me soient dites. Et je commençai de dire : *Si Tu es Fils de Dieu Tout-puissant, comment mon âme ne recevrait-elle encore plus grande liesse, que je ne pourrais soutenir, sentant que Tu es en moi et moi suis si indigne ?*

« Et Il répondit : *Par ce que Je ne veux pas que plus grande soit liesse en toi, elle est pour toi tempérée.* Et Il me répondait : *Il est vrai que tout le monde est plein de moi.* Et alors je voyais que toute créature était pleine de Lui.

« Et Il me disait : *Je puis faire toutes choses ; et que tu*

Me voies, comme Je vivais avec mes apôtres, et que tu ne Me sentes pas. Et Je puis faire que tu Me sentes et ne Me voies pas, comme tu sens maintenant.

« Et s'Il ne disait toutes ces paroles, l'âme cependant comprenait qu'ainsi Il disait et de bien plus grandes. Et je sentais qu'il en était ainsi. »

Et comme moi, frère écrivain, demandais : *Comment?* Elle répondit : *Pour ce que j'avais éprouvé comment l'âme sentait qu'il en était ainsi.*

« Et l'âme répondit et criait: *Puis qu'ainsi Tu es Dieu tout-puissant et sont vraies ces choses et aussi grandes que Tu dis, donne-moi un signe pour que je sois sûre que c'est Toi. Tire-moi du doute.* Et je m'étonnais cependant pourquoi quelque doute était en moi, quoique ce fut fort petit doute. Et je demandais qu'Il me donnât signe corporel que je puisse voir ; savoir, qu'Il posât en ma main une chandelle ou une pierre précieuse ou quelqu'autre signe Il voudrait. Et je disais : *Je ne montrerai ce signe, à aucun, si Tu veux.*

« Et Il répondait : *Ce que tu demandes est un signe qui te donnerait liesse toujours quand tu le verrais ou le toucherais; mais il ne te tirerait pas du doute, et tu pourrais en un tel signe être déçue.*

« Et quand Il me disait, ces choses, je comprenais tout ce que nous disons, plus pleinement que je ne puis le rapporter, et avec une plénitude par laquelle il m'était donné de comprendre bien plus que nous ne disons et plus pleinement, et avec grande délectation et affection, de laquelle nous disons absolument néant.

Et Dieu veuille que ce ne me soit péché, qui les rapporte si mal et avec défaut.

« Et Il me dit : *Je te donne un signe meilleur que celui que tu demandes ; lequel signe sera continuement avec toi en dedans de ton âme, c'est que toujours tu sentiras Dieu, et seras chaude d'amour de Dieu. Et tu connaîtras en dedans de toi que ne peut faire cela autre que Moi. Et voici le signe que Je laisse en dedans de ton âme, qui est meilleur que celui que tu demandes. Je te laisse un amour de Moi, par lequel l'âme continuement sera chaude de Moi. Et cet amour sera si fervent que, si quelqu'un te disait du mal, tu l'auras en grâce, et tu crieras que tu es indigne de telle grâce. Car J'ai eu cela moi-même, et si grand fut l'amour que J'ai eu pour toi que J'ai supporté tout patiemment. Et alors tu connaîtras que Je suis en toi. Et si un homme ne te disait méchanceté, tu en auras cependant grand désir. Et c'est signe certain de la grâce de Dieu, car J'ai souffert ainsi avec grande humilité et patience. Et voici maintenant que Je t'oins d'une onction siriceuse dont fut oint un saint qui fut appelé saint Sirice ; et souvent il en fut oint et nombreux autres saints.*

« Et subitement je sentais cette onction avec telle douceur que je désirais mourir et que ma mort fût avec tout tourment corporel. Et je pensais que ce n'était rien, car les Saints supportèrent les tourments de tous les martyres. Je voulais alors et désirais que le monde entier me fît honte et que ma mort eût lieu avec tout tourment ; et ce m'était fort délectable de prier Dieu pour ceux qui me feraient tous ces maux. Et je

m'étonnais de ces Saints qui priaient Dieu pour ceux qui les persécutaient et les tuaient, (car non seulement ils devaient prier, mais ils devaient demander à Dieu spéciale grâce pour eux). C'est pourquoi j'aurais ainsi voulu prier Dieu pour ceux qui m'auraient fait ces choses, et avec grand amour je les aurais aimés. Et alors en cette onction, je sentis telle délectation au dedans et au dehors que jamais telle n'avais sentie en tous les jours les autres fois, que je ne pourrais en dire peu ni prou. Et c'était tout autre consolation que n'avaient été les autres ; car dans les autres délectations, je désirais aussitôt quitter le siècle, mais en celle-là était un désir que la mort fût longue, avec tout tourment, et que tous les tourments du monde fussent en chaque membre. Et cependant toutes ces choses ne me paraissaient rien du tout. Et encore mon âme comprenait que cette consolation était un petit incendie au regard de ces biens qui étaient promis et que l'âme comprenait être ainsi très certainement. Et si tous les savants du monde disaient autrement, je ne les croirais pas. Et si je jurais que tous ceux qui marchent par cette voie susdite sont sauvés, je ne croirais mentir. Et Il laissa ce si grand signe ferme en mon âme et clair, avec telle lumière, que je crois que je supporterais plutôt le martyre que de pouvoir croire qu'il en est autrement. Et Il me laissa ce signe, lequel je sens continuement, que telle est la voie droite du salut, savoir, aimer et vouloir souffrir pour son amour. »

Et moi l'écrivain lui dis : *Tu voudrais, toi, qu'on te dise injures ?* Et elle répondit : *Je le voudrais un peu ; et même j'en eus parfois vaine gloire, quand parfois injure m'a été dite.*

« Et me dit Celui qui parlait en moi : *Si de ce signe, savoir, de cette onction tu doutes, demande à tel frère à qui J'ai donné de cette onction. Il comprenait peu ; et toutes les susdites paroles que tu entendis de Moi sont tellement sublimes qu'il ne Me déplaît pas que tu doutes ; car ta joie serait trop grande. Et il Me plaît que de ces paroles tu aies jalousie, car elles sont fort sublimes ; et si je voulais que tu n'aies pas cette jalousie, tu ne l'aurais.* Et je voyais Dieu. »

Et comme moi le scribe demandais : « Comment ou quelle chose elle voyait, et si elle voyait chose corporelle ? » Elle répondit disant ainsi : « Je voyais une plénitude, une clarté, de quoi je sentais en moi tel emplissement que je ne sais dire ; et je ne sais donner aucune similitude, du tout. Et ne sais te dire que j'aie vu chose corporelle ; mais Il était comme est au Ciel, savoir, beauté si grande que je ne sais rien te dire, si ce n'est Beauté et tout Bien. Et tous les Saints se tenaient pour la louer devant cette Majesté ; mais il me semble qu'en ceci je demeurai peu.

« Et plus tôt précédemment en cette fois, Il m'avait dit : *Ma fille, aimée plus de Moi que Moi de toi !* Et souvent Il disait : *Ma fille aimée, douce à Moi. Tous les Saints ont pour toi spécial amour et Ma Mère ; et tu seras associée par Moi avec eux.* Et tout ceci me semblait fort peu, savoir, des Saints et de sa Mère. Mais j'étais toute

délectée en Lui, telle était la douceur que je sentais de Lui. Et Il me disait : *Du grand amour que j'ai pour toi Je te cache, à cause de tes défauts ; car tu ne le pourrais porter.* »

Et à moi, frère écrivain l'interrogeant, elle répondit, disant ainsi : « En ceci tu peux comprendre que c'était tout Bien ; car j'étais appelée à voir ces Saints qui se tiennent devant cette Majesté ; et il m'était dit que je regarde même les Anges qui paraissaient se tenir sur les Saints ; mais par ce que je voyais que tout ce bien des Saints et des Anges étaient de Lui et en Lui, et que Lui-même était le Bien Suprême, je me délectais seulement en Lui, et ne me souciais ni pouvais me soucier de regarder ni Saints ni Anges.

« Et Il me disait : *Du grand amour que J'ai pour toi, Je te cache.* Et mon âme comprenait que de cet amour qu'Il avait pour moi Il me montrait fort peu, quasi rien en comparaison. Et comme l'âme disait : *Pourquoi as-Tu tel amour pour moi, qui suis ainsi pécheresse ? Et pourquoi as-Tu telle délectation en moi, qui suis si brute ou honteuse, et qui en tous temps de ma vie T'offensai ?*

« Et je voyais alors que je n'avais jamais rien fait de bien sans beaucoup de défauts.

« Et Il répondait : *Tel est l'amour que J'ai mis en toi, que de tes défauts Je ne me souviens, et Mes yeux ne les regardent. Et en toi J'ai reposé grand trésor.* Et alors mon âme sentait que c'était si certainement vrai, qu'elle ne doutait en aucune de ces choses ; et ainsi elle sentait et voyait que les yeux de Dieu la regardaient ; auxquels

yeux l'âme recevait telle délectation que nul homme, ni même si descendait l'un de ces Saints qui sont là, il ne pourrait le dire ou manifester. Et comme Il me disait que grand amour Il me cachait pour ce que je ne pourrais le porter, l'âme répondait : *Si tu étais Dieu Tout-Puissant, Tu pourais faire que je puisse le porter.* Et Il répondait : *Pour ce que là tu aurais tout ce que tu voudrais, tu n'aurais pas faim de Moi ; c'est pourquoi Je ne veux te faire cela. Et même en ce monde Je veux que de Moi tu aies faim et désir et que tu languisses de Moi.*

Comment Dieu requiert que l'ame l'aime sans malice, et comment Il est amour de l'ame. Et comment Il veut que l'ame ait ou désire avoir quelque chose a la similitude du véritable amour dont Dieu Lui-même nous aima [1].

« *Item,* dans ce voyage de Saint-François, en la première fois qu'Il me parla, quand Il disait : *Ma fille, douce à Moi, aime-Moi ; car tu es bien plus aimée de Moi, que tu ne M'aimes ;* et je me rappelais mes péchés et défauts et que je n'étais pas digne de ce grand amour ; alors Il disait : *Si grand est l'amour que J'ai pour l'âme qui M'aime sans malice !*

« Et il me semble qu'Il voulait que l'âme ait quelque chose de cet amour qu'Il eut Lui-même pour nous, selon

1. *Je doute,* écrit le copiste d'Assise, *si cette rubrique doit être au début du chapitre présent,* soit Item. *Dans l'exemplaire elle était en marge sans signe.*

son pouvoir, savoir, de l'âme. Et si seulement elle désirait l'avoir, Il le donnait.

« Et que peu maintenant sont bons !

« Et Il disait en cette conversation qu'il y avait peu de foi ; et il me semblait qu'Il s'en plaignait et disait : *Tel est l'amour que J'ai pour l'âme qui M'aime sans malice, que maintenant Je lui ferais bien plus grande grâce, et à quiconque qui aurait vraiment Mon amour, que Je n'aie faite aux Saints à l'époque où sont rapportées les très grandes choses que Dieu leur fit.* Et n'est aucun qui puisse s'excuser ; car toute personne peut L'aimer et Lui ne requérait autre chose, sinon que l'âme l'aime ; car Lui-même l'aime et Lui-même est l'amour de l'âme. »

Et elle me disait à moi, frère écrivain :

« Comme sont vastes, c'est-à-dire profondes, ces paroles susdites, savoir, que Dieu ne requiert de l'âme si ce n'est qu'elle l'aime ! »

Et puis, expliquant, elle ajouta disant : « Qui est-ce qui pourrait se réserver quelque chose, s'il aimait ? »

Je, frère écrivain, écris ici, fort en abrégé et tronqué, par hâte ; mais des très belles explications sur le monde, je cueillis quelques paroles, en abrégeant, savoir, en écrivant quelques-unes et non pas toutes celles qu'elle disait.

Et puis, expliquant cette autre parole, savoir, que Dieu est amour de l'âme, elle dit ainsi : « Que Dieu aime l'âme et qu'Il est amour de l'âme, Lui-même me le montre en vive raison par son avènement et par la Croix, alors qu'Il était si grand ! Et Il m'expliquait

Lui-même tout, savoir, son Avènement et Passion de la Croix, et alors qu'il était grand ! Et par vive raison Il me montrait, disant ensuite : *Vois si en Moi est autre chose sinon l'amour !* Montrant d'abord de qui Il fut envoyé et pourquoi Il vint, et comme Il était grand. Explicitement, Il montrait la Passion et Croix, et toutes choses susdites ; et je voyais enfin, et l'âme comprenait très certainement qu'Il n'était qu'amour. Et il me semble, disait-elle, qu'Il se plaignait pour ce qu'en ce temps Il trouvait si peu de personnes en qui Il put placer sa grâce. Et c'est pourquoi Il disait que maintenant Il ferait bien plus grande grâce à ceux qu'Il trouverait maintenant l'aimant, qu'Il n'avait fait aux autres Saints qui furent jusqu'ici. »

Et elle me disait à moi, frère écrivain, disant : « J'aurais scrupule de dire ce que je dis, s'il n'y avait une parole qui me fut dite. Car il me fut dit que, plus je dis et plus j'aurais dit ces choses, plus il m'en demeurera. »

Comme fut révélé a cette fidèle du Christ qu'elle plaisait a Dieu, et qu'Il était présent en toutes ces choses que nous écrivions, et que tout était écrit sans mensonges.

Et elle me disait à moi, frère écrivain : « Aujourd'hui et hier, je voulus beaucoup recevoir. Mais aujourd'hui me fut dit, comme me prenait scrupule d'une parole que je t'avais dite, savoir, de ce signe qui m'a été donné, (lequel signe je t'avais répondu que j'avais et que j'ai-

mais les tribulations, comme tu l'écrivis), comme je demandai avec inquiétude si vraiment tout était vrai de ce que j'ai dit de moi et que tu écrivis, aussitôt réponse me fut faite, disant ainsi : *Toutes choses qui sont écrites ici sont vraies et n'y est une quelconque dite menteusement ; mais elles étaient bien plus pleines ou bien plus pleinement.* Et c'est dit défectueusement ; et que l'écrivain avait écrit en diminuant ou avec défaut.

« Et Il me montra comme j'avais ce signe ; et Il dit : *Dieu est présent en toutes ces choses que vous écrivez et se tient là avec vous.* Et mon âme comprenait que Dieu s'en délectait, et l'âme le sentait. Et ceci me fut dit à cause de l'inquiétude que j'avais de ces choses que j'avais dites ; pour ce que je disais bien des choses desquelles il n'aurait pas fallu enquérir, à cause de leur clarté. »

Comment toute ame qui veut trouver la misericorde peut la trouver, comme Marie Madeleine ; et comme c'est par la charité et amour du Père.

Quand moi, frère écrivain, j'avais écrit les choses susdites plus haut, la fidèle du Christ me parlait, disant ainsi : « Voici que de nouveau il vient de m'être dit ceci, et tellement imprimé en mon cœur qu'à peine puis-je me tenir de le crier ou de le clamer à tous, tellement Il me l'a montré clairement, disant : *Nulle personne ne pourra avoir excuse du salut ; car il ne faut faire davantage, sinon comme fait le malade au médecin, qui lui*

montre son infirmité et se dispose à faire ce qu'il lui dit. Ainsi ne faut-il que personne fasse davantage, ni se procure autres médecines, sinon se montrer au médecin et se disposer à toutes les choses que le médecin lui dit; et qu'elle ait soin de n'y mêler des contraires.

« Et l'âme comprenait que la médecine était son Sang ; et que Lui leur donne la médecine ; et qu'il ne coûte plus à l'infirme sinon qu'il se confie; et alors le médecin lui donne le salut et guérit son infirmité. Et l'âme répondait ici et voyait que tous ses membres avaient spéciale infirmité; et elle comptait les péchés de tous ses membres. Et l'âme commença de connumérer tous ses membres et les péchés de tous ses membres, qu'elle voyait tous et comptait merveilleusement. Et Lui écouta tout patiemment. Et puis répondit fort joyeusement et en ordre comme aussitôt

Il guérissait. Et dit : *Ceci l'eut Marie Madeleine, savoir, la douleur d'être infirme ; et le désir de se délivrer de l'infirmité. Et quiconque aurait cela peut trouver la santé comme elle.*

« Et Il disait un autre exemple, (quoique sur chacun j'eusse de quoi faire et méditer tout le jour, savoir, de chacun séparément). Et Il disait : *Ces miens enfants qui se retirent de mon royaume par le péché et se font fils du diable, quand ils reviennent au Père, pour ce que le Père a liesse quand ils reviennent vers Lui, spéciale liesse leur montre le Père ; si grande est la liesse qu'a le Père de leur retour ! Et spéciale grâce Il leur donne, qu'Il ne donne pas à ceux qui furent vierges et ne se retirèrent pas de Lui. Et cela est à cause de l'amour du Père. Et pour ce qu'eux, après qu'ils sont revenus, ont douleur d'avoir offensé telle majesté, et connaissant qu'ils sont dignes d'enfer, et ont telle connaissance de l'amour du Père que pour cela reçoivent spéciale liesse.* »

Ces choses susdites cette fidèle du Christ les disait à moi écrivain en autres paroles, savoir, plus nombreuses et plus efficaces et pleines de lumière. Donc quand je lui relus, elle dit que je ne l'avais écrit délayé, mais au contraire sec et condensé, bien qu'elle confirmât que j'avais écrit vrai. Et elle disait qu'aujourd'hui lui avait été dit : *Fais écrire après les paroles que vous dites, ceci, savoir, que de tout ce que vous écrivez soient rendues grâces à Dieu. Et quiconque veut conserver la grâce, qu'il ne lève les yeux de l'âme de la Croix, soit en liesse, soit en tristesse que je lui donne ou lui permette.*

Comment fut faite a cette fidèle du Christ bénédiction sur les aumônes.

Item, elle dit à moi écrivant : « Comme je priais avant le repas et demandais à Notre Dame qu'elle m'obtint de son Fils la grâce qu'Il ôtât de moi tout péché par les mérites de sa très sainte Passion, et qu'Il me fît absolution et me donnât sa bénédiction, et qu'Il le fît pour moi et ma compagne, et que Lui, (qui bénit la table quand Il se leva pour bénir la table des apôtres et mangea avec eux), bénisse ce manger et ce boire que nous voulions faire ; subitement réponse me fut faite, disant ainsi : *Ma Fille, douce à Moi, ce que tu demandas t'est accompli. Tout péché t'est ôté et absolution vous est faite ; et recevez ma bénédiction !*

« Et il me sembla qu'Il dit ensemble de moi et de ma compagne, savoir : *vous. Manger et boire vous est béni, toujours, tant que vous vivez en ce siècle, par Dieu tout-puissant.*

« Et je me demandai si ces aumônes que nous recevions, reçoivent cette bénédiction quand elles sont données, ou si reçoivent la bénédiction celles seules que nous mangeons ? Et aussitôt réponse me fut faite, et fut dit que toutes les aumônes que nous recevions recevaient en elles la bénédiction ; en sorte que, à quiconque nous en donnerions, (telle est la vertu de Celui qui bénit, qu'en elles-mêmes elles reçurent), et que quiconque en recevrait, il en bénéficierait selon qu'il serait plus ou moins disposé ; et même si était en péché mortel celui qui les reçoit, cela lui profitera, car il aura désir de se con-

vertir plus vite à pénitence. Et l'âme sentait alors que Dieu était en elle et elle connaissait que c'était vraiment ainsi à cause de la joie spirituelle et douceur divine qu'elle sentait véritablement de Dieu. »

Et elle dit que toujours encore quand elle fait la susdite oraison, quand elle va manger, elle est certifiée que les choses susdites lui sont accordées, et elle sent que Dieu se délecte, et qu'encore Il se délecte de ce que par ferveur elle fait toujours encore la susdite bénédiction ; et lui semble qu'il Lui plaise qu'elle ne cesse de faire la susdite bénédiction par ferveur ou doute, n'étant pas sûre que la bénédiction lui a déjà été faite ; quoique chaque fois il lui soit dit que la bénédiction a déjà été faite ; mais elle sent que Dieu lui montre clair visage et qu'elle ne Lui déplaît. Et d'autre part elle est assurée de façon très claire.

Item, elle dit que souvent lui était dit : *Demande et demande bien ; et te sera fait.*

Comme elle fut en ravissement a l'heure de l'élévation du Corps du Christ.

Item, elle dit à moi, frère : « Quand je me tenais en l'église, quand ce fut l'heure où les personnes s'agenouillaient à l'élévation du Corps du Christ, alors me fut fait ce colloque :

« Elle disait : *Ma fille, douce à Mon Fils*. Et elle disait fort humblement et avec nouveau sentiment en l'âme et extrême douceur. Et elle disait : *Ma fille, douce à Mon*

Fils et à Moi. Mon Fils vint déjà à toi, et tu reçus sa bénédiction.

« Et elle me faisait comprendre alors que son Fils était déjà en l'autel ; comme si elle me disait choses nouvelles d'extrême liesse, et telle que je ne la sais dire, et ne crois qu'il soit aucun qui la puisse dire. Et même je m'émerveillais ensuite comme j'avais pu me tenir sur pieds, tandis que j'avais telle liesse.

« Et elle me disait : *Après que tu reçus la bénédiction de mon Fils, il convient que Je vienne à toi et te donne Ma bénédiction ; afin que, comme tu reçus la bénédiction du Fils, ainsi tu reçoives la bénédiction de la mère. Et reçois ma bénédiction. Et sois bénie par mon Fils et par Moi. Et presse-toi, tant que tu peux, d'aimer, car tu es fort aimée. Et tu arriveras en chose infinie.*

« Et alors l'âme reçut telle joie que si grande jamais n'avait reçue. Et comme finissaient les susdites paroles, alors le Corps du Christ fut levé par le prêtre. Et je m'agenouillai et l'adorai ; et me fut augmentée la susdite liesse ; et je ne pouvais m'agenouiller quand s'étaient agenouillées les autres personnes ; mais je me tenais droite durant les susdites paroles. »

Et je, frère écrivain, lui demandai si elle voyait alors quelque chose dans le Corps du Christ, comme parfois elle accoutuma de voir. Et elle répondit que non ; mais sentait véritablement le Christ en son âme. Et je dis, moi, frère écrivain : « Comment sais-tu qu'il en est ainsi vraiment ? » Et elle répondit, disant : « Pour ce que rien ne serre l'âme avec feu ardent, comme quand le

Christ est en l'âme, et avec délectation d'amour. Et alors ce n'était pas comme le feu qui accoutuma parfois de brûler, mais c'était feu de suave amour. Mais je ne doute pas quand tel feu est en l'âme ; car alors l'âme connaît ainsi vraiment que c'est Dieu et que ce ne peut être fait par un autre. Et tous les membres sentent une extrême délectation, et je veux qu'il soit ainsi ; et tous les membres sentent une disjonction ; et je voudrais toujours y être. Et même les membres craquent quand ils se disjoignent. Et cette disjonction je la sens davantage quand est élevé le Corps du Christ. Et les mains se disjoignent et s'ouvrent. »

Cy finit le second Pas ou Révélation de divine onction.

V. CY COMMENCE DU TROISIÈME PAS OU RÉVÉLATION DE DIVINE ÉRUDITION, UN PEU

Cette fidèle du Christ dit à moi, frère qui écris, qu'une fois elle demandait à Dieu qu'Il lui donnât de Lui, et elle fit sur elle le signe de Croix. Et elle demandait à Dieu qu'Il lui montrât quels sont ses fils. Et lui fut dit entre autres cet exemple par Dieu :

« Soit un homme qui aurait nombreux amis et les inviterait ; et il placerait ceux qui viendraient au festin ; car tous les invités ne viendraient pas ; et il souffrait de ceux qui ne venaient pas, car il avait fort abondam-

ment préparé le festin. Mais il placerait les arrivés au festin. Et quoiqu'il les aime tous et à tous octroie le festin, cependant ceux qu'il aime plus, il les place en table spéciale près de lui. Et avec ceux qu'il aime plus familièrement, il mange en une écuelle et d'une même coupe ils boivent.

« Et je demandais avec grande plaisance d'âme, disant : *Quand est-ce, Seigneur, que Tu invites ainsi tous ? Dis-moi ?*

« Et Il répondait : *J'appelai tous à la vie éternelle et invitai. Que ceux qui veulent venir, viennent; car nul ne peut prétexter qu'il ne fut appelé. Et, combien Je les aimai et voulus de tout cœur, regarde la Croix !*

« Puis Il disait : *Voici que les appelés viennent et sont placés à table.* Et Il donnait à comprendre que Lui-même Il était la table et la nourriture qu'Il donnait.

« Et je demandais : *Ces appelés, par quelle voie sont-ils venus ?*

« Et Il répondait, disant : *Par voie de tribulation. Et ceux-là sont vierges, chastes, pauvres, malades patients.* Et Il nommait nombreux genres de ceux qui devaient être sauvés.

« Et moi en toute parole je comprenais raison et exposition ; et me délectais fort, et m'efforçais de ne mouvoir même les yeux, crainte de perdre cette consolation. Et alors ceux-là étaient appelés communément Fils. Et était dit en cette parole comment virginité, et pauvreté, et fièvre, perte des fils et tribulation, et perte des possessions — (et Il nommait nombreuses choses avec raisons et expositions), — et je comprenais bien que

toutes ces choses arrivaient aux susdits fils par Dieu pour leur bien. Et ils ne le connaissaient ni le soupçonnaient ; et même au principe ils étaient brisés ; mais ensuite ils portaient pacifiquement et reconnaissaient que c'était de Dieu. »

COMMENT LES FILS LÉGITIMES DE DIEU SONT CEUX QUI S'EFFORCENT DE CONNAÎTRE QUEL EST CE DIEU LEUR PÈRE QUI LEUR DONNA LE DON DE SA FILIATION ; ET CE QUI LEUR EST DIT PAR DIEU ; ET COMME ILS PERÇOIVENT LA DIVINE GRACE EN S'APPROCHANT DE LUI ; ET COMME L'HOMME PEUT APPROCHER DE DIEU AFIN DE POUVOIR ÊTRE FILS LÉGITIME.

« Or, ceux qui sont invités à table spéciale, et que ce Seigneur conduit avec Lui pour manger en une écuelle, et boivent en une coupe avec Lui, ce sont ceux qui veulent connaître quel est ce bon homme qui les invita, afin de Lui pouvoir plaire. Et après qu'ils connaissent qu'ils ont été ainsi invités sans dignité ni mérite de leur part, ils s'efforcent de Lui plaire. Et ce sont ceux qui connaissent qu'ils sont très aimés de Dieu tout-puissant ; et se connaissent indignes. Et pour connaître cela, ils vont à la Croix. Là se fixent et regardent ; et là connaissent l'amour. Et alors est dit à l'âme comme Dieu le Père par dilection envoya son Fils, et comme le Fils s'accorda en cet amour pour venir, et comme premièrement la créa, et comme Il la racheta ; et, pour agir avec ordre, Il envoya des anges ;

et pour ainsi dire laissa son Père, laissa ciel et dignité. Et Il comptait en détails la Passion par tous ses membres, et souffrances et paroles dures et injurieuses. Et en ce monde Il laissa sa Mère, ce qui Lui fut fort douloureux ; et les apôtres.

« Et comme je demandais en quoi fut la plus grande douleur de la Mère? Il répondit que au cœur. Et brièvement disant : A ces fils stricts sont énumérées toutes les choses qui furent d'amour, tant que ce serait fort long à écrire ; mais alors l'âme les entendait et les sentait, car les rapporter seulement ou entendre est quasi néant. Mais encore est dit à l'âme : *Tu t'émerveilles de ce corps du Christ ainsi peiné et martyrisé! Combien plus faut-il s'émerveiller de la divinité qui souffrit que ces choses soient faites à son manteau, savoir, en l'humanité en qui est la divinité!*

« Et pour que je comprenne, un exemple était donné d'homme très noble qui ne peut être offensé en personne et qui est offensé et détruit en sa maison, savoir, que lui est détruite la maison au lieu de sa personne. Et ici était montré que, quoique Dieu fût impassible, cependant Il permit que grande honte soit faite à la divinité devant tous pour notre amour. »

Mais de cet exemple je pris peu de soin. Moi, frère scribe, cette longue et belle prédication et doctrine divine, je l'ai tronquée et abrégée par hâte, pour ce qu'elle était fort longue.

« Et alors l'âme est enflammée d'amour et compte comme peu de chose la Passion du Corps du Christ au

regard de l'amour de la divinité. Et encore est dit à l'âme, savoir, comme après que Dieu fit toutes les choses susdites pour toi, et voulut naître pour toi, ce qui signifie descendre à telle indignité ou vileté pour toi, il convient que l'âme ainsi naisse à Dieu et meure à soi, c'est-à-dire, aux vices et péchés, ce qui est monter à grande dignité. Car, après qu'elle meurt ainsi à soi et reconnaît un tel amour, vie de grâce lui est donnée et elle vit dans le Christ. Donc à ces fils stricts Dieu permet grandes tribulations. Et Il leur fait cela par spéciale grâce, afin qu'ils mangent en une écuelle avec Lui. *Car à cette table je fus appelé,* disait le Christ, *et le calice que Je bus, Je le sentis amer ; mais par amour il Me fut doux.* Ainsi de même ces fils qui connaissent les susdits bienfaits et sont en grâce, quoiqu'ils sentent parfois tribulations amères, cependant leur devient doux par l'amour et grâce qui est en eux. Et même ils sont plus brisés quand ils ne sont pas affligés ; car alors ils se délectent mieux et sentent de Dieu quand ils souffrent plus de tribulations et persécutions.

« *Item,* me disait autre exemple de la Croix, qui était celui-ci :

« Soit un père qui aurait des fils qui pécheraient. Et Il exposait comment ils auraient péché. Et qu'il arrive que ce père innocent du péché des fils soit tué à cause du péché des fils. Et à l'âme était montré en une route où il avait été tué, et semblait là être du sang, comme si ç'avait été en un carrefour. A ces fils il est naturel et raisonnable qu'ils souffrent de la mort douloureuse

du Père et faite par le glaive ; et encore qu'ils souffrent surtout par ce qu'il a été tué si cruellement et ignominieusement pour leur faute, savoir, d'eux les fils. Donc ces fils porteraient toujours cette douleur au cœur. Et c'est telle douleur qu'ils évitent et se gardent de passer par cette route ; et s'il arrive qu'ils passent par là, ils ne peuvent y passer sans extrême douleur, comme si récemment avait été faite l'occision du père.

« Ainsi vois, ô âme, que plus grande doit être la douleur de la mort du Christ, qui est plus qu'un père terrestre et mourut pour tes péchés. Donc il était dit : Sois douloureuse ou souffre, âme, qui dois passer près de la Croix en laquelle est mort le Christ. Il faut là que tu te places ou reposes ; car la Croix est ton salut et ton lit, et doit être tes délices ; car là est ton salut. Il est merveilleux que l'homme puisse passer par là si vite et n'y faire arrêt. Et Il disait que si l'âme se fixait là, toujours elle y trouverait comme un sang frais. Et il était donné de comprendre en cet exemple quels sont les fils légitimes de Dieu. Et après cela, quand je passais près de croix peinte ou de la Passion, il me semblait que rien n'était peint en comparaison de l'extrême Passion qui eut lieu en réalité, et qui m'avait été montrée et imprimée au cœur ; tellement que ce qui est peint je ne voulais le regarder, car cela me semblait tout à fait peu, quasi néant. »

Item, comme moi, l'écrivain, l'interrogeais, cette fidèle du Christ voulant m'affirmer qu'il était vrai que les fils de Dieu sentent une douceur divine mêlée aux

persécutions et tribulations qu'ils souffrent, (comme fut dit en l'enseignement qui lui fut fait par Dieu merveilleusement, écrit juste plus haut), elle commença de me rapporter un exemple d'elle, disant que, quand elle fut persécutée par les frères et les continents [1], elle ne pourrait manifester la douceur qu'elle sentit alors et les larmes de joie la pressant, qu'alors elle sentit.

Comment au jeudi de la Cène du Seigneur, cette propre fidèle du Christ sentit douceur divine de Dieu avec sa compagne, lavant pieds et mains au lépreux et buvant de cette lotion.

Item, quand elle m'avait rapporté le susdit enseignement qui lui avait été fait par Dieu sur les fils de Dieu, et que les fils spirituels mangent en une écuelle et boivent en un calice avec le Christ, et quoiqu'ils le sentent amer, cependant il leur devient doux, tellement qu'il leur est fort délectable, moi, frère écrivain, commençai de la contredire, et disais que c'est assez âpre ; alors cette fidèle du Christ me rapporta une histoire par quoi elle essayait de me montrer que ce n'est pas âpre mais doux, et elle disait ainsi :

« Au jour du jeudi saint, je dis à ma compagne que nous chercherions de trouver le Christ. Et je dis : *Allons à l'hôpital, et peut-être trouverons-nous le Christ parmi ces pauvres et peinés et affligés.* Et nous portâmes tous les voiles de notre tête que nous pûmes porter,

1. Les membres du Tiers-Ordre.

car nous n'avions rien autre ; et nous dîmes à Giliola, servante de l'hôpital, qu'elle les vendît et en achetât quelque chose que mangeraient ceux de l'hôpital ; et elle, quoiqu'elle refusât beaucoup de le faire et dît que nous la déshonorions, cependant, à cause de notre grande instance elle le fit, et vendit ces petits voiles de tête et en acheta des poissons. Et nous apportâmes tous les pains qui nous étaient donnés pour notre nourriture. Et après que nous les leur offrîmes, nous lavâmes les pieds des femmes et nous lavâmes les mains des hommes, surtout de certain lépreux qui avait les mains fort abîmées ou pourries et perdues. Et nous bûmes de cette eau. Et nous sentîmes telle douceur que,

par toute la route nous vînmes en grande suavité, comme si nous avions communié. Et il me semblait vraiment que j'eusse communié, car je sentais suavité extrême, comme si j'eusse communié ; et, comme certain fragment de ces plaies s'était arrêté en ma gorge, je faisais effort pour l'avaler ; et ma conscience m'interdisait de cracher, comme si j'eusse communié ; quoique je ne voulusse cracher pour rejeter, mais pour le détacher de la gorge. »

Comme certains des fils de Dieu sont réprouvés par Dieu.

Au même jour où j'avais écrit les choses susdites quoique non pas toutes, cette fidèle du Christ revint à sa cellule et commença de dire le Notre Père de la Passion, qu'elle accoutumait de dire. Et après qu'elle eût fini, aussitôt lui furent faites ces paroles : *Tous ceux qui sont enseignés par Dieu et illuminés pour comprendre sa route et ferment les oreilles à cette lumière et enseignement qui leur est donné à eux spécialement par Dieu, et ne veulent entendre et faire attention à ce que Dieu leur dit en l'âme, mais s'encrassent et suivent une doctrine autre que l'enseignement qu'ils comprennent que Dieu leur fait, et veulent garder la voie commune contre leur conscience, ceux-là ont malédiction de Dieu Tout-Puissant.*

Et souvent lui était dit ce susdit, car elle-même refusait d'entendre, (car cela lui semblait fort dur et elle craignait que ce soit déception), qu'à ceux à qui Dieu

donne lumière et grâce, ensuite Il donne malédiction.

Et alors lui était offert exemple d'une femme qui commencerait à apprendre à faire des travaux subtils et y mettrait tout son bon cœur, tellement qu'il lui faudrait changer de maîtresse [1]...

Et après cet exemple lui fut donné autre exemple, et lui était dit que cet exemple elle me le dise à moi, écrivain ; car moi, frère, le comprendrais mieux que cet exemple de la femme. Donc souvent lui fut dit qu'elle me dise les paroles susdites et exemples. Et il lui était dit : *Dis-lui !* Exemple était donc donné d'un écolier qui était mis aux écoles par son père ; et le père fait en cela des dépenses et l'honore en vêtements et le presse pour qu'il apprenne ; et puis s'arrange pour qu'il soit changé vers un autre maître supérieur. Et il arrive que, si le susdit écolier agit négligemment, il revient à l'état séculier et au labourage. Et, de ce qu'il a appris, rien ne lui reste. Ainsi, celui qui d'abord est enseigné par prédication ou écritures, et est ensuite spécialement illuminé par Dieu, et à qui est donné de comprendre ensuite par spéciale lumière comme il doit suivre la voie du Christ, (pour laquelle apprendre le père le fit d'abord enseigner par d'autres, et puis, il l'enseigne par spéciale doctrine et lumière qui ne peut être enseignée que par lui), s'il agit négligemment et s'encrasse à dessein, (comme a été dit), et pour ce que Dieu a voulu qu'il fût lumière pour les autres, si lui-

1. L'exemple n'est pas achevé. Angèle n'en prend pas la peine, ayant un autre exemple plus intelligible à donner.

même méprise la doctrine et la lumière susdite, Dieu le Père lui enlèvera lumière et grâce, et il a malédiction.

Et cette fidèle du Christ dit à moi, frère : « J'estimais cela douteux, qu'il pût ainsi arriver malédiction ; et tellement douteux que j'avais beaucoup souffert de l'entendre. Donc, je dis à ma compagne que je ne voulais te le dire, car je craignais que ce pût être déception. Cependant me fut dit que je te le dise, car autre parole te touchait. Mais je comprenais en bien et non en mal ; et j'y eus grande intelligence en bien [1] ».

Cette fidèle du Christ me dit, à moi scribe, que parfois Dieu lui fit long enseignement commes et celui qui est écrit plus haut.

Comme lui fut faite indication contre la superbe.

Item, elle me dit, frère écrivain, que certaine fois Dieu lui dit et montra si efficacement et singulièrement comme elle était néant et créée de vile matière ; et comme en soi ne trouvait nulle bonté ; et comme Dieu l'aime ainsi ; et qu'elle-même peut aimer. C'est chose si grande et parfaite, que, quand elle se rappelle, nulle superbe n'y a place, et nullement ne peut y commettre péché. Car lui était dit, après que lui avait été montrée la puissance de Dieu et sa vileté : *Vois ce que tu es, toi pour qui Je vins.* « Et quand je voyais et sentais

1. Cette « autre parole » relative au frère A. n'était pas un reproche pour lui comme si la parabole s'adressait à lui. Au contraire. Mais nous ne savons pas quelle parole c'était.

ce que j'étais et ce que j'étais devenue en l'offensant, je sentais que nulle créature n'était vile comme moi. »

Autre enseignement incomplet ici, mais qui lui fut fait complet :

Item, Elle dit à moi, frère, qu'une fois, comme elle demandait dans l'oraison que Dieu l'enseignât, Il lui montra premièrement comme elle L'avait offensé avec toutes choses ; et Il lui parla de ses cheveux. Ce bel enseignement, et très utile et très long, moi, frère écrivain ne pus l'écrire, à cause de l'heure ; car il fallait qu'elle et moi sortions de l'église ; et pour ce que, m'occupant d'autres choses à écrire, je ne pris cure de l'écrire ensuite.

Comme lui fut faite divine réponse par exemple comme Dieu est connu dans les créatures.

Item, je, frère écrivain, voulus savoir et apprendre d'elle comment Dieu peut être connu dans les créatures. Et je commençai de citer un frère, spirituel, duquel était dit qu'il connaissait beaucoup Dieu dans les créatures. Cependant, j'étais troublé pour certain scandale que j'avais alors souffert. Et cette fidèle du Christ commença de dire ainsi et expliquer disant : « Une fois vint à moi un quidam, et il me dit qu'il connaissait un homme qui connaissait Dieu dans les créatures. Et après cela, je commençai de méditer sur cela, savoir, ce qui est plus grand : ou connaître Dieu dans les créatures, ou connaître Dieu en soi, savoir,

dans l'âme ? Et après matines, je commençai de prier Dieu qu'Il me montrât ce que je voulais savoir ; et alors m'était donné un exemple, dont je ne me souviens pleinement ; mais il me semble que m'était proposé un grand et très noble homme qui aurait grands et nombreux biens sous lui ; et il aurait des hommes sous lui qui participeraient aux susdits biens. Et de la grande bonté de ses biens ils connaîtraient que ce Seigneur est bon, duquel ils ne reçoivent et participent rien que bon. Et il est une autre espèce d'hommes sous le susdit seigneur, qui, quoiqu'ils le connaissent par ses susdits biens, cependant bien mieux le connaissent-ils pour la bonté de lui et de sa personne, qu'Ils éprouvent en eux. »

Moi, frère écrivain, quand j'interrogeais sur cette susdite science, elle me répondait que lui étaient coupées non seulement les susdites choses, mais encore les autres choses sur lesquelles j'interrogeais comme il me semble.

Et je cessai alors d'écrire.

Comment lui fut faite divine réponse du Corps du Christ, comment Il est en plusieurs autels ensemble.

Item, une autre fois je lui demandai, frère écrivain, comment le Corps du Christ pouvait être ensemble en tout autel ; et elle me dit que de cela avait eu réponse, et lui avait été dit par Dieu ainsi : *C'est par la Puissance divine ; laquelle Puissance, de laquelle parle l'Écriture, ne peut être comprise en cette vie ; et*

ceux qui la lisent, entendent peu; et ceux qui me goûtent, entendent davantage; mais ni les uns ni les autres ne comprennent en cette vie; mais viendra un temps où vous comprendrez.

Comment lui fut faite divine réponse sur la restitution des choses d'autrui, touchant a l'humilité propre.

Une fois, je, frère écrivain, lui demandai qu'elle demandât pour le frère Dominique de la Marche qu'il ne fût pas déçu [1]. Et, comme elle priait avec force, subitement réponse lui fut faite, disant ainsi : *Tout le bien d'autrui doit être rendu avec grande sollicitude. Et toujours, tant que l'homme vit, il doit retenir ce qui est à lui. Et ainsi avec grande sollicitude l'homme doit retenir le sien, comme avec grande sollicitude il doit rendre le bien d'autrui. Et l'homme ne doit mêler quelque chose du sien avec le bien dautrui.*

Et exemple lui était donné de la Bienheureuse Vierge. Donc il lui était dit : *Vois l'exemple de ma Mère, comme retint toujours son bien, et rendit le bien d'autrui.* Et de même, Il donnait exemple de Lui-même ; comme Il retint son bien, quoiqu'il n'en eût besoin ; car Lui-même était toujours en Dieu, son Père, et Dieu était en Lui.

1. Sur un cas de restitution, comme il semble par la suite.

Comme elle vit la divine sapience, après quoi il lui resta de porter vrai jugement [1].

Elle me dit, frère écrivain, ainsi : « Une fois j'étais priée de supplier Dieu pour certaines choses que le frère C. de la Marche voulait savoir ; et il pria que je veuille lui répondre. Et moi je n'osais prier Dieu de ces choses, et ne pouvais Le prier ; car, quoique volontiers j'eusse alors voulu les savoir, cependant ce me semblait être superbe et sottise de prier Dieu pour de telles choses que lui voulait savoir. Or, comme je me trouvais en cette pensée, subitement l'âme fut ravie et placée en ce premier saisissement près d'une table sans commencement et sans fin ; mais je fus posée non pour voir la table même, mais pour voir ce qui était sur cette table. Et je voyais une plénitude inénarrable de laquelle personne ne peut rapporter ni dire, si ce n'est ceci, savoir, que je voyais tout Bien. Et j'y voyais plénitude de divine Sapience ; et en cette plénitude de divine Sapience, je voyais qu'il n'était permis d'enquérir et de vouloir savoir ce que veut faire la divine Sapience, car c'est la devancer. Et dès lors, quand je vois des personnes cherchant cela, il me semble et je comprends qu'elles errent. Et dès lors, par ce que je vis sur cette table, savoir, la divine Sapience, il me resta que je puis avec intelligence juger toutes per-

1. C'est-à-dire le pouvoir de bien juger des hommes et des choses.

sonnes spirituelles et autres choses spirituelles, quand j'entends parler d'elles ou les raconter. Et je ne juge plus de ce jugement par lequel déjà j'avais coutume en jugeant de pécher, mais par autre vrai jugement que je comprends. Donc je n'ai et ne puis avoir scrupule de pécher en ce jugement ; et ne sais narrer autre chose de ce que je vis. Mais mon âme retint ce mot, savoir, *table,* et que je fus posée, au premier saisissement, près d'une table. Mais des choses près desquelles je fus posée pour les voir sur cette table, je ne puis rien narrer sinon ce que j'ai dit. »

Cy finit le troisième Pas ou Révélation de divine érudition.

VI. CY COMMENCE DU QUATRIÈME PAS OU DE RÉVÉLATION D'HUMILIATION PROPRE ET DE RÉFORME DIVINE, QUELQUE PEU

Une fois lui fut faite divine locution, disant ainsi : *Moi qui te parle, suis la divine Puissance qui t'apporte la grâce. Et la grâce que Je t'apporte est telle que Je veux que tu sois utile à tous les hommes qui te verront. Et non seulement à eux, mais encore que tu aides et sois utile à ceux qui penseront à toi ou t'entendront nommer. Et à ceux qui auront plus de Moi, tu seras plus utile.*

Et alors l'âme quoiqu'elle sentît liesse extrême, disait cependant : *Je ne veux cette grâce ; car je crains qu'elle me nuise et que je puisse en avoir vaine gloire.*

Et Il répondait subitement, disant : *Tu n'as rien à faire ici ; car ce n'est tien ; mais tu en es seulement gardienne. Garde-le bien et rends-le à Celui de qui c'est.*

Et alors l'âme comprenait que de cette façon cela ne pouvait me nuire. Et Il m'avait dit : *Il me plaît que tu en aies cette crainte.*

Et Il dit : *Fais ces trois choses qui t'ont été dites; essaie de les faire. Car si tu les fais, ce que tu demandas à ma Mère te sera accordé de telle façon que tu ne l'as pas encore eu.*

« Et j'avais demandé à la Bienheureuse Vierge que, pour cette fête qui venait, elle m'obtint grâce de son Fils par quoi je connusse que je n'étais pas déçue dans les paroles qui m'étaient dites. Et je demeurai alors avec la joie de la susdite parole et en grande espérance que la Bienheureuse Vierge m'obtiendrait les choses susdites que j'avais demandées, comme il m'était alors promis. Et même elle m'avait dit dans la susdite locution que grâce me serait faite que toujours, quoi que je fisse, je ferais avec sa licence. Et après cela, je commençai de faire ces trois choses susdites.

« Ces trois susdistes furent celles-ci, savoir : pour ce que en une parole qui m'avait été faite, j'avais entendu qu'il m'était ainsi dit : *Dieu se montre à toi ; Il te parla, Il te donna le sentiment de Lui afin que tu évites, toi, de voir, parler et entendre toutes choses sinon selon Lui.* Et je comprenais que les susdites paroles m'étaient dites avec grande discrétion. Et aussitôt après que je commençai de faire ces trois choses susdites, mon cœur fut ravi de toutes choses terrestres et posé en Dieu, de telle

façon que je ne pouvais rien penser ni voir sinon Dieu. Et si je parlais, et si je mangeais, et quoi que je fisse, cela n'empêchait que mon cœur fût toujours en Dieu. Et quand je me tenais en oraison et voulais aller manger, je lui demandais licence ; et Il me la donnait disant : *Va, mange avec la bénédiction de Dieu, Père et Fils et Esprit Saint.* Et Il me donnait licence, parfois vite et parfois plus tard.

« Et dura cette chose susdite trois jours et trois nuits. »

Comme le diable lui mentant emplit son ame de tristesse et de vague ; et comme par locution divine, l'ame fut guérie.

« Et après que ceci dura, un jour, comme j'étais assise à la maison, paresseuse, me fut faite certaine parole, qui dit : *Moi qui parle, suis Saint Bartholomé, qui fus écorché.* Et il se louait beaucoup ; et disait qu'en ce jour était sa fête. Et il emplit l'âme de tristesse et de vague. Et je fus tirée hors d'oraison et ne pouvais me recueillir. Mais je trouvai ensuite qu'il avait menti ; car ce n'était pas alors fête Saint Bartholomé, mais fête Sainte Claire. Et me dura la tristesse et vague susdit pendant dix jours, jusqu'à l'octave de Notre Dame, quand je vins à Assise, savoir, en octave de Sainte Marie d'août. »

Et alors elle se confessa du mieux qu'elle put, afin de remettre son âme et se disposa à communier. Et

tandis qu'était chantée la messe, elle se posa près de la croix, entre les grilles de fer ; et alors lui fut faite parole divine, très douce, qui aussitôt la remit toute ; et dit : *Ma fille, douce à Moi !* ou beaucoup mieux. « Cependant, avant ce même temps, il me sembla que Dieu avait déjà remis mon âme par parole divine ; et en une de ses paroles Il dit ainsi : *Ma fille, douce à Moi, aucune créature ne peut te donner consolation, sinon Moi seul.*

Comme elle vit tout le monde et toutes choses comme quelque chose de petit, et Dieu emplir et déborder tout.

« Et puis Il dit : *Je veux te montrer de ma Puissance.*

« Et aussitôt furent ouverts les yeux de l'âme ; et je voyais une plénitude de Dieu en laquelle je comprenais le monde entier, savoir, outre mer et en deçà la mer, et l'abîme, et la mer, et toutes choses. Et en toutes choses susdites je ne discernais que la puissance divine, d'un mode tout inénarrable. Et l'âme, alors, admirant à l'excès, clama disant : *Ce monde est gros de Dieu !* Et je comprenais le monde entier comme petite chose, savoir, outre mer et en deçà la mer ; et l'abîme, et la mer, et tout, comme petite chose ; mais la puissance de Dieu déborde et remplit tout.

« Et Il me dit : *Voici que Je t'ai montré quelque chose de ma puissance.* Et je comprenais qu'ensuite je pouvais mieux comprendre les autres choses.

« Et Il dit : *Vois maintenant l'humilité.* Et je voyais la si profonde humilité de Dieu envers les hommes que l'âme, comprenant la puissance inénarrable et voyant une si profonde humilité, s'émerveillait et s'estimait absolument néant ; et ne voyait en elle quasi rien, sinon superbe. Et alors je commençai de dire que je ne voulais pas communier, car il me semblait que j'étais tout indigne. Et alors j'étais tout indigne. Et Il avait dit, après qu'Il m'avait montré puissance et humilité : *Ma fille, aucune créature ne peut venir à ce point de voir ces choses, où tu es venue, sinon par grâce divine. Et comme on était près de l'élévation du Corps du Christ : Voici la puissance divine qui est maintenant sur l'autel. Et Je suis en dedans de toi ; et si tu ne Me reçois, tu M'as déjà reçu. Et communie avec bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit. Et c'est Moi qui, digne, te fais digne.* « Et alors resta en moi douceur inénarrable et grande joie, de quoi je ne crois manquer en ma vie. Et de ceci ne me resta aucun doute. Mais je crois qu'en ceci me fut donné ce que j'avais demandé à la Mère de Dieu qu'elle m'obtint de son Fils. Et me fut ici satisfait comme il m'avait été promis en paroles divines ; et ce me fut accompli. »

Comme elle fut tourmentée pendant quatre semaines, et ensuite mise en liesse par multiples paroles divines.

Une fois, comme elle gisait, infirme, lui fut dit : *Frère Un Tel est fait gardien, et est confirmé pour sûr et*

certain. Et Il dit : *Dis à ta compagne qu'il a été confirme pour sûr.*

« Et je compris aussitôt alors que, s'il n'avait été confirmé gardien des frères, cette susdite parole avait été comprise spirituellement, savoir, qu'il avait été confirmé gardien en choses divines. Et je pensai ensuite que ce mot était caché pour moi. Et Il dit : *Dis-lui, savoir, au frère, sûrement qu'il est confirmé gardien.* Et Il dit cela, car j'avais hésité à lui dire.

« Et comme je gisais au lit, malade, il me fut dit : *Lève-toi, et te tiens genoux fléchis et mains jointes.* Et, à cause de mon infirmité, je n'osais me lever, et me levai seulement près du lit ; et ne fis pas comme Il avait dit, mais m'assis près du lit. Et alors en nombreuses fois, ce me fut dit et répété, comme je gisais et m'étais levée de cette façon près du lit. Et ensuite Il dit : *Lève-toi et frappe ta poitrine, et dis ta coulpe devant ta compagne de ce que tu n'as pas obéi.*

« Et alors, je me levai avec grande liesse, si joyeusement et légèrement, comme si je n'avais premièrement souffert douleurs et infirmités et je ne sentais douleur ou débilité. Et alors je dis à Dieu ma coulpe devant ma compagne. Et Il dit : *Dis ces paroles : Louée et Bénie soit Sainte Trinité et Sainte Marie Vierge Mère !* Et alors je dis en beaucoup de fois, avec grande liesse et délectation.

« Et alors, en ce susdit temps je me tenais tourmentée ; et il me semblait que je ne sentais rien de Dieu ; et il me semblait que j'étais comme abandonnée

de Dieu. Et je ne pouvais confesser mes péchés. Et d'une part, je pensais que peut-être cela m'arrivait par superbe ; et d'autre part, je voyais en moi si profondément mes nombreux péchés qu'il ne me semblait que je puisse les confesser avec due contrition, mais les dire seulement de bouche. Il me semblait que je ne pouvais les manifester. Et je ne pouvais même louer Dieu ni me tenir en oraison ; mais il me semblait seulement qu'il me restait de Dieu, savoir, que je n'étais tourmentée autant que je devais être tourmentée ; et semblablement que je n'aurais voulu m'écarter de Dieu en péchant, ni pour tous les biens ni pour tous les maux et tous les martyres de ce monde, ni consentir à aucun mal. Et je fus tourmentée ainsi fortement et horriblement pendant quatre semaines et plus. Et durant le temps susdit me fut faite parole divine telle. Il dit : *Ma fille, aimée par Dieu tout-puissant et par tous les Saints du Paradis ; et Dieu a placé son amour en toi, et Il a pour toi amour plus que pour femme de la Vallée de Spolète.*

« Et l'âme répondit et doutait, disant et clamant : *Comment puis-je le croire, alors que je suis pleine de tourments, et qu'il me semble que je sois quasi abandonnée de Dieu ?*

« Et Il répondit : *Quand il te semble que tu es plus abandonnée, alors tu es plus aimée de Dieu, et plus Dieu t'est proche.*

« Et comme je cherchais encore sécurité et certitude plus grande des choses susdites, alors me fut dit :

Voici le signe que Je te donne que, savoir, tu es ainsi aimée. Voici : si ce frère est gardien, tu sauras que c'est vrai.

« Et quand vint l'heure de manger, alors je priai Dieu qu'Il m'ôtât tout péché et me fit lui-même absolution par les mérites de sa Passion très sainte, et me donnât sa bénédiction, à moi et à ma compagne et à toi. » Et alors lui fut dit : *Les péchés te sont ôtés, et Je vous fais bénédiction avec la chair de cette main qui fut crucifiée en Croix.*

« Et alors il me semblait voir cette main bénissante ; et je comprenais que se faisait bénédiction sur la tête de nous trois ; et je me délectais à la vue de cette main. Et Il dit : *La bénédiction du Père et du Fils et du Saint Esprit ayez éternellement.* Et je comprenais la chose de nous trois.

« Et Il avait dit : *Dis au frère Un tel qu'il s'efforce de se faire petit.* Et Il dit : *Dis-lui qu'il est beaucoup aimé de Dieu tout-puissant ; qu'il s'efforce d'aimer.*

« Et après la susdite conversation, en ce même jour, comme je voulais laver des laitues, se mêla ici certaine parole décevante : *Comment es-tu digne de laver des laitues ?* Et alors, voyant manifestement cette tromperie, je répondis, m'indignant avec tristesse, (car elle m'avait apporté doute sur les autres locutions) ; et c'est pourquoi je répondis m'indignant avec tristesse et dis : *Je suis digne qu'aussitôt Dieu me mette en enfer ; et suis digne de ramasser des ordures.*

« Et après la susdite tristesse et mon trouble, un peu après, me fut dite parole avec grande liesse, et dit :

Il est bon que le vin soit tempéré avec de l'eau. Et aussitôt fut la susdite tristesse allégée et ôtée. Et tout ce qui est susdit de cette parole fut en un Vendredi, et commença avant none, et continua jusqu'après le repas.

« Et jusqu'à ce jour j'eus toujours la tristesse susdite pendant quatre semaines et plus ; mais en ce jour j'eus la liesse qui fut dite ; mais elle ne fut pas telle qu'elle m'enlevât la susdite tristesse, mais la tempéra. Et je n'avais pleine volonté de me confesser, mais commença de me venir alors volonté et désir de me confesser et communier. Et me fut dit : *Bien me plaît que tu communies ; car si tu me reçois, tu m'as déjà reçu ; et si tu ne me reçois, tu m'as déjà reçu. Et si tu veux, communie demain avec la bénédiction du Père et Fils et Saint Esprit. Et fais-le en révérence de Dieu tout-puissant et Sainte Marie Vierge et ce Saint* (savoir, Saint Antoine), *dont c'était la fête le samedi,* (savoir, le matin suivant).

« Et Il dit ceci, savoir : *Te sera faite grâce nouvelle que tu n'eus pas encore.*

« Et j'attendis au matin du jour suivant que ce frère vint entendre ma confession, afin de communier, comme il m'avait été dit dans cette parole. Et quand je vis que passait l'heure de tierce, et que ce frère qui devait venir, comme je l'attendais, ne vint pas, je commençai de me contrister, moi et ma compagne. Et ma compagne commença de pleurer. Et alors subitement vint cette parole, et dit : *Ne t'afflige pas, car ce qui te fut en cette tribulation et autre, est seulement ton bien et*

a lieu pour ton bien ; la grâce qui te fut promise, tu ne perdras, et tu n'auras pas moins, mais plus.

« Et je ne croyais pas, mais je croyais que c'était douteux. Et il me fut dit : *Crois cela, car autant vaudra ce que Je te dis maintenant, (savoir, que tu ne perdras la grâce à toi promise), qu'a valu ce qui t'avait été dit, savoir, quand t'avait été promise la grâce en communiant.*

« Et à cause de cela, alors, je restai en grande paix, et réconfortai ma compagne, pour qu'elle ne pleurât et ne s'affligeât, puisqu'il m'avait été dit que cette grâce je ne la perdais.

« Et après ces choses, le jeudi arrivant, je vins à l'église, et certain frère dit une parole par laquelle je fus excitée à vouloir me confesser et communier. Et alors me confessai à ce frère, et me fut rendue la grâce de confession. Et après ces choses, quand se disait la messe, me fut faite la grâce de certaine illumination par laquelle je me voyais si pleine de péchés et défauts que me fut ôtée la langue ; et je ne pouvais parler ; et je pensai que peut-être cette communion que j'attendais de faire me serait à condamnation. Et après cela me fut faite une merveilleuse disposition, par laquelle je pouvais me mettre tout entière dans le Christ. Et alors je me mettais en dedans de Lui avec si grande confiance et certitude, plus que jamais n'avais accoutumé et éprouvé, que je me souvienne. Et je me mettais comme morte avec merveilleuse certitude qu'Il me faisait vivante. Et quand je communiai j'eus un inénarrable sentiment de Dieu. Et Il laissa en moi une

paix, par laquelle m'est donné de comprendre, et de sentir plutôt, que toutes tribulations et tout ce qui m'arrive de tribulations jusqu'à maintenant et peut arriver, est tout pour mon bien. Et je suis contente de ce qui me semble ôté de Dieu. Et me fut faite grâce nouvelle que je n'avais eue premièrement. Et cette communion fit venir l'âme à cette vue et désir, savoir, se donner toute au Christ, totalement, parce qu'elle voit le Christ donné tout à nous. Et maintenant je me délecte nouvellement au désir du martyre ; et j'attends et désire ; et en toutes les peines qui peuvent y être, je me délecte plus que je n'eus l'habitude de ce désir. »

Comment dieu fait merveilleuses élévations en l'ame, par lesquelles elle est certifiée de dieu.

Et, après ce qui est dit plus haut, moi, frère, l'avais priée qu'elle demandât à Dieu qu'Il nous illuminât sur le susdit doute. Et lui fut dit : « Dis à ce frère : Pourquoi est-ce qu'en toute la tribulation elle n'aima pas moins mais plus, quand il lui semblait qu'elle était abandonnée ? Et dis-lui : Je la tiens, car si Je ne la tenais, elle serait immergée. Et dis-lui que cette chose susdite était cachée pour toi.

« Et Il donna un exemple, et dit : *Je te donne l'exemple d'un père qui aurait un fils très cher. Et le père, qui aurait un fils tellement cher, lui donne des nourritures tempérées ; et lui-même les tempère pour lui, afin qu'elles lui profitent plus. Et il ne lui permet de boire du vin pur et manger avec*

superflu, de peur que cela lui nuise ; mais il lui tempère les choses, afin qu'il grandisse davantage. »

Et cette fidèle du Christ dit à moi, frère, ainsi : « Et après la chose susdite, souvent Dieu fait des choses merveilleuses en l'âme, telles que je comprends que nulle créature ne pourrait les faire, sinon Dieu seul ; savoir, subitement l'âme est élevée en Dieu en telle liesse que, si cela durait, je crois que le corps perdrait aussitôt tous les sens et perdrait tous les membres. Mais Dieu fait souvent ce jeu en l'âme et avec l'âme ; car aussitôt Il se retire, quand l'âme désire le tenir. Reste cependant en l'âme extrême liesse, et telle sécurité demeure avec cette liesse que c'est Dieu, qu'en aucune façon elle n'en doute, non même en point minime. Et en cette vue et sentiment, je ne sais donner aucune similitude, ni même nommer. Et cela accoutuma de m'arriver autrement que maintenant. Quoique cela soit tout inénarrable. Et maintenant cela m'arrive autrement que de coutume, et c'est d'une autre liesse et dissemblable, et cela m'arrive plus souvent maintenant. Et l'âme ne peut là se fixer, mais aussitôt elle se retire ; et reste grande liesse. » Et dit cette fidèle du Christ, à moi frère, quand j'écrivais, ainsi : *J'attends encore que plus grande liesse me soit faite.*

Et après les choses susdites, peu après que j'avais écrit les choses plus haut, savoir, peu de temps après, cette fidèle du Christ rapporta à moi, frère l'interrogeant avec soin, disant ainsi : « Une fois j'étais à vêpres, et regardais en la Croix ; et regardant le Crucifié des

yeux du corps, aussitôt subitement, l'âme fut enflammée d'un amour ; et tous les membres du corps l'éprouvaient avec extrême liesse. Et je voyais et sentais que le Christ, à l'intérieur de moi, embrassait l'âme avec ce bras avec lequel Il fut crucifié. Et ceci fut alors, ou peu après. Et je me réjouissais avec Lui dans une telle liesse et sécurité, plus que jamais n'avais accoutumé. Et dès lors l'âme resta en une liesse en laquelle l'âme comprend comme cet Homme, savoir, le Christ, se tient au Ciel ; savoir, comme nous voyons que cette chair nôtre a été faite une société avec Dieu. Et c'est une délectation de l'âme bien meilleure que ne peut être écrite ou racontée. Et en cette liesse continue, reste en moi une telle sécurité que, si tous les écrits que nous avons écrits n'étaient pas vrais, de nulle façon cependant il ne reste en moi aucun doute de Dieu et que cet état ne soit très certainement de Dieu. Et j'ai grande sécurité de Dieu ; tellement que, si tous les hommes me disaient que je peux ici douter, je ne les croirais. Et même je m'étonne maintenant, en me souvenant que je cherchais à être assurée et doutais. Car maintenant de nulle façon ne peut être en moi quelque doute sur la sécurité de Dieu. Et je me délecte de voir ainsi cette main qu'Il montrera avec ses marques des clous, quand Il dira : *Voici celle qui souffrit pour vous* ! Et la liesse que prend ici l'âme ne peut en nulle façon être narrée. Et en nulle façon je ne puis maintenant avoir tristesse aucune de la Passion ; mais je me délecte de voir et de parvenir auprès

de cet Homme. Et toute la liesse est maintenant en ce Dieu Homme souffrant. Et parfois il paraît à l'âme qu'elle entre au dedans de ce côté du Christ avec si grande liesse et délectation, et qu'avec telle délectation elle va en dedans ce côté du Christ, qu'en nulle façon ce ne peut être dit ou narré.

« Donc, et quand fut représentée la Passion du Christ en la Place Sainte-Marie, et il semble qu'alors m'eût fallu pleurer moi aussi ; alors au contraire je fus miraculeusement attirée et délectée par une telle liesse que je perdis la parole et pâmai, après que je commençai d'avoir cet inénarrable sentiment de Dieu. Et je tâchai pendant quelque temps de m'éloigner des personnes ; et j'estime grâce miraculeuse d'avoir pu quelque peu m'éloigner. Et je pâmai et perdis la parole et mes membres. Et il me semblait qu'alors l'âme entra au dedans du côté du Christ ; et n'était tristesse, mais telle liesse que ne peut être narrée.

« Mais précédemment, avant ce qui est susdit, souvent je pleurai, moi et ma compagne, et désirai. Et mon désir était de ceci, savoir, n'être pas déçue, afin que je sache n'être pas déçue. Et je pensais : *Si je puis savoir que je ne suis déçue ; là gît tout mon fait !* Et maintenant je suis tellement certifiée que je ne doute d'aucune façon et ne puis douter. »

Certaines fois, après ce qui est écrit plus haut, après que moi, frère, fus revenu de Lombardie, moi, frère écrivain, interrogeais cette fidèle du Christ sur une question que moi et mon compagnon avions discutée

en notre retour en route. Et j'avais dit alors à mon compagnon que je l'interrogerais sur cette question. Et cette fidèle du Christ me répondit, disant ainsi : « Certaine fois, comme j'étais en oraison, je demandai à Dieu, ne doutant en aucune façon, mais voulant plus savoir de Lui ; et je dis : *Seigneur, pourquoi fis-Tu la création de l'homme ? Et après que Tu la fis, pourquoi permis-Tu que nous péchions ? Et pourquoi permis-Tu qu'il Te fut fait si grande Passion pour nos péchés, alors que Tu pouvais parfaitement faire que nous fussions sans eux tous, et Te plaisions, et que nous eussions autant de vertu que nous en avons avec les choses susdites ?*

« Et l'âme comprenait sans aucun doute ce que je disais, savoir, que, sans les choses susdites, Dieu aurait pu nous faire participants de la vertu et du salut. Et il me semblait que j'étais forcée et que j'étais poussée à interroger et à réfléchir sur les choses susdites : car, comme j'étais en oraison, je voulais demeurer en oraison et ne voulais quitter l'oraison ; mais j'étais jetée par Dieu en cette pensée, autant qu'il me semble. Et cette recherche susdite, je la fis, comme il fut dit plus haut plusieurs jours ne doutant en rien, mais comme il fut dit.

« Et il m'était donné de comprendre, quand je cherchais, que Dieu avait fait et permis cela parce que nous était mieux manifestée sa Bonté, et parce que cela nous convenait mieux. Et il ne m'était pas satisfait assez pour que je comprenne pleinement.

« Et comme je comprenais très certainement que Dieu

aurait pu autrement nous sauver, s'Il l'avait voulu, une fois l'âme fut ravie, et elle voyait que ce qu'elle cherchait n'avait ni commencement ni fin. Et l'âme, comme elle était en cette ténèbre, voulait revenir à elle et ne le pouvait. Et elle ne pouvait marcher en avant ni revenir en arrière à soi. Et après cela, subitement, l'âme fut élevée et illuminée ; et elle voyait la Puissance de Dieu inénarrable ; et elle voyait la Volonté de Dieu ; dans lesquelles je comprenais très pleinement et très certainement toutes les choses que j'avais demandées. Et l'âme fut aussitôt retirée de toute la ténèbre précédente.

« Donc précédemment en cette ténèbre, je gisais à terre ; mais en cette extrême illumination, je me tins sur pieds, sur les bouts des gros doigts des pieds ; et j'étais en telle liesse et agilité de corps, que jamais n'en avais eue si grande. Et j'étais en telle plénitude de divine clarté que, avec extrême liesse, je comprenais en cette Puissance de Dieu et en cette Volonté de Dieu non seulement ce que j'avais cherché, mais je comprenais et il m'était donné satisfaction très pleinement sur toutes les créatures. Et il m'était satisfait sur tous les sauvés et sur tous ceux qui devaient être sauvés ; et sur les damnés et sur ceux qui devaient être damnés ; et sur les démons et sur tous les saints. Mais je ne puis du tout manifester cela par aucunes paroles. Et c'est tout au-dessus de notre nature. Et quoique je comprisse pleinement que Dieu aurait pu faire autrement s'Il avait voulu, cependant je ne pou-

vais connaître ce qui devrait nous être fait de meilleur, étant connues sa puissance et bonté, et qu'Il aurait pu nous donner de meilleur sur les lèvres ? Et dès lors je demeure si contente et assurée, que, si je savais très certainement que je devais être damnée, je n'en pourrais d'aucune façon souffrir ; et je ne travaillerais pas moins et ne m'efforcerais pas moins de prier et de l'honorer. Et Il laissa en mon âme une paix et un repos et une solidité que je ne me rappelle jamais avoir eue si pleinement, et en laquelle je suis continuement. Et tout ce que j'ai eu auparavant, il me semble que ce ne fut d'un aussi grand état. Et il me laissa la mortification des vices et la sûreté des vertus, soit les vertus par lesquelles j'aime tous les bienfaits et toutes les méchancetés, savoir, que je n'en ai plus de déplaisir. »

Et elle dit à moi, frère, qu'ici je pouvais et devais comprendre qu'en cette Puissance de Dieu et Volonté de Dieu qu'elle vit, lui avait été pleinement satisfait sur toute question, et de tous ceux qui devaient être sauvés ou damnés, et des démons et des saints ; car, bien qu'elle dut avoir plus soin de soi que d'aucune créature, même si elle savait devoir être damnée, elle ne souffrirait pas, tellement elle comprit pleinement la Justice de Dieu [1].

« Et après cela, savoir, quand elle avait vu ainsi la Puissance de Dieu et la Volonté de Dieu, aussitôt l'âme fut ravie et élevée encore plus, comme il me

1. C'est une de ces « suppositions impossibles » sur quoi discutèrent Fénelon et Bossuet.

semble. Et alors je ne voyais ni la Puissance ni la Volonté de la même façon que précédemment ; mais je voyais une chose stable, ferme, si indicible que d'elle je ne puis rien dire, sinon qu'elle était tout Bien. Et l'âme était en liesse tout inénarrable et je ne voyais là l'amour ; mais je voyais cette chose inénarrable et j'étais tirée de cet état et j'étais mise en cet état très grand et inénarrable ; et je ne sais si je me tenais alors en cet état très grand ; et je ne sais si c'était dans mon corps ou hors. »

Cette question susdite, que Dieu si miraculeusement révéla à cette fidèle du Christ, était à peu près la même question que moi et mon compagnon avions débattue en chemin, en retour de Lombardie. Et moi, frère écrivain, avais dit que j'interrogerais sur cette susdite question la susdite fidèle du Christ. Et je crois qu'en ce temps où je proposai de l'interroger, Dieu la lui révéla.

Cy finit le quatrième Pas, ou Révélation d'humiliation personnelle et réformation et certification divine.

VII. CY COMMENCE DU CINQUIÈME PAS, OU RÉVÉLATION DE DIVINE UNION ET AMOUR, QUELQUE PEU.

Cette révélation de la Passion du Seigneur qui doit être écrite ici au début de ce cinquième Pas de divine Union et Amour, par mes soins il se

fit qu'elle fut premièrement écrite par certain petit garçon en langue vulgaire, parce que moi, frère écrivain, en raison de la prohibition des frères, ne pouvais parler à cette fidèle du Christ pour écrire. Aussi, fut-elle fort tronquée et mal écrite comme je l'entendis dire par cette fidèle du Christ. Tellement, que cette fidèle du Christ dit à moi, la lui lisant une fois, que plutôt la détruirais-je que la transcrire en cette façon. Mais, pour ce que moi, frère, n'eus pas loisir de la corriger avec la susdite fidèle du Christ, je l'ai récrite en latin comme je la trouvai, n'ajoutant rien ; mais plutôt comme un peintre qui peint; car je ne la comprenais.

Ce qui suit maintenant je le trouvai écrit en langue vulgaire [1] :

Rapporta cette fidèle du Christ, disant ainsi :

« Une fois, j'étais à méditer sur la pauvreté du Fils de Dieu incarné et voyais sa pauvreté si grande autant qu'Il montrait à mon cœur, et Il voulait que je la voie. Et je voyais ceux pour qui Il s'était fait pauvre; et alors j'eus et sentis si grande douleur et répréhension que le corps quasi défaillait. Et alors encore la volonté de Dieu fut de me montrer davantage de cette pauvreté; et alors je le voyais pauvre d'amis et de parents. Et je le voyais pauvre de Lui-même, et tellement pauvre

1. A notre tour nous transcrirons exactement ces pauvres notes d'enfant sans nous permettre d'en modifier la teneur. Ces rédactions maladroites sont de précieux documents très révélateurs du travail de la contemplation chez la sainte.

qu'il ne paraissait qu'Il se put aider. Et comme il est dit qu'alors la puissance divine était cachée par humilité, quoiqu'il soit dit qu'alors était cachée par humilité la divine puissance, je dis, moi, qu'elle n'était cachée. Et de cela je reçus alors enseignement par Dieu comment elle n'était cachée. Et j'eus alors et sentis plus grande douleur qu'auparavant, car en cela je connaissais tant ma superbe qu'après cela je ne puis plus avoir de joie.

« *Item*, je me tenais encore et étais à méditer la Passion de ce Fils de Dieu incarné et je méditais avec douleur. Et alors la volonté de Dieu fut qu'Il me fut montré et que Lui-même me faisait voir plus de choses de sa Passion que ne sont celles que j'avais encore entendu rapporter, et que Lui-même voyait comment je voyais plus de sa Passion que je n'avais entendu dire. Car le Christ voyait tous les cœurs obstinés par impiété contre lui. Et Il voyait tous les membres avec grande sollicitude détruire son Nom ; et comment ils avaient de Lui grande mémoire pour Le détruire. Et Il voyait toutes les subtilités qu'ils faisaient contre Lui, Fils de Dieu. Et Il voyait tous les desseins et la multitude de desseins. Et Il voyait leurs grandissimes colères. Et Il voyait tous les préparatifs et toutes les pensées qu'ils faisaient, comment ils pourraient plus cruellement l'affliger ; car l'affliction cruelle de sa Passion fut grande ; et Il voyait toutes les peines et injures et hontes.

« Et mon âme voyait plus de sa Passion que je ne

veux dire ; et même le veux-je taire. Et alors avec clameur clamait l'âme, disant : *O Sainte Marie, Mère de l'Affligé, dis-moi quelque chose de cette peine de ce Fils tien, de laquelle je n'entends mémoire ; car tu vis de cette Passion plus qu'aucun saint. Car je vois que tu la vis avec les yeux de la tête et avec l'imagination, et pour la jalousie que tu eus continuement de ce tien amour.* Et alors l'âme clamait avec extrême douleur, disant : *Est-il aucun saint qui me sache dire aucune chose de cette Passion, de laquelle je n'entends parler ni rapporter mot, laquelle mon âme vit et qui est si grande que je ne la puis dire ; si grande Passion vit mon âme !* »

Ici cette fidèle du Christ dit à moi, frère écrivain, en m'expliquant les susdites choses, que son âme vit si grande Passion, que, combien que Sainte Marie vit plus qu'aucun saint de bien des façons, comme elle le détaillait, cependant elle-même comprenait qu'en nulle façon elle-même ne pourrait la dire ni aucun saint. Et ainsi elle disait qu'elle comprenait que si aucun la disait, elle dirait : *Es-tu celui qui la souffrit ?*

Et cette fidèle du Christ dit ainsi : « Alors je fus en telle douleur, (plus grande que jamais je ne fus ni eus), que, si mon corps ici défaille, ce n'est pas admirable. Désormais, en effet, je ne puis avoir de liesse. Et je perdis alors la vigueur, par laquelle j'accoutumai d'être joyeuse ; et je ne pus ensuite être joyeuse en ce temps.

« Une autre fois me fut montré de cette douleur aiguë qui fut en l'âme du Christ. Et je ne m'émer-

veille si ce fut grande douleur, car cette âme était très noble et ne devait recevoir aucune punition pour elle ; mais elle recevait celle qu'elle recevait par grandissime amour ; et parce que ce n'est pas le corps qui offense, mais l'âme de l'homme qui offense, c'est pourquoi je vois que très grande raison eut l'âme du Fils de Dieu d'être douloureuse. Et pour ce que le péché fut grand, et que les gens qui firent ce péché furent nombreuses, aussi dut être grande douleur. Et Tu eus douleur de la grande compassion que Tu eus de tes élus ; et pour ce que leur souci était de Te détruire, et pour ce qu'ils ne Te connaissaient pas, je vois que Tu fus jeté sur tes pieds (?) C'est la grande louange de la divine Bonté et plus encore la peine de l'humanité. Mais si je pouvais dire, je pense qu'on croirait que c'est erreur. Qui ne comprend pas, qu'il croie ; car je ne veux dire davantage.

« Et cette âme recevait encore douleur de toutes les douleurs et de toutes les peines que reçut ce très saint Corps, qui toutes s'unissaient en cette âme. Cette douleur aiguë, qui est si grande que la langue ne suffit à dire ni le cœur ne suffit à penser, fut faite par divine dispensation ; car je vois si grande douleur en cette âme du Fils de Sainte Marie la Vierge que mon âme est devenue très affligée et transformée en si grande douleur, que jamais ne fut telle ; et c'est pourquoi je ne puis trouver aucune joie.

« *Item*, ensuite la divine Bonté me fit cette grâce que de deux choses elle fit une ; car je ne puis

vouloir autrement, sinon comme Il veut. C'est une grande miséricorde en ceci qu'Il fit cette union, et fit cet état maintenant en mon âme d'une façon, et il reçut peu de changements, et j'ai Dieu en telle plénitude que maintenant je ne suis déjà plus en celui où j'avais accoutumé d'être ; mais je fus conduite en une paix en laquelle j'étais avec Lui, et j'étais contente de toute chose. »

Jusqu'ici, je trouvai écrit en langue vulgaire.

Au jour du Samedi-saint, après les choses susdites, cette fidèle du Christ me rapporta d'admirables liesses qu'elle avait eues de Dieu ; et entre autres elle rapporta à moi, frère écrivain, que ce jour même cette fidèle du Christ, mise en ravissement d'esprit, se tint dans le Sépulcre ensemble avec le Christ. Et dit qu'elle baisa d'abord la poitrine du Christ. Et elle Le voyait gisant, yeux fermés, comme Il gisait mort. Et puis baisa sa bouche. De laquelle bouche elle disait qu'elle avait reçu admirable et inénarrablement délectable odeur qui respirait de sa bouche. Et ici dit que fut un petit repos.

Et puis dit qu'elle posa sa joue sur la joue du Christ, et le Christ posa sa main sur l'autre joue et la serra vers Lui. Et cette fidèle du Christ entendit que ces paroles lui étaient dites : *Avant que je gise au sépulcre, Je te tins ainsi serrée.*

Et quoiqu'elle comprit que le Christ disait les susdites paroles, cependant elle voyait le Christ gisant

avec les yeux fermés et ne mouvant les lèvres, comme quand Il gisait mort au Sépulcre. Et elle était en liesse extrême, inénarrablement.

Certaine fois, en Carême, comme disait cette fidèle du Christ, il lui semblait qu'elle était fort sèche. Et elle priait Dieu qu'Il lui donnât de Lui, parce qu'elle était fort sèche de tout bien. Et alors furent ouverts les yeux de l'âme, et elle voyait l'Amour qui venait doucement vers elle ; et elle voyait la tête et non pas la fin, mais une chose continue. Mais elle ne sait donner aucune similitude de couleur. Mais aussitôt qu'il parvint près d'elle, il lui semble qu'elle vit des yeux de l'âme, plus clairement que ne peut être vu des yeux du corps, qu'il fit vers elle comme la similitude d'une faux. Mais il ne faut ici comprendre aucune similitude mesurable ; mais il fit comme la similitude d'une faux ; car alors d'abord l'amour se retira, ne se donnant pas, autant qu'il se donna pour être compris et autant qu'alors elle le comprit. C'est pourquoi il la fit plus languir. Et aussi n'est-ce similitude mesurable ou sensible. Car c'est en l'intelligence selon l'opération ineffable de la grâce divine.

Et alors après, elle fut aussitôt remplie d'amour et de satiété inestimable ; laquelle, quoiqu'elle rassasie, engendre cependant faim extrême, tant inestimable que tous les membres alors se disjoignaient, et l'âme languissait et désirait passer. Et elle voulait ne sentir ni voir aucune créature. Et elle ne parlait, et ne sait si elle aurait pu parler au dehors. Mais

elle parlait intérieurement, clamant intérieurement, qu'Il ne la fit pas languir de telle mort, car elle estimait la vie une mort. Et encore elle appelait la Bienheureuse Vierge d'abord et puis priait et appelait tous les Apôtres pour qu'ils viennent avec elle et s'agenouillent, et demandent au Très Haut qu'Il ne la fasse souffrir cette mort, savoir, cette vie ; mais pour qu'elle parvienne à Celui qu'elle sentait. Et le Bienheureux François et les Évangélistes semblablement suppliait-elle.

Et elle clamait.

Et nombreuses autres choses disait alors cette fidèle du Christ. Et elle disait ainsi : « Là, fut une parole divine ; et tandis que je me croyais tout amour pour l'amour que je sentais, Il dit : *Nombreux sont ceux qui croient se tenir en amour et se tiennent en haine ; et nombreux au contraire croient se tenir en haine et sont en amour.*

« Et l'âme répondit et dit : *Est-ce que moi, qui suis tout amour, suis en haine ?*

« Et alors Il ne répondit point par parole, mais Il me donna de voir manifestement ce que je cherchais et de le sentir très certainement ; et alors je demeurai toute contente et je ne crois que je puisse manquer de cela désormais.

« Et je ne puis croire autrement d'aucune créature ; et si un ange me disait, je ne le croirais ; mais je répondrais : *Tu es celui qui tomba du Ciel !* Et je voyais en moi alors deux parts, comme si avait été faite en moi une coupe. Et d'une part, je voyais tout amour et tout bien, qui était de Dieu et non de moi. Et d'autre part, je me voyais sèche, et que de moi n'était aucun bien. Et par là je voyais que ce n'était pas moi qui aimais, combien que je fusse toute en amour. Mais c'était seulement de Dieu. Et après cela se réunit, et apporta si grand amour, plus grand et plus ardent beaucoup plus que premièrement. Et j'avais désir d'aller vers cet amour.

« Et entre ce susdit amour, (qui est si grand qu'à peine puis-je savoir alors qu'un plus grand puisse être, sinon lorsque survient cet autre amour mortel), donc entre ce premier amour et cette autre mortelle et extrême ardeur, il y a un milieu de quoi je ne puis rien narrer ; car c'est de si grande profondeur, de si grande liesse, de si grande joie que ce ne peut être narré. Et alors je ne voudrais entendre absolument rien de la Passion. Et alors je ne voudrais pas que

soit nommé Dieu, car alors je le sens avec telle délectation que toute autre chose me serait empêchement, car ce serait moins que Lui.

« Et il me semble que rien n'est dit de l'Évangile ni d'aucune parole. Et je vois encore plus grandes choses. Et après que je reste privée de cet amour, je reste si contente et si angélique que j'aime reptiles et crapauds, et serpents, et même les démons ; et quelque chose que je voie faire, même péché mortel, cela ne me déplairait pas, c'est-à-dire, je n'en aurais déplaisir, croyant que justement Dieu me permet cela. Et si alors un chien me dévorait, je n'en aurais cure ; et même il ne me semble pas qu'alors je souffrirais ou éprouverais douleur. Et ce dit degré est plus haut que de se tenir au pied de la Croix, comme se tint le Bienheureux François ; quoique l'âme fréquente l'un et l'autre degré. Et elle voit et désire voir cette chair morte pour nous et parvenir jusqu'à elle. Cependant alors, c'est avec liesse extrême d'amour sans douleur de la Passion. »

Et je, frère, demandai si là étaient des larmes. Et elle répondit qu'il n'y avait là du tout de larmes. Mais une fois, avec cet amour ensemble se joignit le souvenir du prix inestimable, savoir, du précieux sang par lequel très certainement lui était donnée et lui fut donnée indulgence. Et je m'émerveillais comme cela put se trouver ensemble. Et cette fidèle du Christ dit que « maintenant rare est la douleur de la Passion ; mais la considération de la Passion est pour

moi chemin et enseignement pour me montrer comme je dois faire. »

Certaine fois dit cette fidèle du Christ : « L'âme fut ravie, et je n'étais alors en oraison ; mais je m'étais étendue pour me reposer, car c'était après le repas. Donc je ne pensais à cela. Mais subitement l'âme fut ravie et je voyais la Bienheureuse Vierge en gloire. Et comprenant qu'une femme était placée en telle noblesse et gloire et dignité, comme elle se trouvait, et comment la Bienheureuse Vierge se trouvait priant pour le genre humain, je me délectais grandement. Et je la voyais avec telle convenance d'humanité et d'humilité et de vertu, très inénarrablement ; et de cela je me délectais inénarrablement. Et tandis que je regardais ainsi vers les choses susdites, subitement apparut là le Christ, séant à côté d'elle en son humanité glorifiée. Et je comprenais comme cette chair avait été crucifiée, peinée et couverte d'opprobres. Et, comprenant toutes les peines et injures et despections, que je comprenais merveilleusement, alors je ne souffrais nullement d'elles ; mais ce m'était si grande délectation qu'elle ne peut être narrée. Et je perdis la parole, et pensais mourir. Et ce m'était peine extrême de ce que je ne mourais pas, et de ce que je ne parvenais aussitôt à cet inénarrable bien que je voyais.

« Et cette vision dura sans intermission pendant trois jours. Et je n'étais empêchée de manger ni d'aucune chose ; mais je mangeais peu et gisais continue-

ment. Et je gisais et je ne parlais. Et quand on me nommait Dieu je ne pouvais le supporter, à cause de l'immense délectation que j'avais de Lui. »

Certaine fois cette fidèle du Christ se confessa à moi, comme elle accoutumait, avec une telle perfection de connaissance des péchés et avec telle contrition et larmes, du début de la confession quasi jusqu'à la fin, et avec telle vertu, que je pleurais et pensais en mon cœur très certainement que si tout le monde était trompé, Dieu ne permettrait que celle-ci, de telle rectitude et vérité, puisse être déçue. Et je roulais cette pensée en mon cœur, car, pour avoir entendu d'elle des choses grandes à l'excès, je m'étais émerveillé un peu avec doute, ou je les avais trouvées dépasser ce que je pouvais croire.

Et, comme la nuit suivante elle était malade quasi à mourir, à grand peine le matin suivant elle vint en l'église des Frères, et je dis alors la messe et la communiai. Et après que je l'eus communiée, avant qu'elle ne retournât chez elle, je lui demandai avec instance qu'elle me dît si Dieu lui avait fait quelque grâce. Et elle dit ainsi : « Avant de communier et quand je vins pour communier m'était dit ceci : *Aimée, tout Bien est en toi, et tu vas recevoir tout Bien.* Et alors, comme il me semblait, je voyais Dieu tout Puissant. »

Et moi, frère écrivain, demandai si elle voyait quelque chose selon forme aucune.

Et elle répondit disant : « Je ne voyais sèlon forme aucune. »

Et à moi, frère, enquêtant encore avec insistance, elle répondit, disant : « Je voyais une plénitude, une beauté où me semblait être tout Bien. Et il vint subitement, car je n'avais rien dans ma pensée de cela. Mais je priais et méditais et confessais mes péchés à Dieu. Et je pensais que cette communion que j'attendais de faire ne me serait pour jugement mais pour miséricorde. Et aussitôt subitement vint la parole et elle dit ce qui a été dit plus haut. Et alors je commençai de penser : Si tout Bien est en moi, pourquoi vais-je recevoir tout Bien? Et aussitôt réponse me fut faite disant : *L'un ne chasse pas l'autre.*

« Et avant d'entrer dans le chœur pour communier, il me fut dit ainsi : *Maintenant est en l'autel le Fils de Dieu selon l'humanité et divinité, et Il est accompagné de multitude d'anges.*

« Et comme j'avais grand désir de Le voir avec les anges, comme il m'avait été dit, alors me fut montrée cette beauté et plénitude ; et quand ensuite j'approchai près de l'autel, je voyais Dieu semblablement, et il m'était dit : *Ainsi te tiendras-tu devant Lui en la vie éternelle.* »

Et elle dit qu'Il l'avait appelée de ce nom, savoir : *Aimée ;* et de ce nom Il l'appelle souvent.

Et elle dit alors que maintenant, depuis un petit temps, quand elle communie, l'hostie s'étend en sa bouche ; et elle dit qu'elle n'a saveur de pain ni de cette viande que nous connaissons. « Mais très certainement elle a saveur de viande ; mais d'autre saveur

très savoureuse. Mais je ne sais la comparer à aucune chose du monde ; et elle passe entière avec suavité, tellement qu'elle ne passe pas en petits morceaux, comme accoutuma. Et elle dit comme vite elle se change, et que l'hostie n'est pas dure comme précédemment ; au contraire elle passe entièrement avec telle suavité que, si ce n'était que j'entendis dire que l'on doit vite l'avaler, volontiers la tiendrais-je avec long retard. Mais alors en cette heure, je me rappelle subitement que je dois vite avaler. Mais le corps même du Christ passe aussitôt avec cette saveur inconnue de viande. Et il passe si entier qu'il n'est nécessaire en aucune façon après cela de boire. Mais ceci n'accoutuma pas de m'arriver ; je souffrais au contraire de ce qu'il ne me restât de l'hostie entre les dents. Et maintenant aussitôt elle passe, et quand elle descend en mon corps, elle me donne un sentiment extrêmement plaisant ; et cela se discerne au dehors, car il me fait trembler très véhémentement, tellement qu'à grand peine puis-je saisir le calice. »

Et comme je, frère écrivain, écrivais les choses susdites, comme je pouvais les saisir de sa bouche quand elle les disait, subitement elle dit : « Écoute ce qui m'est dit maintenant subitement.

« Il dit : *Tu lui as beaucoup dit. Mais, si Je ne le voulais, tu ne pourrais lui dire.* Et moi, je m'efforçais de ne pas te dire ; mais je ne pus en nulle façon me tenir de ne te dire ceci, savoir, ce qui vient maintenant d'être dit. »

Item, elle dit à moi, frère, écrivant et parlant alors avec elle, ainsi : « Quand tu fais sur toi le signe de croix, t'arrive-t-il quelque chose ? »

Et puis elle dit : « Maintenant nouvellement m'arrive ceci. Quand je fais sur moi le signe de croix vite et ne pose ma main sur le cœur, je ne sens rien. Mais quand je pose la main à la tête, disant : *Au nom du Père ;* et puis, je pose la main sur le cœur, disant : *Et du Fils ;* aussitôt je sens là un amour, une consolation. Il me semble que Celui que je nomme, je Le trouve là. » Et elle dit : « Je ne t'aurais dit cela, si je n'avais été avertie de te le dire. »

Cette fidèle du Christ répondant à une question qui lui avait été faite sur le Pèlerin [1] et répondant à moi, frère lui demandant : si l'âme peut être sûre de Dieu en cette vie ? Elle dit qu'elle savait que le Pèlerin était venu en l'âme, mais elle ne savait qu'elle l'eut hospitalisé [2].

Je demandai, moi frère, comme elle savait qu'Il fût venu en l'âme. Et elle me répondit, interrogeant ainsi : « Dieu vient-il en l'âme non appelé par l'âme ? »

Et moi frère dis : « Je crois qu'Il vient. »

Et cette fidèle du Christ dit, parlant ainsi : « Quelque fois Dieu vient en l'âme, non appelé. Et Il pose en l'âme, un feu, un amour ; parfois une suavité ; et l'âme croit que cela est de Dieu et elle se délecte en cela.

1. Il s'agit de Dieu et la suite explique pourquoi est employée cette désignation étrange.
2. Sans doute : *à demeure.*

Mais elle ne sait encore qu'Il est en l'âme, savoir, qu'elle ne voit qu'Il soit en l'âme ; mais elle voit sa grâce, en quoi elle se délecte.

« De même encore Dieu vient en l'âme et lui dit des paroles très douces dans lesquelles elle se délecte beaucoup et le sent. Auquel sentiment, elle se délecte fort. Mais reste encore quelque petit doute, fort petit, par où l'âme n'est pas sûre si Dieu est en elle. Et il me semble que cela arrive ou par la grande malice et défaut de la créature, ou par la volonté de Dieu ; car Il ne veut la faire plus certaine et sûre ; mais ici, l'âme est certifiée que Dieu est au dedans d'elle, par ce qu'elle le sent autrement que n'accoutuma. Car elle Le sent avec tel sentiment redoublé et avec tel amour et feu divin, par quoi lui est ôtée toute crainte de l'âme et du corps. Et elle dit ces choses que jamais elle n'entendit d'aucun mortel ; et elle les comprend avec extrême lumière ; et il lui est pénible de les taire. Mais si elle les tait, elle tait par jalousie et crainte de déplaire à l'Amour ; et pour ce qu'elle croit très certainement que ces choses très hautes ne seraient comprises. (Car, quand elle dit quelque chose de celles-là, elle voit et éprouve que ce n'est pas compris.) Et pour ce qu'elle ne veut pas dire : *Je sens des choses tellement très hautes,* par jalousie, crainte de déplaire à l'Amour. Et moi, quand quelquefois, par ardent désir du salut du prochain, j'ai dit quelque chose, je fus reprise et me fut dit : *Sœur, retourne à l'Écriture divine, car cela ne nous est dit par l'Ecriture ; et nous ne le comprenons.*

« Ainsi une fois, je gisais languissante de cet excessif amour et commençai de te demander si l'âme peut être assurée de Dieu en cette vie ; et je te parlais des choses que je sentais ; et tu te mis à me reprendre et à citer l'Écriture.

« De nouveau en ce sentiment, par lequel l'âme est certifiée que Dieu est en elle, est donné à l'âme de vouloir si parfaitement Dieu qu'en cela concorde vraiment toute l'âme et non menteusement, comme est menteusement quand l'âme dit ceci, savoir, qu'elle veut Dieu. Et elle veut Dieu ; cependant c'est menteusement, car ce n'est pas vrai en tout ni de toute façon ; et de certaine façon ce n'est pas vrai. Mais alors s'accordent avec l'âme tous les membres du corps, et l'âme devient tellement une chose avec le cœur et le corps tout entier, que l'âme est une avec eux et l'un répond pour eux tous. Et alors l'âme a le pouvoir de vouloir Dieu ; lequel vouloir lui est donné par grâce.

« Donc alors est dit à l'âme : *Que veux-tu ?* Et l'âme répond : *Je veux Dieu.* Et alors Dieu lui dit : *Et moi j'accomplirai pour toi ce vouloir.*

« Car jusque là elle ne voulait vraiment et du tout. Mais ce vouloir lui est donné par grâce, en quoi elle connaît que Dieu est en elle et fait compagnie avec elle. Et lui est donné ce vouloir unique, en quoi elle sent qu'elle aime Dieu, à la similitude du vérace amour dont Dieu nous aima. Et l'âme sent que Dieu est mêlé avec elle et fit compagnie avec elle.

« *Item* est alors donné à l'âme semblablement de voir Dieu. Car il lui est dit par Dieu : *Regarde vers Moi.* Et alors l'âme le voit informé [1] en elle. Et elle Le voit plus clairement que ne peut un homme voir un autre homme ; car les yeux de l'âme voient une plénitude de quoi je ne puis parler ; car ils voient une plénitude spirituelle non corporelle, de laquelle je ne puis parler. Et en ce voir, l'âme se délecte. Et c'est signe certain et manifeste que Dieu est en elle. Et alors l'âme ne peut regarder vers rien sinon vers cela. Et cela emplit l'âme inestimablement. Et ce regard est si profond que l'âme ne peut regarder autre chose ; de quoi je souffre, car je ne sais rien en narrer ! Et ce n'est chose tangible ni imaginable. Mais c'est ineffablement.

« Encore de plusieurs façons l'âme connaît quand Dieu vient en elle qui sont sans doute ; desquelles disons deux :

« Un mode est cette onction qui subitement renouvelle tellement l'âme et rend tous les membres du corps dociles et s'accordant avec l'âme, qu'elle ne pourrait être touchée ou blessée par rien, par quoi elle puisse être troublée ni peu ni prou. Et elle sent et entend que Dieu lui parle. Et en cette si grande et tout ineffable onction, l'âme comprend très certainement et très clairement que Dieu est en elle. Et cela aucun saint du Paradis ni aucun ange ne pourrait le faire. Mais c'est si ineffable que je souffre de ne pouvoir en dire aucune chose en comparaison. Et

1. L'ayant pénétrée.

Dieu me pardonne, car je désirerais tant le dire. Mais je désirerais le dire, pour manifester quelque chose de la bonté de Dieu, s'Il lui plaisait.

« L'autre mode dont l'âme connaît que Dieu est au dedans d'elle est un embrassement que Dieu fait à l'âme. Car jamais ni mère [n'embrasse] son fils, ni aucune personne du monde ne peut être imaginée qui embrasse avec tel amour, que Dieu avec indiciblement plus grand amour n'embrasse l'âme. Et Il la serre sur Lui avec telle douceur et tel amour que je crois qu'aucun homme du monde puisse seulement le croire s'il ne l'a éprouvé. »

Et comme moi, frère écrivain, lui résistais ici, refusant de croire, cette fidèle du Christ répondit : « Tu pourrais peut-être croire quelque chose, mais non de cette façon. Et Il apporte avec soi un feu dont tout entière elle brûle dans le Christ ; et Il apporte avec soi une lumière si grande par laquelle elle comprend la si grande plénitude de la bonté de Dieu, celle qu'elle éprouve en soi et beaucoup plus qu'elle n'éprouve en soi. Et alors elle est assurée et certifiée que le Christ est au dedans d'elle. Et nous ne disons rien de toutes ces choses en comparaison de ce qu'elles sont. »

Et moi, frère écrivain, demandai si alors l'âme a des larmes.

Et cette fidèle du Christ répondit qu'alors l'âme n'a aucunes larmes ni de joie ni d'aucun genre ; car c'est un autre état et bien moindre quand l'âme a des larmes de joie.

« *Item,* Dieu apporte avec soi en l'âme telle surplénitude de joie que l'âme ne sait demander davantage ; et même elle aurait là, si cela durait, un paradis. Et cette joie déborde et apparaît en tous les membres du corps. Et toute chose amère ou injure, ou tout autre mauvais traitement, devient doux. Et de cela je ne pus me cacher à ma compagne. »

Et moi, frère écrivain, interrogeai sur ce point sa compagne.

Et sa compagne me dit qu'une fois, comme toutes deux allaient par la rue, la susdite fidèle du Christ devint blanche, rouge, resplendissante, joyeuse, et ses yeux devinrent énormes et tellement resplendissants que nullement ne semblait être elle-même. Et cette compagne dit à moi, frère : « J'étais triste et tremblais que quelque personne, ou homme ou même femme, la rencontrât et vît. Et je lui disais : *Que te sert de couvrir ton visage ? Tes yeux semblent briller comme des chandelles !* »

Et cette compagne, pour ce qu'elle était timide et fort simple, et pour ce qu'elle ne savait encore les dons de grâce de sa compagne fidèle du Christ, se lamentait et se donnait des coups de poings et se frappait la poitrine ; et disait à sa compagne fidèle du Christ : *Dis-moi pourquoi t'arrive ceci ? Il faut te mettre sous terre ; car désormais nous ne pouvons aller sur terre !* Et elle disait ainsi simplement et par ignorance : *Malheur à moi ! Qu'allons-nous faire ?* Et cette fidèle du Christ lui répondait et la réconfortait pour ne pas

craindre. Et disait : *Ne crains pas, car, même si nous trouvons des hommes, Dieu nous aidera.*

Et cela lui arriva non seulement une, mais tant de fois, que sa compagne dit n'en savoir le nombre. Et dit cette fidèle du Christ que « cette joie ne esse pendant beaucoup de jours et certaines joies je ne crois perdre en éternité ; mais je crois en être emplie ; et désormais je ne suis sans elles en ma vie. Donc quand viendraient quelques choses attristantes, aussitôt me souvenant de ces joies, nullement ne me troublè-je. »

Et elle dit que par tant d'autres modes l'âme connait sans doute que Dieu est en l'âme, que nullement pourrions-nous tous les dire. Et cette fidèle du Christ dit à moi, frère, qu'en toutes choses susdites l'âme sait que Dieu est venu en elle. Mais encore n'avons-nous dit comme l'âme l'a hospitalisé. Et ce que nous disons est bien moins que n'est cela, quand l'âme sait qu'elle a reçu le Pèlerin.

Cette fidèle du Christ dit : « Quand l'âme sait qu'elle a hospitalisé le Pèlerin, elle vient en telle connaissance de la bonté de Dieu et infinie bonté de Dieu, que quand je fus ramenée à moi, je connus très certainement que ceux qui sentent davantage de Dieu, en peuvent moins parler. Car, par cela même qu'ils sentent de ce bien infini et indicible, moins en peuvent-ils parler. »

Et comme ici je lui résistais, cette fidèle du Christ dit : « Plaise au ciel, quand tu vas prêcher, que tu comprennes, comme je compris moi, quand je sus que

j'avais hospitalisé le Pèlerin ! Car alors tu ne saurais rien du tout dire de Dieu. Et tout homme alors se tairait. Et je voudrais ensuite venir à toi et te dire : *Frère, parle-moi maintenant un peu de Dieu.* Et tu ne saurais rien dire au monde ni aucunement penser de Dieu ; tellement la bonté infinie te surpasserait et tout ce que tu pourrais dire ou aucunement penser ! Et il n'arrive point que l'âme perde connaissance ni le corps en aucun sens. Mais elle est bien entière en soi, en sorte que tu dirais au peuple en paroles assurées : *Allez avec la bénédiction, car de Dieu je ne puis rien vous dire !*

« Et en ceci vraiment n'y a rien de corporel. Mais ce ne m'est arrivé qu'une fois. Et aussi je comprends que toutes les choses qui sont dites par les Écritures ou par tous les hommes depuis le principe du monde jusque maintenant, ne me paraissent pouvoir quasi rien exprimer de la moelle, pas même un grain en comparaison de tout l'univers. »

Et après les choses susdites, cette fidèle du Christ dit à moi, frère, que « quand l'âme est assurée de Dieu, en même temps le corps reçoit aussi sécurité et noblesse et est refait avec l'âme, quoique beaucoup moins. Et alors même le corps a part aux biens que sent l'âme. Et l'âme parle avec le corps et lui fait donation, et très doucement lui montre cette grâce que le corps reçoit par elle. Et très doucement elle lui montre, disant : *Tu vois maintenant quels sont ces biens que tu éprouves par moi, et combien ils sont plus grands à l'in-*

fini que ceux que tu pourrais percevoir par toi. Et tu sens combien plus grands te sont encore promis, si tu t'accordes avec moi ; et connais maintenant quels biens nous avons perdus, toi ne t'accordant pas, mais contredisant à moi !

« Et alors le corps se soumet à l'âme avec confusion et dit qu'il obéira en tout désormais à l'âme ; et qu'il est son obligé, savoir, pour les biens immenses de l'âme qui sont au-dessus de ce que jamais il pourrait connaître par soi ou désirer, ou même penser pouvoir percevoir. Et aussi le corps se soumet avec confusion à l'âme, et se dit l'obligé de l'âme et qu'il lui obéira désormais.

« Mais le corps répond à l'âme disant : *Mes délectations étaient corporelles et viles. Mais toi, qui étais si noble, de si grande délectation divine, tu ne devais m'obéir et me faire perdre tes biens immenses !*

« Et se lamente le corps contre l'âme en longue lamentation et très douce, sentant la douceur de l'âme au-dessus de celle qu'il aurait pu soupçonner par lui-même. »

Dit cette fidèle du Christ que sont certains modes selon quoi peut être déception en personnes spirituelles.

« Un mode est quand l'amour n'est pas pur, mais la personne y mélange du sien, c'est-à-dire de sa volonté. Et quand la personne mêle en cet amour quelque chose de soi, elle y mêle quelque chose du monde. Et le monde l'invite et la flatte. Et toute invitation du monde est fausse, et le monde ne peut inviter sinon faussement.

« Et en cela que le monde la flatte et l'invite, davan-

tage croissent ces larmes et ces douceurs et tremblement et grincement, qui se produisent en l'amour spirituel impur. Et quoiqu'en cet amour spirituel non pur elle ait larmes et douceurs, cependant elles ne se font au dedans de l'âme, mais dans le corps et cet amour ne pénètre pas en l'âme. Et alors cette douceur défaille et la personne l'oublie vite ; et même parfois, quand la personne connaît cela, savoir, ce qui a été susdit, cela apporte de l'amertume. Et tout cela je l'éprouvai en moi. Et je ne saurais bien discerner ces choses susdites, sinon pour ce que mon âme arriva à la vérité certaine.

« Car quand l'amour est pur, la personne se répute absolument et se voit morte et néant. Et elle se présente à Dieu morte et puante ; et ne se rappelle alors aucune louange ni aucun bien du tout. Elle se voit même tellement mauvaise qu'elle ne croit pouvoir être pleinement délivrée par aucun saint, mais seulement par Dieu lui-même ; quoique parfois elle prie tout d'abord les saints afin d'intercéder pour elle auprès de Dieu, pour ce que pour son indignité elle n'ose prier Dieu. Et elle s'adresse à sainte Marie et aux saints afin qu'ils l'aident. Et quand il lui arriverait d'être louée par quelqu'un, elle répute absolument cela bouffonneries. Et cet amour vrai et pur est par Dieu au dedans de l'âme. Et il fait que l'âme voit ses défauts et la bonté de Dieu. Et les larmes et douceurs qui lui sont données n'apportent jamais amertume, mais certitude. Et ce susdit amour conduit l'âme au dedans du Christ, et elle comprend que certainement aucune déception ne

peut se produire ni se trouver là. Et en ce susdit amour pur ne peut d'aucune façon se mêler rien de l'amour du monde. »

Et comme, frère écrivain, je lui disais ici à ce propos l'histoire de Moyse, lorsqu'il frappa la pierre, avant que je ne l'achève, comme j'avais commencé de parler, cette fidèle du Christ dit comment :

« Il y a un autre mode où Dieu permet qu'il y ait déception chez les personnes spirituelles. Et c'est celui-ci, savoir, quand la personne se sent aimée de Dieu, et sent en elle des biens spirituels ; et elle opère des biens spirituels, et elle en parle. Cependant, pour ce qu'elle s'assure trop et dépasse la mesure, aussi Dieu permet justement qu'il y ait en elle certaine déception, afin qu'elle reconnaisse cette transgression. »

Et elle disait qu'elle comprenait que de ce susdit mode il était arrivé à Moyse [d'être trompé], lorsque, savoir, j'achevai de lui raconter cette histoire.

« Un autre mode, disait-elle, est quand la personne spirituelle sent vivement de Dieu et est en bon amour pur et opère d'un cœur excellent ; et elle délibéra de ne plus vouloir plaire au siècle ; et elle délibère toute de vouloir plaire au Christ. Et alors, elle est toute en dedans du Christ avec extrême joie et inénarrable ; et elle se sent toute embrassée par le Christ. Cependant, afin que l'âme sache conserver ce qui est sien et rendre à Dieu ce qui est de Dieu, parfois Dieu permet en elle que certaine déception ait lieu, afin de la conserver ; car Il est jaloux qu'elle n'excède pas.

« Et ce qui vient d'être dit ne suffit encore à l'âme, jusqu'à ce qu'Il conduise l'âme elle-même en pleine connaissance de soi-même et en pleine connaissance de la bonté de Dieu. Et là, nulle déception absolument ne peut se produire. Et même l'âme est conduite en pleine connaissance de la vérité. *Pleine* est compris en ce mode, savoir, que l'âme est si remplie qu'il ne semble à l'âme qu'elle puisse être remplie davantage, premièrement de connaissance de soi-même ; et alors il ne semble qu'elle puisse être remplie davantage, ni qu'elle puisse voir aucune autre chose, et elle ne se souvient d'aucune autre chose. Et alors subitement elle vient en connaissance de la bonté divine ; et alors elle voit l'une et l'autre choses ensemble d'un mode inénarrable. Mais il ne semble pas que cette chose susdite suffise ; mais Dieu l'aime jalousement en lui permettant des tribulations. »

Item, cette fidèle du Christ dit qu'en une parole qui lui fut faite par Dieu, elle entendit recommander la pauvreté comme si grand enseignement et si grand bien qu'elle dépasse du tout notre intellect. Et Dieu lui dit : *Si elle n'était si grand bien, Je ne l'aurais aimée. Et si elle n'était si noble, Je ne l'aurais assumée.*

Item, la susdite fidèle du Christ rapporta disant ainsi : « La superbe peut être en ceux seulement qui croient qu'ils possèdent quelque chose. Et l'ange qui tomba et le premier homme, pour cela furent pris de superbe et tombèrent, qu'ils estimèrent et crurent posséder quelque chose. Et ni ange ni homme ni aucun

n'a l'être, sinon un seul, savoir, Dieu. Et l'humilité est en ceux seulement qui sont si pauvres qu'ils voient ne rien posséder. Et pour ce que Dieu fait que tous les maux, qu'Il permet d'exister, soient utiles aux bons, Dieu lui-même fit que son Fils (qui possède plus que nous ne pouvons dire) fut plus pauvre que ne fut jamais aucun saint ni aucun homme ; et Il Le fit être pauvre, comme s'Il n'avait l'être. Mais ceci parut aux pécheurs qui étaient privés de la vraie lumière ; mais ceci ne parut et ne paraît ainsi aux intelligents.

« Cette susdite vérité est si profonde, et la vérité de cette vertu, savoir, la pauvreté, et comme la pauvreté est racine et mère de l'humilité et de tout bien, cette vérité est si profonde que cela ne peut être écrit. Mais celui qui l'aurait, ne pourrait jamais tomber ni se précipiter par déception. Et celui qui la verrait ne pourrait jamais se réserver quelque chose, et s'il voyait combien Dieu l'a aimée, savoir, la vraie pauvreté.

« Et ce susdit enseignement est enseignement de divine sapience qui fait que la personne voit d'abord ses défauts, et lui fait voir sa pauvreté et qu'elle est pauvre. Et ainsi illuminée par le don de divine grâce, il fait voir la bonté de Dieu. Et alors est aussitôt ôté tout doute sur Dieu. Et ainsi toute elle aime Dieu, et aimant comme elle aime, elle opère. Et lui est ôtée toute confiance en soi. Et qui aurait cette vérité, tous les démons et tout ce que nous pourrions dire ne pourraient la décevoir, car là, l'âme reçoit l'enseignement le plus clair et le plus lumineux de tout l'usage de cette vie, de

celle façon que jamais, tant qu'elle aurait cette vérité, elle ne pourrait être déçue. Et c'est pourquoi je comprends que la pauvreté est mère de toutes les vertus.

« Et c'est enseignement de divine sapience, comme la divine sapience enseigna en l'Incarnation du Christ la Bienheureuse Vierge ; qui d'abord la fit se connaître elle-même, et, après qu'elle se connût, lui fut ôté tout doute sur Dieu ; et aussitôt se confia en la bonté de Dieu ; et se connaissant elle-même et la bonté de Dieu, dit : *Voici la servante du Seigneur ; me soit fait selon ton verbe !* Et semblablement nous enseigne la divine sapience en l'humanité du Christ. Lequel, quoiqu'Il fût Dieu, cependant voulut que cette humanité fût liée à l'obéissance du Père, en toute volonté du Père. Et c'est pourquoi toute sapience du monde, à moins qu'elle ne soit introduite en cette vérité, est néant et tourne en damnation. Et tous les sages du monde, sinon qu'ils soient introduits en cette vérité, sont absolument néant et tournent à damnation. Et quand l'âme comprend cette vérité, alors elle opère sans intention et sans regard d'aucun mérite. »

CY FINIT LE CINQUIÈME PAS, OU RÉVÉLATION DE DIVINE UNION ET AMOUR

VIII. CY COMMENCE, DU SIXIÈME PAS OU RÉVÉLATION DE NOMBREUX TOURMENTS PAR INFIRMITÉS ET DÉMONS, QUELQUE PEU.

Du sixième pas de multiple passion, tant par infirmités du corps que par tourments innombrables

de l'âme et du corps horriblement excités par les démons, moi, frère écrivain, ne pris beaucoup soin et ne pus noter (comme je comprenais qu'il était digne et utile) en transcrivant beaucoup d'histoires. Mais je procurai d'écrire quelque peu des paroles de cette fidèle du Christ qui souffrait et en rendait témoignage, comme je pouvais le saisir de sa bouche ; peignant rapidement [1], car je ne pouvais comprendre pour rédiger.

Et dit à moi, frère écrivain, la susdite fidèle du Christ qu'elle ne croyait que puissent être décrites les infirmités du corps, et non pas seulement les infirmités ou passions de l'âme qu'elle endurait des démons ; qu'elle disait être bien plus nombreuses sans comparaison. Et bref des passions du corps, j'entendis d'elle qu'il ne lui restait au corps membre qui ne souffrît horriblement.

Quant aux tourments de l'âme qu'elle souffrait de la part des démons, elle ne savait exprimer autre similitude, sinon d'un homme suspendu par le cou, qui, lié les mains derrière le dos et les yeux voilés, suspendu par une corde, demeurerait à une potence et vivrait ; à qui ne demeurerait nul secours du tout, nul soutien ou remède. Et elle ajoutait qu'encore plus désespérément et cruellement elle était tourmentée par les démons.

Et (comme moi, frère écrivain, l'entendis dire et appris), comme certain frère mineur par l'habit et (comme je crois), digne de foi, s'étonnait beaucoup et compatissait, entendant de cette fidèle du Christ com-

1. C'est à dire écrivant matériellement sans comprendre.

ment elle était si horriblement tourmentée, ce susdit frère digne de foi vit par révélation à lui faite par Dieu comme tout était vrai, et plus encore tout ce que la fidèle du Christ disait souffrir du martyre des susdits horribles tourments. Donc ce frère aussi était alors affecté pour elle continuement de grande et merveilleuse compassion et dévotion. Et les paroles que moi, frère écrivain, en hâte et en bref pus peindre étaient celles-ci :

La susdite fidèle du Christ disait ainsi : « Je vois que les démons suspendent mon âme comme si le pendu n'avait aucun soutien ; ainsi à l'âme nul soutien ne semble rester. Et toutes les puissances sont subverties, l'âme le voyant, sachant et regardant. Et alors quand l'âme voit toutes les puissances subverties et s'éloigner et qu'elle ne peut s'y opposer, si grande est la douleur et si grande devient la douleur désespérée de l'âme et sa colère, qu'à peine parfois peut-elle pleurer à cause de la douleur désespérée et colère. Parfois je pleure irrémédiablement. Parfois si grande colère survient ensuite, qu'à peine puis-je me retenir de me déchirer toute. Parfois je ne puis me retenir de me frapper horriblement. Et parfois je me tuméfiai la tête et autres membres. Et quand l'âme commence de voir tomber et s'en aller toutes ses puissances, alors viennent crainte et gémissement ; et je vocifère de la bouche, disant à Dieu et clamant à Dieu souventes fois quasi sans intermission, lui disant : *Mon Fî ! Mon Fî ! ne m'abandonne, mon Fî !* »

Et la susdite fidèle du Christ dit qu'en son corps ne demeure aucun membre qui ne soit frappé et peiné par les démons. Donc elle dit qu'elle ne croyait pas que puissent même être écrites les infirmités du corps, et non seulement celles de l'âme.

Et elle dit que tous les vices revécurent. Non qu'ils soient en vie durable ; mais ils apportent et infligent grand peine ; et même ces vices qui jamais ne furent, vinrent en son corps et lui infligent grand peine ; mais ils n'ont pas vie continue ; « et, quand ils remeurent, ils me donnent alors consolation, car je vois que j'ai été livrée à beaucoup de démons qui ressuscitent ou font revivre les vices qui étaient morts, et ajoutent ceux qui jamais ne furent. Et alors, me rappelant que ce Dieu fut affligé et méprisé et pauvre, je voudrais alors que tous mes maux et afflictions redoublassent. »

La susdite fidèle du Christ dit encore : « Quand je suis en cette très horrible ténèbre des démons, où me paraît manquer absolument tout espoir de bien, et cette ténèbre est terrible et ces vices ressuscitent que je sais être morts en l'âme ; mais, en dehors de l'âme les démons les suscitent. Et même ceux qui jamais ne furent, sont suscités. Et dans le corps, (où je souffre moins), en trois lieux, (non en lieux honteux), est si grand feu que j'accoutumai d'y appliquer feu matériel pour éteindre cet autre feu, jusqu'à ce que tu me le défendis. Alors, quand je suis en cette ténèbre, je crois que plutôt choisirais-je d'être brûlée que souffrir les choses susdites ; et même alors je crie et j'appelle

la mort de venir par quelque mode que Dieu me la concédât. Et alors je dis à Dieu que s'Il doit me jeter en enfer, Il ne diffère ; mais qu'Il le fasse subitement. Et je dis : *Puisque Tu m'abandonnas, Toi, achève et submerge-moi* !

« Et je comprends alors que c'est œuvre des démons, et que ces vices ne vivent pas dans l'âme ; car jamais l'âme n'y cède. Mais ils sont donnés violemment au corps ; et au corps est si grand douleur et si grand dégoût, que le corps se donnerait lui-même pour ne pas souffrir cela. Mais l'âme voit aussi que toute puissance lui est ôtée et quoiqu'elle n'y cède pas, cependant elle n'a de force pour résister en rien aux vices, et elle voit qu'elle est contre Dieu et tombe en eux. »

Item, la susdite fidèle du Christ dit : « Il est certain vice qui m'a été donné et permis clairement, lequel jamais ne fut en moi. Mais clairement je sais qu'il est permis par Dieu qu'il vienne en moi. Et ce susdit vice est si grand qu'il dépasse tous les autres vices. Et il y a certaine force qui m'est donnée clairement par Dieu contre le susdit vice, laquelle aussitôt vainc le susdit vice si puissamment, que, si je n'avais foi certaine en Dieu pour quelqu'autre raison, cependant pour ceci me demeure foi certaine et sûre de Dieu, de laquelle je ne puis douter. Et cette vertu demeure toujours, et le vice alors défaille. Et la vertu me tient et ne permet pas que je tombe dans le vice. Et c'est vertu de telle force que, non seulement elle me tient, mais qu'elle me donne si grande force de courage que là vraiment

je reconnais Dieu en cela : car, ni rien de vue, ni rien d'ouïe, ni aucune chose ne pourrait me mouvoir en quelque mouvement de péché, malgré cette force. Et si tous les hommes du monde s'efforçaient par tous les moyens, et semblablement si tous les démons de l'enfer s'efforçaient contre moi, ils ne pourraient me faire mouvoir vers le moindre péché. Et pour cela me demeure foi certaine de Dieu ; car ce vice est si grand que j'ai honte de le dire. Et il est si grand que la susdite force m'est cachée, et quand la susdite force semble m'avoir abandonnée, n'y a nulle chose qui me puisse retenir, ni pour honte, ni pour peine aucune, que je ne rue en péché. Et cependant survient alors la susdite vertu, me délivrant si puissamment, que je ne pourrais pécher, (comme il me semble), pour tous les maux et tous les biens de ce monde. »

Et je, frère écrivain, vis la susdite fidèle du Christ se trouver en ce sixième Pas bien plus horriblement que ne pourrait être écrit. Mais ce susdit sixième Pas dura peu de temps, savoir, deux années ; et concourut ensemble avec le septième Pas, qui commença peu de temps avant le sixième Pas, et qui suit de tous le plus merveilleux. Et je vis que le susdit sixième Pas cessa en disparaissant en peu de temps. Mais, il ne cessa pas tout et totalement, surtout quant aux nombreuses infirmités du corps, desquelles elle fut toujours pleine. Et je vis que la susdite fidèle du Christ demeura au septième Pas plus que ne peut être dit, toujours crois-

sant en Dieu. Et quoiqu'elle fut toujours très infirme et put fort peu manger, cependant était très grasse et rubiconde. Mais si tuméfiée et pleine de douleurs en tous membres et en toutes articulations du corps, qu'avec grand peine pouvait-elle se mouvoir ou pour ambuler ou même s'asseoir ; quoique elle estimât pour fort faciles toutes les pénalités du corps.

Après toutes les choses susdites, qui furent écrites quand cette fidèle du Christ était au septième Pas et que déjà du tout le sixième Pas avait cessé, la susdite fidèle du Christ, dit à moi, frère, parlant du sixième Pas, disant ainsi : « En mon âme accoutuma de combattre certaine humilité et certaine superbe de grandissime dégoût. L'humilité est que je me vois chue de tout bien ; et je me vois hors de toute vertu et hors de toute grâce. Et je vois en moi si grande plénitude de péchés et défauts, que ne puis penser que Dieu désormais me veuille donner pitié. Et je me vois maison du diable et opératrice et fidèle des démons ; et je me vois leur fille ; et je me vois hors de toute rectitude et hors de toute vertu et digne du dernier ou infime fond d'enfer. Et cette humilité susdite n'est pas cette humilité que j'ai parfois, qui fait que l'âme est contente et fait venir en l'âme connaissance de la bonté de Dieu ; car la susdite humilité n'apporte qu'innombrable mal. Donc au dedans de l'âme il me semble que je sois toute entourée de démons. Et je vois les défauts en l'âme et au corps ; et Dieu est clos pour moi et caché en toute part, en sorte que je puis nullement me sou-

venir de Dieu ni de sa mémoire, ni qu'Il permet cela.

« Et me voyant damnée, je ne me soucie aucunement de ma damnation, tellement plus je me soucie et plus souffre de ceci, savoir, que j'ai offensé mon Créateur que je ne voudrais alors offenser et ne voudrais avoir offensé, pour tous les maux ou biens qui puissent être nommés. Donc, voyant mes offenses innombrables susdites, je me bats avec toutes mes forces contre les susdits démons, et pour que je puisse vaincre et prévaloir contre les susdits vices et offenses. Et je ne le puis d'aucune façon du tout, et je ne trouve même aucun gué ni aucune petite fenêtre par laquelle je puisse m'évader; et je ne trouve aucun remède par lequel je puisse me secourir.

« Et voyant que je suis tombée très profondément, ici ensuite commence la superbe. Car je deviens toute colère, toute tristesse, toute amère et enflée. Et je reçois une autre amertume extrême des biens que Dieu me fit. Car je ne me souviens d'eux pour y trouver un remède, mais comme d'une offense et pour un émerveillement douloureux, savoir, comme jamais put être en moi aucune vertu ; et je doute même que jamais en moi fut aucune vertu véritablement. Et même je ne vois aucune raison pourquoi Dieu le permit. Et alors tout bien m'est tellement clos et caché, que je deviens tellement toute colère, toute tristesse, toute très amère, et enflée et affligée plus que ne puis dire ; et que si tous les consolateurs et tous les sages du monde et tous les saints du Paradis me parlaient pour me con-

soler, et me promettaient tous les biens et toutes les consolations qui puissent être dites, et même si Dieu lui-même me parlait, (à moins que lui-même ne me change autrement et à moins qu'Il n'opère autrement dans l'âme), ils ne me donneraient aucune consolation, ni aucun remède et je ne les croirais. Et même tout serait pour accroître mes maux et me donnerait plus grande colère et admiration et tristesse et douleur, plus que ne puis dire. Donc, pour obtenir la commutation des susdits tourments, afin que Dieu m'ôtât les susdits tourments, je choisirais volontiers et voudrais avoir tous les maux et infirmités et toutes les douleurs qui sont en tous les corps des hommes. Et je croirais qu'ils me seraient moindres et plus légers maux que les susdits tourments. Donc, plusieurs fois j'ai dit qu'en comparaison ou pour commutation des susdits tourments je choisirais plutôt comme consolation de soutenir tout genre de martyre.

« Et commença ce susdit état des susdits tourments quelque temps avant le pontificat du pape Célestin [1], et dura bien plus que deux années, en lesquelles souvent me tourmenta. Et encore je ne fus pleinement et totalement libérée ; quoique maintenant je le sente peu parfois extérieurement, mais non intérieurement. Mais maintenant après que je fus en cet état, je connais qu'entre la susdite humilité et superbe est extrême purgation et purification de l'âme ; car, sans humilité nul homme n'est sauvé. Plus grande est l'humilité, plus

1. Célestin V fut élu en juillet 1294.

grande est la perfection de l'âme. Je connais donc aussi qu'entre la susdite et humilité et superbe l'âme est brûlée et martyrisée. Et la vérité de la connaissance de l'humilité, (soit les offenses mêmes et les défauts que par la susdite humilité l'âme voit), la susdite superbe et les démons la punissent, martyrisent et purgent. Et c'est pourquoi plus l'âme est abaissée plus bas et appauvrie, ou humiliée tout en bas, plus elle est ordonnée et purgée et purifiée pour être plus élevée. Car nulle âme ne peut être élevée, sinon autant qu'elle est humiliée et abaissée. Belle explication de cela est la chose susdite. »

Cy finit le sixième pas.

IX. CY COMMENCE DU SEPTIÈME PAS, OU RÉVÉLATION DE QUI SEULEMENT ON PEUT DIRE QU'ELLE N'EST PAS QUOIQU'ON PUISSE PENSER, QUELQUE PEU.

Cette fidèle du Christ dit ainsi : « Une fois l'âme fut ravie et je voyais Dieu en telle clarté et en telle plénitude que jamais n'avais vu en si grande ni de ce mode très plein. Et je ne voyais là l'Amour. Et alors, je perdis cet amour que je portais et fus faite non amour. Et puis après cela, je Le vis en une ténèbre ; et pour cela en une ténèbre, car Il est bien plus grand que ne peut être pensé ni compris. Et tout ce qui peut être pensé et compris n'atteint cela ni en approche. Et alors fut donnée à l'âme une foi très

certaine, une espérance sûre et très ferme, une sécurité de Dieu continue qui m'ôta toute crainte. Et en ce bien qui apparaît dans la ténèbre, je me recueillis toute ; et fus faite si sûre de Dieu, que jamais ne puis douter de Lui ni d'avoir Dieu très certainement. Et en ce Bien si efficace qui apparaît dans la ténèbre est maintenant mon espérance très ferme toute recueillie et sûre. »

Une fois, je, frère écrivain, l'interrogeai sur une question que fait le bienheureux Augustin, ainsi que j'avais lu dans un livre, où les disciples demandent du bienheureux Augustin comment les saints se tiennent et se tiendront dans le Ciel ; et ils invoquent ce que vit le bienheureux Étienne, savoir, Jésus se tenant à la droite de Dieu ; et ils demandent et semblent vouloir prouver qu'il ne peut y avoir là de lieu pour se tenir ni seoir ; et sont là subtils arguments[1]. Et comme je cherchais, subitement cette fidèle du Christ en cette heure même fut ravie en esprit, et elle ne semblait comprendre mes paroles. Il lui fut fait alors grâce merveilleuse. Et après quelque attente, comme je la pressais avec la susdite question qu'elle ne semblait pouvoir comprendre, elle ne répondit à la question, mais commença à me rapporter, disant ainsi :

« Voici que subitement l'âme fut élevée ; et j'étais en telle joie que c'est tout inénarrable, et d'elle rien ne peut être narré. En laquelle tout ce que je voulais savoir, je le savais entièrement ; tout ce que je voulais

1. Voir *Sermon CCXIII, 4 ; CCXIV, 8.*

avoir, je l'avais entièrement. Et je voyais tout Bien. » Et elle dit : « Jamais alors l'âme ne peut penser au départ de ce Bien ou à se séparer de ce Bien, ni qu'il doive désormais la quitter. Mais elle est délectée en ce tout Bien. Et l'âme ne voyait rien du tout qui puisse être narré des lèvres ni même du cœur ensuite. Et elle ne voit rien, et elle voit absolument tout. »

Et, ainsi conversant, dit et ajouta ainsi : « En nul bien qui puisse être narré extérieurement ni même pensé, j'ai maintenant mon espoir. Mais j'ai mon espoir en un bien secret, très secret et caché, que je comprends avec cette grande ténèbre. »

Et comme moi, frère, lui résistais sur la susdite ténèbre et ne comprenais pas, cette fidèle du Christ, voulant expliquer, me disait : « C'était d'autant plus très certain et dépassant toute chose que cela m'apparaissait davantage en ténèbre et très secret. Et pour cela je vois avec ténèbre, car cela dépasse tout bien. Et toutes choses et tout autre chose sont ténèbre. Et si loin que puisse s'étendre l'âme ou le cœur, c'est moins que ce bien. » Et ce que je rapportai jusqu'ici, savoir, quand l'âme voit Dieu emplir tout, (voyant toutes les créatures) ; et même cela, quand l'âme voit la divine Puissance ; et même cela, quand l'âme voit la divine Volonté, (comme jusqu'ici la fidèle du Christ m'avait rapporté avoir tout vu merveilleusement et inénarrablement) ; la fidèle du Christ dit : « C'est moins que ce Bien très secret ; car ce que je vois avec ténèbre est Tout ; mais toutes les autres sont partie. »

Et elle expliqua ici : « Et quoique toutes ces choses soient inénarrables, elles apportent cependant la joie. Mais quand Dieu est vu en ce mode en ténèbre, cela n'apporte ni rire aux lèvres, ni dévotion, ni ferveur, ni brûlant amour ; car ni ne tremblent ni ne se meuvent le corps ou l'âme, comme déjà ils accoutumèrent d'être mus. Mais elle ne voit rien et elle voit tout; et le corps dort et la langue est coupée. Et toutes les amitiés qu'Il m'a montrées nombreuses et inénarrables, et toutes les paroles dites à moi par lui, et tout ce que tu as jamais écrit, je comprends que c'est tellement moins que ce Bien que je vois avec si grande ténèbre, que je ne pose mon espoir en eux, ou n'est pas mon espoir en eux ; et même, s'il était possible que toutes ces choses ne soient vraies, cependant elles ne diminueraient nullement mon espoir, et ne seraient diminué mon espoir très sûr, qui est certain en ce Tout Bien que je vois avec telle ténèbre. »

Et la susdite fidèle du Christ dit à moi, frère, que de ce susdit très haut et tout à fait ineffable mode de voir Dieu, avec si grande ténèbre, trois fois seulement son esprit avait été élevé avec cette très grande et surmerveilleuse grâce de vision ; quoique nombreuses et même innombrables fois elle eût vu ce Tout Bien, toujours avec ténèbre, mais non de ce susdit et si haut mode et avec telle ténèbre.

Une fois la susdite fidèle du Christ, étant malade, me dit à moi, frère écrivain, ainsi : « D'une part, le monde avec ses épines me repousse ; car tout ce qui

est dans le monde, je l'estime et ce me fut épines et amertume. Et d'autre part, les démons me repoussent avec grande méchanceté et par quasi continue persécution, ayant puissance sur moi, par ce que Dieu a posé en leur mains mon âme et corps ; car, combien qu'ils puissent affliger fortement le corps, ils ne peuvent cependant de même affliger ou tourmenter l'âme de peines ; car l'âme leur est plus close que le corps. Et il me semble que je les vois quasi corporellement cornus contre moi. Et d'autre part, Dieu me tire avec Lui. Et si je dis qu'Il me tire avec douceur ou amour ou avec aucune chose qui puisse être nommée ou pensée ou imaginée, tout est faux ; car Il ne me tire avec aucune chose qui puisse être nommée ou pensée par le plus savant du monde. Et si je dis que c'est Tout Bien, je le ravage. Et en cette Trinité que je vois avec si grande ténèbre, il me semble que je me tiens et gis en son milieu. Et ceci me tire plus qu'auparavant aucune chose que j'aie eue, ou aucun bien qu'auparavant j'aie jamais dit. Et tellement plus, qu'il n'y a nulle comparaison. Et tout ce que je dis me paraît ne rien dire ou mal dire. »

Et puis elle dit : « Il me semble, quoi que je dise, blasphémer. Et quand tu me demandas si cela tire plus qu'auparavant, il me semble que ce soit blasphémer. Donc, je fus alors toute malade quand tu questionnas et que je répondis de cette façon. Et je ne me souviens, quand je suis en elle, d'aucune humanité ou du Dieu Homme, ni d'aucune chose qui ait forme. Et

cependant alors je vois tout et ne vois rien. Et voyant tt m'éloignant et me tenant loin de ce que j'ai déjà lit, je vois le Dieu Homme ; et Il tire l'âme avec telle nansuétude qu'Il dit parfois : *Tu es Moi et Je suis oi.* Et je vois ses yeux et cette face si plaisante, et vec telle affection qu'Il m'embrasse. Et ce qui jaillit e ces yeux et de cette face, est ce que j'ai dit que e vois en cette ténèbre, qui vient du dedans, et cela ussi qui me délecte tellement que ne peut être narré. Et se tenant l'âme en ce Dieu Homme, elle est vive. Et n cette vision du Dieu Homme, je me tiens beaucoup plus u'en cette chose avec ténèbre. Et en cette vision du Dieu Homme, l'âme est vive. Mais cette chose de la ténèbre re encore l'âme beaucoup plus que cette vision du Dieu Homme sans comparaison. Mais en cette vision du Dieu Homme je me tiens quasi très continuement ; et cela com-ença si continuement, quand une fois me fut donnée ûreté de Dieu que rien n'était entre Lui et moi. Et dès ors, ne fut seulement en ce temps jour ni nuit en aquelle je n'aie pas continuement cette joie de l'Hu-anité. Et j'ai désir de chanter et de louer ; et je dis insi : *Je Te loue Dieu aimé ; en Ta Croix, j'ai fait mon t. Pour coussin ou oreiller, je trouvai la pauvreté. Autre artie du lit pour me reposer, je trouvai la douleur avec le épris ! »*

Et comme je, frère écrivain, lui demandais de mieux 'expliquer ce qu'elle disait, cette fidèle du Christ joutа, disant : « Au susdit lit je me repose ; car ui en ce susdit lit naquit, vécut et mourut ; et

Dieu le Père aima ce susdit lit, avant que l'homme péchât. Et cet amour pour cette compagnie, (savoir, pauvreté et douleur et mépris), Dieu le Père aima tellement, et tellement Dieu le Père aima la susdite compagnie, qu'Il la donna à son Fils. Et le Fils en ce lit voulut continuement gésir et continuement l'aima, et s'accorda avec son Père. C'est pourquoi ce lit est mon lit, car en ce lit, (savoir, en cette Croix du Christ, qu'Il souffrit en son corps et beaucoup plus en son âme), je suis colloquée ou reposée ; aussi est-elle mon lit. Et en ce lit je crois mourir. Et par ce lit, je crois être sauvée. Et la joie que j'attends de ces mains et pieds et de ces traces des clous que reçurent ces mains et ces pieds de ce lit, ne peut être narrée. Mais je chantais quasiment et disais au Fils de Sainte Marie, disant ainsi : *Ce que je sens, je ne puis dire ; de ce que je vois, je ne voudrais désormais m'éloigner. Aussi mon vivre est-il mourir. Et donc, tire-moi à Toi !*

« Mais disant ces choses, quand je me rappelais Celui dont je parlais, ou à qui je parlais, aussitôt je ne pouvais plus parler ; mais la langue était coupée. Et après, quand je reviens de ce susdit état, le monde et ces autres choses que je retrouve me poussent à désirer davantage les choses susdites. Et c'est pourquoi le désir de mourir m'est peine mortelle. »

Je, frère écrivain, vis et entendis dire par la susdite fidèle du Christ que la susdite peine du désir de mourir par quoi elle était fort crucifiée, (comme fut déjà dit), lui fut ôtée. Non qu'elle n'eut plus le désir de

courir ; mais elle n'en était plus torturée en ce mode et son âme très souvent était élevée en Dieu.

Donc elle-même disait parfois que se rejoignaient, savoir, les ravissements par lesquels elle est élevée. Et elle disait que quasi toujours c'étaient nouveaux ravissements ; tellement que, ce qu'elle éprouvait en un ravissement, elle ne l'éprouvait en un autre ; ce n'est quasi toujours nouvellement, pour ce que toujours elle éprouvait du nouveau. Et manger ou parler ou aucune autre chose ne l'empêchait d'être très souvent élevée en esprit ou en âme. Donc sa compagne était soucieuse de l'aider quand elle mangeait, car ce qu'elle oubliait souvent parfois, et ne pouvait manger que fort peu. Et je vis que, de ce qu'elle me disait en un jour, à peine se souvenait-elle en un autre jour. Et même comme elle me parlait en une et même heure, aussitôt qu'elle avait dit un mot, elle l'oubliait ; en sorte qu'elle ne savait le répéter. Mais ceci lui arriva, comme il me semble, au septième Pas.

Item, après les choses susdites qui sont écrites, la susdite fidèle du Christ me dit, frère écrivain, disant ainsi : que son âme était délectée et que l'âme nageait en cette dite délectation, de ceci, savoir, que l'amour est en mesure, et que l'esprit est donné en mesure. Et elle disait : « L'âme se délecte et nage entre ces choses. »

Et à moi qui lui contredisais par l'Écriture divine, elle répondit ainsi, qu'était vrai ce que disait l'Écriture divine, et ne lui était pas contraire. Sur quoi elle dit ainsi : « Et c'est vrai, ce que dit celle-ci, que Dieu

en donne l'esprit avec mesure. Mais mon âme nage et se délecte, car Dieu même à son Fils et à tous les saints donne avec mesure [1]. »

Item, elle dit alors qu' « il n'est rien où si complètement je connaisse Dieu, comme m'est donnée complète la connaissance de Dieu en ces jugements qu'Il porte continuement. Donc quand, soir ou matin, je dis à Dieu en cette oraison, savoir, disant : *Seigneur, par ton Avènement, libère-moi. Et par ta Nativité, et ta Passion, libère-moi !* de nul presque je ne me délecte autant, comme je me délecte et dis avec confiance : *Seigneur, par tes saints Jugements, libère-moi, Seigneur !* »

Ici, frère écrivain, j'entendais qu'elle disait choses les plus merveilleuses du monde, et je comprenais quelque chose en ce qu'alors elle disait. Mais, ni elle ne pouvait expliquer, quoiqu'elle me donnât à comprendre quelque chose par ce qu'elle disait ; ni moi-même, je ne pouvais les saisir pour écrire.

Il faut noter ici et bien livrer à la mémoire un mot qui fut révélé à la susdite fidèle du Christ, quasi au début après que nous avions commencé d'écrire ; et je, frère écrivain, plaçai alors ce mot là où elle-même me le rapporta (savoir, au *second Pas*, savoir *de divine onction*). Et me dit la susdite fidèle du Christ, disant alors ainsi : « J'entendis une parole à moi dite par Dieu, disant ainsi : *Fais écrire en la fin de ce que vous écrivez, que, de tout ce que vous écrivez, soient rendues grâces à Dieu: Et quiconque veut conserver la grâce, qu'il ne lève les yeux*

1. Le sens de cette antithèse échappe.

: *l'âme de la croix, soit en joie, soit en tristesse que je lui* ***nne ou permette.*** »

Cette fidèle du Christ dit : « C'est pourquoi je dis à ieu : *Par tes saints jugements, libère-moi ;* car je ne recon- ais pas plus la Bonté de Dieu en un bon et saint mme et en beaucoup de bons et saints qu'en un damné en multitude damnés. Mais ce mystère ne me fut montré qu'une fois. Mais jamais je n'oublie son sou- nir et sa joie. Et si toutes les choses qui sont de la défaillaient, en ceci seul cependant me reste la cer- ude de Dieu, savoir, en ses jugements, savoir en la stice de ses jugements. Mais, oh ! quelle grande pro- ndeur est ici ! Mais tout ceci va à l'utilité des bons, r toute âme qui aurait ou aura cette connaissance ces jugements et de cette profondeur, tirera fruit tout et de cette connaissance du nom de Dieu. » *Item*, dit la susdite fidèle du Christ : « Aussi loin que ntelligence de l'âme peut s'étendre, cela n'est rien en mparaison. Mais elle est ravie au-dessus d'elle-même posée au sein de Dieu. Et alors elle comprend et se lecte et se repose en ces biens divins qu'elle ne peut rap- rter, car ils sont tout au-dessus de l'intelligence et au- ssus du dire. Mais là nage l'âme. Et de là elle comprend sens des paroles qu'a dites le Christ, qui semblent rfois rudes ou difficiles ; et par là elle comprend de me pourquoi en l'âme du Christ fut douleur sans tem- rament ; car mon âme, quand elle fut transformée la Passion du Christ, trouva telle douleur en la Pas- n du Christ, qu'elle ne trouva en elle nul tempérament.

Ainsi donc mon âme, se rappelant cela, ne peut avoir alors aucune joie du tout ; ce qui ne lui arrive pas quand elle se rappelle la Passion du corps, car alors, après la tristesse, elle retrouve la joie. Mais elle comprend ces explications comme il a été dit. Et ainsi elle comprend l'aiguë douleur en l'âme du Christ, tandis qu'Il gisait au corps de sa Mère, comme ensuite, sauf ceci, savoir, qu'il n'avait eu expérience. Et de là elle comprend les jugements de Dieu. »

Une fois, comme se disait la messe conventuelle, la susdite fidèle du Christ entendit que certaines paroles lui étaient dites par Dieu, qui ne sont rapportées ici. Mais, quand le prêtre qui disait la Messe était près de communier, elle entendit lui être dit ainsi par Dieu : *Nombreux sont ceux qui me brisent et encore me tirent le sang du dos.*

Et elle voyait et comprenait que cette hostie, qu'alors le prêtre avait brisée, lui disait la susdite parole. Et alors cette fidèle du Christ pensa et pria disant : *Fais que ce frère ne soit pas tel !* Et Il répondit disant : *Il ne le sera éternellement.*

Et disait la susdite fidèle du Christ : « Comme mon âme était alors en grande liesse et était dedans la Trinité, en cette cassette en laquelle est reposé le corps du Christ, et comprenait qu'Il était en tout lieu et remplissait tout ; et l'âme admirant pourquoi elle se délectait tant en cette cassette, (elle se délectait, en effet, fort en cette cassette par immense joie), dit l'âme : *Pourquoi me délecté-je tant en cette cassette ? Et puisque, Seigneur, Tu*

...es partout, pourquoi ne me délecté-je pas tellement partout ? Et Il répondit paroles si closes que je ne m'en souviens pleinement. Mais Il dit : *Par les paroles que Je fais dire, Je suis clos en cette cassette. Et Je fais cela par singulier miracle.* »

Une fois, frère écrivain, je l'avais communiée ; et pour ce que cette susdite fidèle du Christ avait coutume en toute communion de recevoir nouvelle grâce, moi frère, comme plusieurs fois accoutumais, l'interrogeai si elle avait été contente de la communion susdite. Et elle répondant me dit alors, que, si se pouvait faire, elle voudrait communier chaque jour.

Item, elle dit que lui avait été faite grâce ou consolation divine en cette communion, en laquelle elle comprenait et sentait très certainement que la communion purifiait, sanctifiait, confortait et conservait l'âme. Et ces quatre choses elle avait senties et comprises en son âme en cette communion plus que de coutume. *Item*, elle dit qu'elle avait entendu par locution divine comme la communion est tellement utile, savoir, selon les susdits quatre points.

« Une fois, comme était élevé le corps du Christ, et je disais cette Messe, vint en l'âme grande liesse et fut dit ceci : *C'est cet homme qui fut crucifié.* Et l'âme le voyait. Mais entendue cette parole, aussitôt l'âme passa et ne s'y fixa. Mais aussitôt fut faite opération merveilleuse en l'âme, qui est opération de silence ; car elle ne peut être narrée. Et l'âme passa aussitôt et fut enveloppée en sa divinité. Et alors entre temps fut

dit : *Ici est toute la liesse des anges ; et ici est toute la liesse des saints ; et ici est toute ta liesse.* Mais il est vrai que ce fut dit plus tendrement que tu dis. A peine reconnais-je ce que tu viens de dire. »

En une autre messe, un autre jour, lui fut dit chose dont elle ne se souvenait pas pleinement. Mais elle disait qu'elle entendit que n'étaient pas tant recommandés les lecteurs, mais les accomplisseurs de mon Écriture. Et Il disait que toute l'Écriture divine est accomplie en cet exemple, savoir, de sa vie. Elle comprenait.

Une autre fois, en l'église Saint-François à Assise, quand frère Apico avait dit la messe, et moi, frère, parlais avec elle, elle me rapporta certaines choses fort grandes et neuves et très merveilleuses qu'elle avait eues et lui avaient été révélées en cette messe. Et comme elles étaient très notables, certain frère à qui moi et cette fidèle du Christ avions communiqué ces susdits secrets, (et il était avec nous quand cette fidèle du Christ rapporta les choses susdites), me dit que je les écrivisse. Mais comme j'étais en voyage je ne pus alors les écrire là ; et puis, après plusieurs jours, voulant les écrire, je redemandai à la susdite fidèle du Christ qu'elle me les redît. Mais, ne se souvenant elle-même de toutes ces choses, ni moi, elle rapporta ce peu, disant ainsi :

« Mon âme fut alors élevée en si grande et neuve joie que jamais n'eut si grande en ce voyage, ni de ce mode. Et fut alors locution divine. Et j'y eus semblablement

locution du bienheureux François très douce et neuve, savoir, de cette façon :

« Comme se disait la messe, mon âme se tenait et se délectait en ces délices qu'eut son âme quand elle sortit de son Corps, (comme il me semblait). Et fut faite alors en l'âme si grande joie et ineffable que, si ce n'était que je sache que Dieu fait tout avec mesure, je dirais que cette joie fut extrême et sans mesure. Mais alors, sur ce, me fut faite locution disant ainsi : *Je suis François envoyé de Dieu, Paix du Très-Haut soit avec vous !* Et m'appelant il dit : *Lumière, fille de Lumière, qui est lumière de toutes les lumières !* Et autres choses dit-il, qui ne sont ici écrites. Et dit : *Recommande-lui la manse*, (savoir, la propriété que j'ai laissée). Et je comprenais qu'il s'agissait de la pauvreté qu'il laissa à observer. *Et recommande encore ceux qui me suivent, qui aimeront ce que j'aimai.* Et comprenant que c'était le bienheureux François, me fut augmentée la susdite joie.

« Et ces nombreuses paroles du bienheureux François, l'opération divine les suivit qui accoutuma de se produire en mon âme. Donc elle confirma ce qui était venu du bienheureux François. Et aussi longtemps que je fus là, à Assise, (plus que pendant neuf jours que j'y fus) chaque jour, j'eus locution du bienheureux François. Et en ce susdit jour, j'eus si noble élévation et si claire intelligence, comme le Christ vient au sacrement de l'Autel, que jamais, ni avant ni depuis, ne me fut si clairement démontré. Et me fut démontré comme le Christ venait avec cette compagnie. Et je pouvais me

délecter dans le Christ et en cette compagnie, ce qui ne m'est accoutumé que je puisse me délecter, sinon dans le Christ. Donc je m'émerveillai comme je pouvais me délecter en Lui et en la compagnie. Et autrement Le comprenais-je, et autrement comprenais-je cette compagnie. Et je me délectais en Lui et en la compagnie. Et il me fut dit que cette compagnie était les Trônes. Et moi je ne comprenais ce que voulait dire : Trônes. Et était cette compagnie une troupe ou une armée de si grande multitude, que si je ne comprenais que Dieu fait tout avec mesure, je croirais que cette compagnie est un nombre sans mesure, c'est-à-dire innombrable. Et fut faite locution divine disant : *Il y a des âmes en qui Je viens, et Je passe.* Et Il dit que : *N'y avait âme, en grand nombre de villes, en qui Je me pose comme Je me pose en ton âme.* Et il dit le nombre des cités. Mais je ne m'en souviens pas. »

Et, frère écrivain je lui demandai si cette armée, (puisque c'était une armée), avait quelque mesure en longueur ou en largeur d'aucune façon. Et elle répondit qu'elle n'avait aucune mesure en longueur ou en largeur, mais était ineffablement.

Après un certain temps, après les choses sus écrites, la susdite fidèle du Christ dit ainsi à moi, frère, l'interrogeant :

« Au Carême précédent, je me trouvai imperceptiblement toute en Dieu de plus grande façon que j'aie jamais accoutumé. Et il me semblait que j'étais au milieu de la Trinité en plus grande façon que je n'ai

accoutumé, pour ce que je recevais des biens plus grands que je n'ai accoutumé, et pour ce que j'étais en ces biens continuement. Et en ce susdit mode d'être en Dieu j'étais pleine de joie et pleine de délices. Et me sentant en ces biens et en ces délectations extrêmes et inénarrables, qui sont du tout au-dessus de tout ce que précédemment j'avais jamais éprouvé, se faisaient en l'âme des opérations divines si ineffables que nul saint ni ange, ne pourrait narrer ni expliquer. Et je vois et comprends que ces opérations divines, ce très profond abîme, nul ange et nulle créature n'est si large et capable qu'elle le puisse comprendre. Et tout ce que je viens de dire est si mal dire et moins dire, que c'est le blasphémer. Et je fus tirée, et je suis tirée de toutes les choses que j'avais eues premièrement et auxquelles premièrement j'avais accoutumé d'être délectée, (savoir, de la vie et de l'humanité du Christ, et de la considération de cette très profonde société que Dieu le Père aima tant de l'éternité, qu'Il la donna à son Fils), auxquelles j'avais accoutumé d'être très profondément délectée, savoir, en mépris et en douleur et en pauvreté du Fils de Dieu ; et en cette croix qui accoutuma d'être mon repos et mon lit. Et je suis extraite de ce mode de voir Dieu en cette ténèbre qui tant accoutuma de me délecter. Et je suis retirée de tout cet état premier avec si grande onction et sommeil que nullement ne pus le percevoir, sinon que maintenant je me souviens que je n'ai plus ces choses ; car en la Croix, (en qui j'étais tant délectée que c'était mon repos et mon lit), je

ne trouve plus rien. En la pauvreté du Fils de Dieu, je ne trouve rien. Et en toutes choses qui puissent être nommées, je ne trouve rien. Et en ces tout ineffables opérations susdites qui se font en l'âme, Dieu se présente premièrement dans l'âme faisant des opérations divines ineffables ; et puis, Il se manifeste à l'âme, se découvrant à l'âme et lui donnant plus grands dons, avec encore plus grande clarté et certitude ineffable.

« Et Il se présente d'abord à l'âme de deux façons.

« D'une façon Il se présente intimement en mon âme. Et alors je Le comprends présent ; et je comprends comme Il est présent en toute créature ou en toute chose ayant l'être, en démon, en bon ange, en Paradis, en Enfer, en adultère et en homicide et en bonne œuvre ; et en toute chose étant ou ayant de quelque façon l'être ; autant en belle chose qu'en honteuse. »

Et elle me dit : « Et je ne Le comprends pas moins présent en un démon qu'en un bon ange. Donc, tandis que je suis en cette vérité, je ne me délecte pas moins de Dieu, voyant ou comprenant un démon ou un adultère, qu'en voyant et comprenant un bon ange ou une bonne œuvre. Et de cette façon Il est présenté très continuement en mon âme. Et cette susdite présentation est une illumination avec grande vérité et avec divine grâce. En sorte que quand l'âme Le voit, elle ne peut offenser en aucune chose ; et Il apporte en l'âme nombreux dons divins. Et l'âme, alors Le comprenant présent, s'humilie fort et reçoit confusion de ses péchés. Et ici

l'âme reçoit grande gravité de sapience et grande consolation divine et liesse.

« D'autre façon Il se présente plus spécialement et fort diversement du susdit mode, et donne autre liesse que la susdite ; car Il me recueille toute en moi. Et Il fait en l'âme nombreuses opérations divines avec bien plus grande grâce, et avec si profond et inénarrable abîme que cette seule présentation, sans autres dons, est ce Bien qu'ont les saints en la vie éternelle. Mais des dons dans le Paradis, certains saints en ont plus, certains moins ; lesquels dons, (quoique je ne puisse les dire, pour ce que mon dire est plutôt dévaster et blasphémer que dire), je dis cependant qu'ils sont des dilatations de l'âme par lesquelles l'âme devient plus capable pour recevoir et avoir de Dieu.

« Et aussitôt que Dieu s'est présenté à l'âme, par la suite, aussitôt Il se manifeste se montrant à l'âme ; et Il dilate l'âme et lui donne dons et douceurs que jamais elle n'a éprouvés avec bien plus grande profondeur que n'a été dit. Et alors l'âme est retirée de toute ténèbre. Et se fait en l'âme plus grande connaissance de Dieu que je ne comprenais se pouvoir faire, avec telle clarté et telle certitude et avec si profond abîme, qu'il n'est cœur qui puisse ensuite désormais d'aucune façon le comprendre ni penser. Donc, ni mon cœur ne peut désormais revenir à comprendre aucune chose de Lui, ou même à penser aucune chose de Lui, sinon seulement quand par Dieu est donné à l'âme qu'elle soit ravie en cela. Car jamais le cœur ne peut s'étendre d'aucune

façon vers cela. Et elle aussi n'en peut absolument rien dire, car nul verbe ne peut être trouvé par lequel elle le dise ou exprime. Et même ni pensée ni aucune intelligence ne peut s'étendre à ces choses, tant elles dépassent tout, comme Dieu ne peut être expliqué par rien. Dieu, en effet, ne peut absolument être expliqué par rien. »

Et la susdite fidèle du Christ disait avec extrême certitude et donnait à comprendre, que Dieu ne peut par rien du tout être expliqué.

Et elle dit : « L'Écriture divine est tellement sublime qu'il n'est aucun homme si savant en ce monde, (même s'il avait science et esprit), qui puisse la comprendre si pleinement que son intelligence ne soit dépassée par elle. Et cependant il balbutie quelque chose. Mais de ces ineffables opérations divines qui viennent de cette manifestation de Dieu qui se font en l'âme, elle ne peut rien du tout dire ou balbutier. Et, pour ce que mon âme est souvent ravie en ces secrets divins et voit les secrets de Dieu, je comprends ceci : comment fut faite l'écriture divine ; et ceci : comme elle fut faite difficile et facile ; ceci : comme elle semble dire et contredire ; ceci : comme certains n'ont d'elle nulle utilité ; ceci : comme ceux qui ne l'observent pas se damnent et elle s'accomplit en eux ; ceci : comme d'autres l'observant sont sauvés en elle. Et je me tiens là-dessus. Et aussi revenant des secrets de Dieu, je dis avec sûreté quelques petites paroles sur l'extérieur ; lesquelles paroles sont sur l'extérieur de ces opérations divines

ineffables qui se font en l'âme et de nulle façon n'approchent, et mon dire est dévasté. Ainsi donc je dis que je blasphème. »

Et elle dit : « Si toutes les joies spirituelles et toutes les consolations divines et toutes les délectations divines que tous les saints, (qui furent du principe du monde jusque maintenant), expliquèrent avoir eues de Dieu, et même si toutes les choses nombreuses qu'ils purent expliquer et qu'ils n'expliquèrent pas, m'étaient accordées ; et même si toutes les autres délectations et toutes les délectations bonnes et mauvaises du monde m'étaient encore ajoutées et se changeaient toutes en délectations bonnes et spirituelles, et se continuaient jusqu'à ce qu'elles s'achèvent, et me conduisaient à cet inénarrable bien de cette manifestation de Dieu ; cependant, pour toutes les choses susdites, je ne donnerais et ne changerais ou n'échangerais de ce Bien tout inénarrable autant qu'est un seul lever ou fermer les yeux. Et c'est pourquoi je te dis ces choses de cette façon, afin que je te puisse en quelque façon instruire (ou de quelque façon mettre en ta bouche). Pour ce que ce Bien inénarrable que j'ai non seulement pendant le temps d'ouvrir les yeux, mais pendant longtemps, souvent et plusieurs fois de cette façon tellement efficace, dépasse encore plus à l'infini toutes les choses susdites ; et de cette autre façon quasi continue savoir, non pas de cette façon si efficace.

« Et quoique je puisse recevoir tristesse et joies à l'extérieur de quelque façon et cependant peu au dedans,

dans mon âme il est une chambre en laquelle n'entre aucune joie, ni tristesse, ni délectation d'absolument aucune vertu, ni délectation d'aucune chose qui puisse être nommée ; mais là se trouve ce Tout Bien qu'il n'est autre bien, ou ce tellement Tout Bien qu'il n'est autre bien. Et en cette manifestation de Dieu, quoique je blasphème en le disant, et en le maldisant, (pour ce que je ne peux la dire), je dis cependant qu'en cette manifestation de Dieu est toute vérité. Et en cette manifestation de Dieu, je comprends et possède toute vérité qui est au Ciel et en Enfer et dans tout le monde, et en tout lieu, et en toute chose, et toute délectation qui est au Ciel et en toute créature, avec telle vérité et avec telle certitude que je ne pourrais nullement croire autrement le monde entier. Et si tout le monde me disait autrement, j'en ferais gausseries.

« Et je vois Celui qui est l'être, et comme Il est l'être de toutes les créatures. Et je vois comme Il me fit capable de comprendre maintenant les choses susdites mieux que je ne fus jusqu'ici, quand je le voyais en cette ténèbre qui a tant accoutumé de me délecter. Et je me vois seule avec Dieu, toute pure, toute sanctifiée, toute vraie, toute droite, toute certifiée, et toute céleste en Lui. Et quand je suis en Lui, je ne me souviens d'autre chose. Et parfois, comme j'étais dans les choses susdites, Dieu me dit : *Fille de divine sapience, Temple de délices, Délices de délices, et Fille de Paix ; en toi repose toute la Trinité, toute vérité ; tellement que tu Me tiens et Je te tiens.*

« Et une des opérations de l'âme est que je comprends

avec grande capacité et grande délectation comment Dieu vient dans le sacrement de l'autel et avec cette société. Et quand je sors de cet état très grand dans lequel je ne me rappelle aucune autre chose, je retrouve que je me vois ensemble en ces biens dont j'ai parlé. Et je vois alors en moi tout péché et obéissante au péché, oblique et immonde, toute fausse et erronée. Mais je demeure coite ; et demeure en moi une onction divine continue, qui est la plus haute de toutes les onctions, et elle est au-dessus de toutes les onctions que j'eus jamais en tous les jours.

« Et vers ce susdit état je suis conduite et ravie par Dieu ; et je n'y suis partie de moi-même, car je ne sus vouloir cet état, ni le désirer, ni le demander. Et je suis maintenant en ce susdit état continuement. Et très souvent l'âme est élevée par Dieu ; et mon consentement n'est pas requis ; car, alors que je n'espère ni ne pense aucune chose, subitement l'âme est ravie par Dieu, et je suis dominée ; et je comprends le monde entier ; et il ne me parait pas que je me tienne sur la terre, mais que je me tienne au Ciel, en Dieu. Et ce susdit état, dans lequel je suis maintenant, est très excellent, au-dessus de tous autres états que j'aie encore eus ; car il est de telle grande implétion et de telle grande clarté et certitude et noblesse et dilatation, que je ne sens aucun état passé en approcher. »

Et me dit la susdite fidèle du Christ que cette susdite inénarrable manifestation de Dieu elle avait eue plus de cent ou mille fois mille fois, toujours nouvellement ;

tellement que toujours en chaque fois, elle l'avait eue nouvellement et neuf et par un mode autre et divers de la fois précédente.

Item, elle rapporta disant ainsi : « Durant la susdite manifestation inénarrable de Dieu à l'âme, une fois, en la fête de sainte Marie de Chandeleur, quand étaient distribuées les chandelles bénites pour faire la représentation du Fils de Dieu au Temple, comme était faite en mon âme cette susdite inénarrable manifestation de Dieu, alors en mon âme se fit sa représentation. Et l'âme se vit elle-même de telle noblesse et hauteur que jamais désormais je ne pouvais penser ou même comprendre que mon âme ou même les âmes qui sont en Paradis pouvaient être ou étaient de telle noblesse. Et mon âme ne put alors se comprendre elle-même.

« Donc, si l'âme, alors qu'elle est créée et finie et circonscrite, ne peut se comprendre elle-même, combien moins pourra-t-elle comprendre le Créateur, Dieu immense et infini ! Et alors l'âme aussitôt se présenta à Dieu avec extrême sécurité, tellement qu'elle ne porta en elle nulle crainte. Mais aussitôt se présenta à Dieu avec plus grande délectation que jamais je n'aie éprouvé, et avec nouvelle et avec excellentissime liesse, et avec si nouveau miracle que jamais si nouveau miracle et plus clair miracle ne pus comprendre en mon âme, pour ce que telle rencontre me fut alors faite. Et j'eus alors avec Dieu cette rencontre, qu'ensemble je compris et eus la susdite inénarrable manifestation de Dieu à l'âme et

nouvelle manifestation de mon âme et présentation à Dieu même.

« Donc, j'eus alors délectation diverse de toutes les susdites délectations. Et me furent dites paroles très hautes, lesquelles je ne veux pas qu'elles soient écrites. Et quand après les choses susdites l'âme revient en soi, elle trouva ceci, savoir, qu'il lui plaisait de souffrir toute injure et toute peine pour Dieu ; et que par nulles choses qui puissent être dites ou faites désormais elle pourrait être séparée de Dieu. Ainsi donc clama l'âme et dit : *Seigneur, qu'y a-t-il qui désormais puisse me séparer de Toi ?* Et je compris qu'Il disait qu'il n'y a aucune chose, (savoir, qui me puisse séparer de Dieu). Et je me délecte beaucoup du jour de la mort. Et ne peut être estimée la délectation que j'ai du jour de la mort, quand j'y pense. »

Item, la susdite fidèle du Christ dit à moi, frère, après toutes les choses écrites plus haut, qu'elle entendit Dieu lui dire, par locution plus merveilleuse qu'elle ne peut elle-même rapporter, comment ce susdit Bien inénarrable est ce Bien qu'ont les saints en la vie éternelle ; et que ce Bien qu'ont les saints en la vie éternelle, n'est autre que le Bien susdit, (mais il y a ici autre expérience) ; et qu'en la vie éternelle c'est expérience tellement autre et si diverse de ce qui a été dit, que le moindre saint, qui a le moins dans la vie éternelle, a plus que ne peut être donné à aucune âme existant en cette vie avant la mort du corps.

Et elle dit que son âme le comprenait.

Grâces à Dieu toujours ! Amen.

Item, la susdite fidèle du Christ dit à moi, frère, disant ainsi : « Je demandai à Dieu une fois disant : *Voici que Tu es au Sacrement de l'autel ; et où sont tes fidèles ?* Et Il répondit en ouvrant l'intelligence de l'âme et dit : *Partout où Je suis, sont mes fidèles avec Moi.* Et moi-même je voyais qu'il en était ainsi. Et très clairement je me trouvais partout où Il était. Mais cet être au dedans de Dieu n'est pas cet être au dehors. Et Lui est le seul qui soit partout, comprenant toutes choses. »

Et à moi, frère scribe, elle dit ainsi : « Je ne le comprends pas de tout fidèle. » Mais elle donnait à comprendre qu'elle parlait des fidèles saints.

Cy finit le septième Pas

CLAUSULE

Le sceau de Dieu.

Moi frère, après que j'eus écrit quasi tout ce qui est écrit en ce libelle, requis et demandai à la susdite fidèle du Christ qu'elle requit Dieu ou priât Dieu que, si j'y avais écrit, moi, aucune fausseté ou superfluité, Dieu lui-même, pour sa miséricorde, lui révélât et indiquât, afin que de Dieu même nous sachions la vérité de ces choses.

Et la susdite fidèle du Christ me répondant dit ainsi : « Avant que tu me dises cela, je demandai souvent à Dieu, qu'Il me fit savoir si en ce que j'ai dit et que tu écrivis, il y avait quelque parole de mensonge ou superflue afin que du moins je puisse m'en confesser.

« Et Il me répondit que tout ce que j'ai dit et que tu écrivis, tout était vrai et qu'il n'y avait là aucune fausseté et superfluité. Et Il dit que j'avais dit en diminuant. Pour ce qu'Il avait dit bien des choses que j'aurais pu dicter et que je n'ai pas dites. Et encore Dieu me dit, disant ainsi : *Tout ce qui est écrit, tout est écrit selon Ma Volonté, et vient de Moi* ; savoir, *procéda de moi.* Et puis Il dit : *Je le scellerai.* Et comme je ne comprenais ce que c'était dire : *Je le scellerai,* Lui-même alors répéta : *Je le confirmerai.* »

Item, moi, frère scribe, j'écrivis avec grand crainte et révérence et avec grand hâte, comme je pouvais saisir des lèvres de la susdite fidèle du Christ, tandis qu'elle-

même parlait près de moi ; n'ajoutant rien de mien, du début jusqu'à la fin, mais laissant beaucoup de ces bonnes choses qu'elle disait, car je ne pouvais les saisir par mon intelligence ni écrire. Et elle parlait de soi en première personne. Mais il advenait parfois que j'écrivais en troisième par hâte, ce que je n'ai pas corrigé. Et du principe jusqu'à la fin à peine ai-je écrit aucune chose, sinon quand elle parlait présente. Et alors j'écrivais avec grand hâte comme elle-même proférait les paroles ; car j'étais forcé de me hâter par beaucoup d'empêchements apportés par les frères et prohibitions. Ainsi donc je m'appliquais, et je notais ses propres paroles que je pouvais saisir, ne voulant pas les écrire après l'avoir quittée, et ne sachant pas les écrire ensuite par crainte et scrupule qu'il arrivât que je misse rien, pas même un seul mot, qu'elle-même n'ait proprement dit. Ainsi donc ce que j'avais écrit toujours lui ai-je relu ; et je répétai plusieurs fois, afin de noter seulement ses propres paroles. Et même Dieu le faisant, il se fit que deux autres frères mineurs, familiers de la susdite fidèle du Christ et vraiment dignes de foi, virent et entendirent de sa bouche tout ce qui est écrit ; et examinèrent tout avec elle, et souvent en traitèrent avec elle ; et même, qui plus est, ils furent rendus certains par Dieu de grâce divine, ce que et par parole et par œuvres ils attestent fidèlement.

DEUXIÈME PARTIE

Documents Lettres et Récits

I. ENSEIGNEMENTS DICTÉS A UN FILS OÙ SE VOIENT LES DOULEURS DE LA PASSION, LES DEGRÉS DE LA PRIÈRE, ET L'EXEMPLE DE SAINT FRANÇOIS.

Dans le Christ fut une douleur ineffable, multiple et occulte. Car, dans le Christ fut une douleur ineffablement aiguë, qui lui fut dispensée par dispensation et ineffable sapience divine. Cette divine dispensation, en effet, ineffable et éternelle, ineffablement et éternellement unie avec le Christ même, lui causait cette douleur extrême. Plus, en effet, cette divine dispensation était merveilleuse, plus fut aiguë et intense la douleur du Christ. Et si aiguë fut cette douleur ineffable et extrême, résultant de cette divine dispensation, que nulle intelligence n'est assez capable et large, pour jamais la pouvoir comprendre. En effet, cette divine dispensation fut fontaine et origine de toutes les douleurs du Christ, et en elle elles naissent et s'achèvent.

Fut encore dans le Christ douleur résultant de l'ineffable divine lumière qui lui était donnée. Dieu Lui-même, en effet, ineffable lumière, illuminant ineffablement le Christ, avec cette divine dispensation unissant ineffablement, et en cette divine lumière totalement transformée, lui donnait si grande douleur que c'est tout ineffable. Le Christ, en effet, voyait que lui était donnée certaine ineffable mesure de si excessive douleur, laquelle douleur serait par son ineffabilité cachée

à toute créature. En effet, de cette douleur (savoir de la divine lumière qui lui était donnée), la divine dispensation fut fontaine et origine.

Fut encore dans le Christ douleur très intense et aiguë par la compassion suradmirable qu'Il eut du genre humain, lequel Il aimait si souverainement. Il compatissait, en effet, à chacun avec douleur extrême, selon la mesure de chaque quantité de délit et peine qu'Il savait très certainement qu'ils encouraient et avaient encourus. Pour ce qu'en effet, le Christ aimait ineffablement chacun de ses élus, et, par cet amour épanché sur eux, selon la mesure de chacun, sentait continuement présentes leurs offenses commises ou à commettre, et la peine et les peines qu'ils devaient soutenir pour telles offenses, il leur compatissait portant leur peine avec extrême douleur. Plus tendrement, en effet, le Christ aimait ses élus, plus compassivement et douloureusement Il portait leurs douleurs et peines, la divine dispensation en étant la cause.

Fut encore dans le Christ douleur de sa compassion propre de soi-même. Le Christ, en effet, compatissait à Lui-même de la peine douloureuse et ineffable qu'Il voyait venir infailliblement sur Lui. Se voyant, en effet, le Christ envoyé du Père afin qu'Il portât en soi-même les douleurs et peines de tous ses élus, et qu'il ne pouvait manquer qu'Il ne subit douleur si aiguë et ineffable, et se voyant livré totalement pour cela, Il compatissait à soi-même avec extrême douleur. Si, en effet, quelqu'un connaissait qu'une douleur extrême

tt peine viendrait infailliblement et très certainement sur ui, et avait cette douleur extrême et peine sans interission devant les yeux, Il compatirait à soi-même elon qu'Il verrait plus grande douleur.

Ici tu as dit, Mère, à moi écrivant : « Ce fut autrement ue je dis, savoir plus profondément. Mais ceci dis-je pour a grossièreté de ton intelligence. » Tu m'as dit : « Le Christ ui-même voyant, en effet, venir sur soi ineffable douleur et neffablement, Il se compatissait à Lui-même transformé en i grande douleur. »

Fut dans le Christ douleur de compassion de sa très douce Mère. Pour ce qu'en effet le Christ aimait sa rès douce Mère, de qui seule Il avait tiré sa chair, u-dessus de toute créature, et pour ce qu'elle souffrait ingulièrement plus qu'aucune créature avec son vrai Fils, vue la capacité très noble et très profonde qu'elle avait et plus excellente qu'aucune créature ; c'est pourquoi le Christ lui compatissait avec extrême douleur pour ce qu'Il la voyait souffrir extrêmement. Cette Mère de Dieu souffrait, en effet, suprêmement. Laquelle douleur ce Dieu et Homme Jésus portait continuement en soi-même. Et le fondement de cette douceur se trouve en cette dispensation divine.

Fut encore douleur dans le Christ de compassion pour ses Apôtres et disciples, pour la douleur très véhémente qu'ils devaient souffrir de la soustraction de cette très délicieuse présence corporelle de laquelle ils jouissaient avec si grande joie. Pour ce qu'en effet sa présence corporelle était merveilleuse et si aimable

et fort délectable ; c'est pourquoi leur ayant été soustraite en la Passion, sa Mère et les Apôtres avec tous les disciples furent affligés de douleur indicible, que le Dieu et Homme Jésus porta continuement en soi-même.

Fut encore dans le Christ douleur véhémente et aiguë pour la gentille âme et très noble qu'Il avait et si délicate. Plus, en effet, cette âme était noble et délicate, plus était-elle par cela tourmentée de douleurs aiguës et intenses. Suprêmement, en effet, cette âme très noble l'affligeait de suprême douleur ; ces douleurs tirant leur origine de cette suprême et tout ineffable dispensation divine.

Et tu as dit encore, Mère : « *Et à cause de l'ineffable union, toutes ces douleurs tourmentèrent tellement et si intensément à dessein l'âme du Christ que toute douleur continuement retentit dans le corps du Christ, l'affligeant corporellement très véhémentement.* »

Cinq furent les genres de couteaux desquels fut frappé continuement ce Dieu et Homme Christ.

Un genre de couteaux fut certaine perverse crédulité des cœurs obstinés contre Lui. Leurs cœurs, en effet, étaient continuement si véhémentement obstinés contre Lui, qu'ils étaient toujours soucieux comme plus honteusement et cruellement ils l'extermineraient de la terre.

Le Second genre de couteaux fut celui des langues vociférant très malignement contre Lui. Pour ce qu'en effet leurs cœurs odieux étaient continuement inquiets,

ur cela ils parlaient continuement contre lui choses
nimeuses et diversement empoisonnées par leurs
gues très malignes et fourbes ; car elles jaillissaient
leurs cœurs très obstinés.

Le Troisième genre de couteaux fut celui des colères
ndissimes sans aucune modération. De leurs cœurs,
effet, obstinés qui assassinaient continuement le
rist et des langues qui le mordaient mortellement,
sultaient les colères très cruelles qu'ils avaient contre
Christ. Tant donc de pensées contre Lui, autant
rent enfoncés de couteaux continuement en l'âme de
Christ. Tant de paroles dites contre le Christ, tant
colères très cruelles, autant furent de couteaux
rçant continuement l'âme du Christ.

Le Quatrième genre de couteaux fut l'œuvre con-
mmant toute leur maudite intention, car ils firent
ntre Lui tout ce qu'ils voulurent.

Le Cinquième genre de couteaux par lesquels fut
ppé le Christ furent ces clous terribles par lesquels
l'affichèrent très cruellement à la Croix. Ils prirent,
effet, des clous très grossiers non pointus, sales et
rrés ; car d'une telle forme des clous résulta peine
trême, afin que toute leur malice fut accomplie. Et
ur ce que ce Jésus Dieu et Homme nous ouvrit quelque
ose de cette tant excessive et tout ineffable dou-
ur, et pour qu'Il nous apprit cette douleur que nous
vions toujours plus tendrement souffrir pour ces
is causes, Il clama cette parole quand Il était en
oix, disant : *Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnas-tu ?*

Il clama, en effet, priant, savoir, manifestant Dieu et Lui. Dieu, en effet, ne pouvait être abandonné, mais il se manifesta comme homme quand il se proclama quasi abandonné par Dieu en ses douleurs. Il clama encore en manifestant la douleur suraiguë et ineffable qu'Il avait soufferte pour nous. Dieu, en effet, le Père du Christ connaissait bien la douleur et Jésus Lui-même la connaissait semblablement puisqu'Il la portait. Donc, Il clama ce mot seulement pour nous, afin de manifester cette douleur suraiguë et continue qu'Il supportait, non pour Lui mais pour nous ; et aussi pour qu'Il nous avertit qu'Il fallait toujours souffrir. Pour ce qu'en effet la création du corps et son organisation et l'infusion de l'âme, et l'union du Verbe furent faites ensemble en une fois, par laquelle suradmirable union cette âme fut remplie de suprême sapience ineffable se représentant toutes choses présentement par présence ineffable ; pour cela Il supporta tout et totalement et porta continuement, jusqu'à la séparation de l'âme et de la chair, la douleur suraiguë et absolument ineffable qu'Il se voyait souffrir ineffablement à l'instant même de sa création, la divine sapience disposant ces choses à dessein. Et cela ses paroles l'attestent, puisque souvent Il dit qu'Il porte la Croix et la supporte ; et encore quand il dit à ses disciples pour eux et pour nous, et non pour Lui (comme il a été dit), mais pour nous, afin que nous en tirions notre salut : *Triste est mon âme jusqu'à la mort;* insinuant à tous, surtout aux fils légi-

times, qu'ils doivent toujours souffrir de cette douleur.

Le Christ encore clama quand Il dit la susdite parole : *Dieu, mon Dieu, etc...* nous donnant espoir et réconfort, afin que, si nous sommes affligés et tourmentés et si nous sommes même abandonnés en quelques douleurs, nous ne défaillions de désespoir, mais que nous voyions très clairement par son exemple qu'Il faisait profit même dans la tentation ; et qu'Il est près de nous secourir. Mais sans cette divine lumière nul homme n'est sauvé. Donc, la divine lumière fait que l'homme commence ; la divine lumière fait que l'homme achève ; la divine lumière le conduit au sommet de la perfection.

Et ainsi, si tu veux commencer et avoir cette divine lumière, prie. Si tu veux progresser, et que cette susdite lumière soit augmentée en toi pour que tu puisses progresser, prie. Mais si tu es parvenu au sommet de la perfection et veux être surilluminé afin que tu puisses y demeurer, prie. Si tu veux la foi, prie. Si tu veux l'espoir, prie. Si tu veux la charité, prie. Si tu veux la pauvreté, prie. Si tu veux l'obéissance vraie, prie. Si tu veux la chasteté, prie. Si tu veux l'humilité, prie. Si tu veux la mansuétude, prie. Si tu veux la force, prie. Si tu veux avoir quelque vertu, prie. Et prie en ce mode, savoir, lisant toujours au Livre de Vie, c'est à dire, en la vie du Dieu et homme Jésus Christ, qui fut pauvreté, douleur et mépris et obéissance vraie. Et après que tu entras en cette voie, savoir, de progresser, bien des

tribulations et tentations des démons, du monde et de la chair te molesteront de multiple façon et t'affligeront horriblement. Mais si tu veux vaincre, prie.

Et quand l'âme veut prier, il importe davantage qu'elle aille avec pureté mentale et avec pureté corporelle ; et qu'elle aille avec pureté et rectitude. Et il faut qu'elle convertisse le mal en bien, et ne fasse comme tant de malins qui convertissent le bien en mal. Et alors l'âme est exercée en cette pureté et va avec plus grande confiance à confession et purification des péchés.

Et, afin qu'en elle rien d'impur ne reste, lui est donnée certaine quête ; et elle va à l'oraison, et médite les biens et maux qu'elle fit ; et elle examine l'intention, des bonnes choses qu'elle fit, jeûne, oraisons, larmes, et toutes autres bonnes choses qu'elle fit ; et elle trouve comme elle a frauduleusement agi, savoir, insuffisamment et avec défaut. Aussi ne fais pas comme les malins ; mais confesse intégrement et diligemment ton péché et fais pénitence ! Et en cette confession l'âme trouve pureté. Et c'est pourquoi reviens à l'oraison, et ne t'emplis d'autre occupation dès que tu commences de sentir de Dieu plus pleinement que d'habitude, car ton palais est plus disposé à savourer de Dieu qu'il ne fut auparavant, et t'est donnée une lumière très haute pour voir Dieu et toi-même. Et surveille-toi, afin que tu ne te donnes à aucun, sinon qu'auparavant tu aies appris à te séparer des autres. Préserve-toi encore de ceux qui ont paroles douces et se rendent plaisants spirituellement en leurs paroles et font montre de révélations ;

pour ce que ce sont lacets de malignité à tirer les autres derrière soi. Garde-toi encore de ceux qui ont apparence de sainteté et ont apparence de bonnes œuvres, qu'ils ne te tirent par cette voie. Donc, vois et revois et éprouve ; et autant cela ressemble à la voie du Livre de Vie, autant suis-le et non plus.

Encore, garde-toi de tes ferveurs, savoir, de l'esprit qui est donné avec ferveur ; c'est à dire, avant que tu le suives, examine et vois quel principe, quel milieu, et quelle fin suit. Et autant il est semblable à la voie du Livre de Vie, autant suis-le, non plus.

Encore garde-toi de ceux qui se disent avoir l'esprit de liberté [1], lesquels sont ouvertement contre la vie du Christ. Alors que Dieu le Père voulut lui-même constituer sous la Loi son Fils, qui n'était obligé à la Loi, mais au contraire était au-dessus de la Loi et Fondateur de la Loi ; et celui qui était libre, fut fait esclave. Et ainsi il est nécessaire que ceux qui veulent suivre le Christ, se conforment à la vie du Christ, ne cherchant la liberté en déliant la loi et préceptes divins, comme font plusieurs ; mais, se soumettant à Loi et préceptes divins et même aux conseils. Et Ils se font un cercle ; lequel cercle leur donne ordonnance, savoir, l'Esprit Saint leur donne ordonnance comme ils doivent vivre, et il les lie. Et bien des choses leur seraient licites à faire qui ne sont contre Dieu, que l'Esprit Saint ne leur laisse faire, à cause de la grande ordonnance que leur donne l'Esprit Saint. Et ainsi

1. Les Frères du Libre Esprit.

ceux qui veulent avoir cette ordonnance, qu'ils prient. Garde-toi ; ne donne lieu aux ennemis qui te guettent continuement. Alors tu donneras lieu aux ennemis, quand tu cesseras de prier. Plus, en effet, tu es tenté, d'autant plus persévère en oraison. Par la vertu, en effet, de l'oraison tu mérites continuement d'être tenté, l'or doit être purifié et éprouvé ; et par la vertu de l'oraison tu mérites continuement d'être libéré des tentations.

Par l'oraison, en effet, tu es illuminé. Par l'oraison, tu es délivré des tentations. Par l'oraison, tu es purifié. Par l'oraison, tu es uni à Dieu. L'oraison n'est, en effet, autre chose que la manifestation de Dieu et de soi-même. Et cette manifestation, savoir, de Dieu et de soi, est parfaite et vraie humiliation. Car l'état d'humilité est quand l'âme voit Dieu et soi-même ; et alors, elle est en profonde humilité ; et par cette profonde humilité, la grâce divine s'enfonce davantage et croît en l'âme. Plus, en effet, la divine grâce approfondit l'âme en humilité, plus de cet approfondissement d'humilité croît cette grâce divine ; et plus la grâce divine croît, plus elle est approfondie et établie en vraie humilité.

Par la continuation de vraie oraison augmentent en l'âme la divine lumière et grâce ; et la divine lumière et grâce approfondissent toujours plus l'âme en vraie humilité, lisant toujours, comme a été dit, en cette vie du Dieu et Homme Jésus Christ.

Manifester, en effet, Dieu et soi-même, je ne vois

rien de plus grand. Mais cette invention, savoir, cette manifestation de Dieu et de soi, n'appartient qu'aux légitimes fils de Dieu ayant vraie oraison. Et soit posé devant ces vrais prieurs le Livre de Vie, savoir, la Vie du Dieu et Homme Jésus Christ, en qui ils ne voudront rien qu'ils n'y trouvent. Et ils seront remplis de ma science bénie, qui n'enfle pas ; et ils y trouveront toute doctrine nécessaire pour eux et pour les autres. Donc, si tu veux être surilluminé et enseigné, lis en ce Livre de Vie ; lequel si tu ne parcours et traverses en lisant, tu seras illuminé et enseigné en toutes choses nécessaires pour toi-même et pour d'autres, de quelque état tu sois. Et si tu lis bien, mon parcourant, tu seras tant enflammé de feu divin que tu recevras pour très grande consolation toute tribulation. Et Il te fera voir que tu es très digne de tribulation. Et même, qui plus est, si la prospérité ou la louange humaine te surviennent, pour aucun don que Dieu aura posé en toi, tu n'enfleras, et il ne t'élèvera en hauteur. Car, en lisant au Livre de Vie, tu verras en vérité et connaîtras que la gloire n'est pas tienne. Et c'est un des signes par lequel l'homme peut connaître qu'il est en grâce divine ; savoir, que de nulle chose il n'est élevé et enflé, mais plutôt toujours humilié.

L'oraison est, en effet, triple, savoir : corporelle, mentale et surnaturelle. Et pour ce que la divine sapience est très ordonnée et imposa à toutes choses

son ordre, elle ordonna par sa sapience ineffable que nul ne parvienne à l'oraison mentale, s'il n'a d'abord la corporelle ; et de ne donner à nul la surnaturelle, si d'abord il n'a la corporelle et mentale. Et cette sapience très ordonnée veut que les oraisons des Heures, lui soient offertes à l'heure congrue à cette oraison, (sinon qu'on soit tout accablé par telle infirmité du corps qu'on ne le puisse du tout ; ou sinon que, de cette si grande liesse d'oraison mentale ou surnaturelle survenant, la langue de chair soit tout absorbée par elle). Et même (selon la possibilité) avec repos mental ; et (comme il est expédient), avec solitude et sollicitude corporelle.

Plus, en effet, tu prieras, plus tu seras illuminé. Et plus tu seras illuminé, plus profondément et noblement tu verras le Souverain Bien et la Chose souverainement bonne. Et plus tu verras profondément et excellement, plus tu l'aimeras. Et plus tu l'aimeras, plus elle te délectera. Et plus tu te délecteras, plus tu la comprendras et deviendras capable de la comprendre. Puis tu viendras à la plénitude de lumière, car tu comprendras que tu ne peux comprendre. Et nous avons exemple de cette glorieuse oraison (et que nous y persévérions), par le Fils même de Dieu et Homme Jésus Christ, qui nous apprit à prier et par paroles et œuvres, de multiple façon. Car par ses paroles Il nous enseigna à prier, lorsqu'Il dit à ses disciples : *Veillez et priez pour n'entrer pas en tentation*. Et en nombreux lieux en l'Évangile, tu trouveras comme Il nous ins-

ruisit de multiples façons de cette vénérable oraison. Et même à tous Il insinue qu'elle Lui est très chère, puisqu'Il nous informa d'elle si souvent et si souvent. Et, comme nous aimant vraiment et de cœur, afin que nulle excuse ne nous restât de cette bénie oraison, Jésus Lui-même voulut prier, afin qu'au moins tirés par son exemple, nous l'aimions avant toutes choses. L'Évangéliste dit, en effet : *Comme Il priait plus longuement, se fit sa sueur comme gouttes de sang, découlant en terre.* Pose ce spectacle devant tes yeux, et efforce-toi de tout toi-même d'obtenir quelque chose de cette oraison, car Lui-même pria pour toi, non pour Lui-même.

Il pria encore quand Il dit : *Père, si faire se peut, que passe de moi ce calice ! Cependant non ma Volonté mais la tienne se fasse !* Vois que le Christ a toujours préféré la divine volonté à la sienne. Fais, toi, selon cet exemple.

Il pria encore quand Il dit : *Père, en Tes Mains Je confie mon esprit.* Pourquoi plus ? Toute sa vie fut oraison. Car Il demeura en continuelle manifestation de Dieu et de soi. Est-ce que le Christ pria pour rien ?

Pourquoi donc négligez-vous de prier, puisque sans oraison vous ne pouvez rien avoir depuis que le Christ Jésus, vrai Dieu et Homme, pria pour toi et non pour Lui-même, mais pour que tu prennes exemple de vraie oraison. Si de Lui tu veux quelque chose, de nécessité il faut que tu pries ; car sans oraison tu ne pourras obtenir.

Nous avons encore l'exemple de la Vierge glorieuse, Mère du Dieu et Homme Jésus Christ. Est-ce que nous mépriserons son oraison et celle de son Fils, Dieu et Homme Jésus Christ ? Si nous ne la méprisons, pourquoi donc ne la suivons-nous ?

Elle nous apprit, en effet, elle-même à prier, nous proposant l'exemple de son oraison très sainte. Elle pria, en effet, elle-même quand elle proposa à Dieu de garder intègrement sa virginité. Et, priant en ce propos, la divine lumière abonda plus pleinement en elle. Par laquelle divine lumière elle consacra à Dieu sa virginité, et même toute son âme et son corps plus glorieusement. Et en cette divine lumière, elle manifesta Dieu et soi-même très parfaitement. Cette oraison, savoir, cette manifestation, fut son ineffable contemplation.

De deux façons, en effet, nous prions, desquelles la Vierge glorieuse n'eut besoin. Nous prions pour être délivrés d'éternelle peine que nous méritâmes par nos péchés. Et encore par l'affluence de sa miséricorde, nous demandons d'être purifiés de ces péchés. Et de cela la Mère de Dieu n'eut besoin. Nous prions encore pour être illuminés et croître en vertus et dons, desquels la Mère de Dieu fut pleine suprêmement. Car, quoiqu'elle fût de notre masse corrompue, elle fut cependant choisie singulièrement par Dieu le Père, et par Lui ornée d'un singulier privilège, et si glorieusement et pleinement que jamais n'eut besoin d'être purifiée ni même délivrée de la peine. Tant, en effet, la

Mère de Dieu fut privilégiée de vertus singulières et neffables dons, que jamais ne put même un peu être éparée de cette divine intimité. Et elle était si ineffablement unie avec cette souveraine et absolument neffable Trinité, qu'en cette vie elle jouit de cette oie dont jouissent en la Patrie les Saints, qui est joie l'incompréhensibilité ; car ils comprennent qu'ils ne peuvent comprendre. Et en cette compréhension en cette vie, l'âme heureuse de la glorieuse Vierge nagea ; non cependant qu'elle put avoir en ce monde l'expérience de la Patrie.

Par la voie de pauvreté tomba le premier homme et par la voie de pauvreté nous releva le second homme, ce Dieu et Homme Christ. La pire pauvreté qui soit est ignorance. Donc, Adam tomba par ignorance, et tous ceux qui tombèrent et qui tombent ou qui tomberont, tous tombent par cette ignorance. Et ainsi il faut que les fils de Dieu soient relevés et se redressent par pauvreté contraire. De cette pauvreté nous avons exemple du Dieu et Homme Jésus Christ.

Ce Dieu et Homme Jésus Christ nous releva et racheta par pauvreté. Certes, ce fut pauvreté ineffable quand Il cacha sa si grande puissance et toute sa noblesse. Il permit, en effet, qu'Il fût blasphémé, vilipendé, vitupéré, pris, conduit, flagellé et crucifié ; et toujours Il se tint comme un homme impuissant. Cette pauvreté est l'exemplaire de notre vie. De cette pauvreté nous devons tirer exemple. Non qu'il nous soit nécessaire de cacher la puissance, car nous n'en avons pas ;

au contraire, il faut de nécessité que nous manifestions et voyions notre si grande impuissance.

De cette pauvreté encore nous avons l'exemple de la Vierge glorieuse, Mère très sainte de Dieu, qui nous enseigna manifestement quand, en la réponse d'un si grand mystère, elle manifesta qu'elle était de notre masse corrompue, se désignant par ce nom tellement vil, lorsqu'elle dit : *Voici la servante du Seigneur.* Ce qui fut nom très vil.

Cette pauvreté, en effet, est toujours très agréable à Dieu ; car nous avons l'exemple encore de ce larron qui fut crucifié avec ce Dieu et Homme Jésus Christ. Alors, en effet, qu'il avait été de mauvaise vie et avait fait mauvaises œuvres, recevant la lumière divine et voyant cette Vérité divine et Bonté, immédiatement il vit sa pauvreté, et aussitôt la professa et répondit à l'insultant : *Et tu ne crains Dieu, toi qui es dans la même damnation ? Nous du moins dignement ; car nous recevons les choses dignes des œuvres ; mais Celui-ci ne fit rien de mal. Souviens-toi de moi, Seigneur, quand Tu viendras en Ton Règne.* Et il fut sauvé.

Par nous pécheurs, je ne vois que puisse être faite à Dieu plus grande satisfaction que quand nous voyons parfaitement notre pauvreté. Quand l'âme voit parfaitement sa pauvreté, elle n'attend pas de Dieu le jugement ; mais elle-même se fait à elle-même jugement, et se condamne. Et aussitôt lui est donnée une quête pour découvrir de nouveaux modes de pénitence, afin de satisfaire, ne mettant aucun terme à pénitence et douleur.

Oh ! quel parfait exemple nous avons du glorieux père Bienheureux François, qui eut la lumière ineffable de cette très vile pauvreté. Et ainsi fut-il plein et surplein de cette lumière, qu'il nous fit et montra voie singulière. Je ne puis, en effet, regarder vers un autre saint qui me montre plus singulièrement la voie du Livre de Vie, savoir, l'exemple de la vie du Dieu et Homme Jésus Christ ; et je ne vois aucun qui se fixât là si singulièrement que jamais il n'écarta de Lui les yeux de son âme ; ce qui éclata même en la chair. Et parce que lui-même se fixa là si pleinement, il fut empli de souveraine sapience. Et de cette sapience il emplit le monde tout entier, et l'emplit encore.

Deux choses, en effet, nous enseigne singulièrement notre glorieux père le Bienheureux François :

L'une est de nous recueillir en Dieu, savoir, toute l'âme en cette infinité divine. Et, pour ce que lui-même fut si plein et surplein de l'Esprit Saint, et fut si plein qu'en toutes ses œuvres et actions la grâce du Saint Esprit se trouva, l'Esprit Saint fit cela en lui, car Il le purifia en âme et corps. Il le sanctifia, en effet, et intérieurement et extérieurement, et Il le fortifia en tout ; le dirigea très sûrement ; le fit très pur intérieurement ; et cet Esprit Saint l'unit avec Dieu par union continue ineffable. Cet Esprit Saint, ou cette ordination de l'Esprit Saint suradmirable qui ordonna si merveilleusement son âme et la fit siège de Dieu, ordonna immédiatement aussi son corps, et l'ordonna singulièrement. Et je le vois singulièrement pauvre ; et

je le vois singulier amateur de pauvreté et sectateur. Il fut, en effet, pauvre intérieurement et extérieurement ; et je le vois totalement transformé en pauvreté. Et non seulement Il l'ordonna pour lui-même, mais Il l'ordonna au monde entier. Et il tira cette ordination du Livre de Vie, savoir, de cette vie du Dieu et Homme Jésus Christ. Donc, confions-nous en Lui, car elle ne fut fausse ; il ne pria pas, en effet, pour rien.

La seconde chose que nous apprit le Bienheureux François fut qu'il nous apprit pauvreté, douleur, et mépris et obéissance véritables. Il fut, en effet, la pauvreté même, intérieurement et extérieurement, et en elle vécut et persévéra. Et tout ce que ce Dieu et Homme Jésus méprisa, lui-même le méprisa très parfaitement. Et tout ce que ce Dieu et Homme aima, tout lui-même tendrement il l'aima, et suprêmement ; suivant avec une indicible perfection ses vestiges, afin qu'il Lui fut fait conforme en tout autant qu'il le pouvait. Et, pour ce que lui-même vit très parfaitement Dieu selon ineffable vision, ainsi L'aima-t-il ineffablement et, selon la transformation qu'il eut, ainsi eut-il son opération très complète. Ce qui, en effet, est très aimé, est très désiré être possédé. Et plus est aimé, plus est désiré être possédé. Et ce qu'aima ce Jésus Dieu et Homme, lui aussi, François très pauvre l'aima. Et il eut toujours purification sur purification ; et continuement il était purifié pour l'aspect très vil qu'il avait continuement. Et pour ce que Dieu l'avait appelé singulièrement, Il

lui donna, pour lui et les autres, des dons singuliers. Et même ce Dieu incréé voulut nous manifester la véritable implétion qu'eut notre père le Bienheureux François ; laquelle implétion nous ne pouvons comprendre. Et ces dons singuliers et cette implétion, il les eut par vraie et continue oraison. Donc, quand tu trouveras l'un de ceux qui ont l'esprit de liberté, disant : *Pourquoi me juges-tu ? Que sais-tu ce que j'ai au cœur ?* Réponds sûrement et reprends-le audacieusement, disant que le Saint Esprit nous enseigne à juger si les œuvres sont mauvaises. Lui-même, l'Esprit Saint, aussitôt qu'Il est infusé en l'âme, l'ordonne très parfaitement ; et selon cet ordre plus parfait qu'Il donna à l'âme, ainsi ordonne-t-Il aussi le corps. Autrement c'est faux.

Plus parfaitement et purement nous voyons, plus parfaitement et purement nous aimons. Comme nous voyons, ainsi nous aimons. Donc, plus nous voyons de ce Dieu et Homme Jésus Christ, plus nous sommes transformés en Lui par amour. Et selon la transformation d'amour, ainsi sommes-nous transformés en la douleur que l'âme voit en ce Dieu et Homme Jésus Christ. Et comme j'ai dit de l'amour, (qu'autant voit l'âme autant elle aime), ainsi je dis de la douleur ; savoir, qu'autant voit l'âme de cette ineffable douleur du Dieu et Homme Jésus Christ, autant elle souffre et autant elle est transformée en Lui. Et comme elle voit l'altitude et délicatesse de ce Dieu et Homme Jésus Christ, et plus grande est la vision de l'altitude

et de sa délicatesse, plus elle est transformée en Lui par amour.

Ainsi, plus l'âme voit cette douleur de ce Dieu et Homme Jésus Christ, et plus grande est la vision de cette ineffable douleur, plus elle est transformée en cette douleur. Comme l'âme est transformée en ce Dieu et Homme Jésus Christ par amour, ainsi est-elle transformée en Lui par douleur. Et après que l'âme voit cette surinfinité ou suraltitude divine, (qu'en nommant il me semble plutôt blasphémer que nommer), et l'âme en voyant ces hommes très vils avec lesquels cette suraltitude divine tout ineffable daigna faire amitié et consanguinité, plus purement et profondément l'âme voit ces choses, plus tendrement et profondément elle est transformée en cette douleur de ce Dieu et Homme Jésus Christ. Nageant, en effet, ineffablement l'âme en cette surbonté divine tout ineffable, elle voit la créature si pleine de défauts qu'en les voyant elle est aveuglée. Car elle voit qu'en comparaison de ce défaut, elle ne peut rien comprendre. Et plus limpidement l'âme voit ces choses, plus douloureusement elle est transformée en cette douleur du Dieu et Homme Jésus Christ. Quand, en effet, elle voit ensuite, (par cette divine lumière dilatant l'âme davantage), qu'elle-même est seule cause et fut cause d'une douleur si excessive et quasi infinie, elle est transformée, elle aussi, en excessive douleur. En effet, l'âme voyant cette surinfinie Bonté divine, tellement abaissée pour elle, créature toute très vile, qu'elle devint homme

mortel et voulut être tourmentée par si ineffable douleur continuement tant qu'elle vivait ; et que Celui qui était Créateur du ciel et de la terre mourut Lui-même si vilement, l'âme est encore plus transformée en souveraine douleur.

Si, en effet, en tout temps du monde l'homme cherche à satisfaire à l'homme, il en est plus soucieux au moment de la mort. Mais le Roi des rois, quoique toute sa vie fut Croix indicible à cause de la douleur ineffable et continue qu'Il porta, cependant en la mort Il eut pour chambre dorée et lit de pourpre une abominable Croix, et cette Croix tellement vile, qu'en elle Il n'eût put se soutenir, sinon par la fixion des clous Le soutenant Lui-même en la Croix. Car ces clous le tinrent en la Croix par les mains et les pieds ; autrement, Il n'aurait pu se soutenir en elle ; car elle était comme une fourche et brève et ténue.

Pour serviteurs très attentifs et prêts à Lui satisfaire, Il eut les satellites du diable, préparés d'une façon très attentive et continue à L'affliger plus cruellement et Le déchirer plus passionnément. De telle façon que, même en la mort, ils ne Lui donnèrent un peu d'eau lorsqu'Il le demandait, et clamait même avoir soif.

Et toutes ces choses, plus l'âme les voit clairement et limpidement, plus intimement et tendrement elle est absorbée et transformée en cette douleur tout ineffable, continue, du Dieu et Homme Jésus Christ. Or l'âme, voyant encore, qu'elle est tombée par pauvreté

et que ce Dieu et Homme Jésus la releva par pauvreté contraire ; et voyant qu'elle avait encouru douleurs sempiternelles, et que ce Dieu et Homme Jésus voulut souffrir continuement, par souffrance quasi infinie, afin qu'Il la délivrât de ses douleurs ; et l'âme, voyant encore, qu'elle était venue en despection de cette Divinité souveraine et tout ineffable, et que ce Dieu et Homme Jésus voulut être méprisé et injurié, et apparaître à tous si méprisé, afin qu'Il la relevât de ses mépris ; alors l'âme est transformée en telle douleur de ce Dieu et Homme Jésus Christ que tout est du tout ineffable.

Et toutes ces choses furent parfaitement en notre bienheureux Père François, vers qui nous devons regarder pour le suivre.

Graces a Dieu toujours. Amen

III. OU SONT MARQUÉES LES ŒUVRES DE L'AMOUR

Le premier signe du vrai amour est que l'amant soumette sa volonté à la volonté de l'Aimé. Et ce très spécial et très singulier amour a trois opérations :

« La première opération est que si l'Aimé est pauvre, il cherche à être appauvri ; s'il est vil, il cherche à être avili.

« La seconde opération de cet amour est qu'il fait abandonner toute autre amitié qui puisse lui être contraire ; et il fait lâcher père et mère, sœur et frère, et toute autre affection contraire à la volonté de l'Aimé.

« La troisième opération de cet amour est que rien ne peut être occulte en l'un qu'il ne révèle à l'autre. Et cette troisième opération, selon mon jugement, est suprême et complément de toutes les autres opérations ; car, en cette révélation des secrets s'ouvrent les cœurs, et se lient plus parfaitement l'un vers l'autre.

Graces a Dieu toujours.

III. COMME UN FRÈRE TRÈS CHER LUI ARRACHA SES SECRETS ET SUT PLUSIEURS VISIONS MERVEILLEUSES

En nom de la Très Bienheureuse Trinité et Révérendissime Mère de Notre Seigneur Jésus Christ.

Telle est la mutation des dons du Très Haut fait sur l'esprit de certaine fidèle du Christ, laquelle tout juste moi, scribe, pus obtenir de sa bouche avec grand peine et beaucoup de prières et extrême souci, bien que je lui fusse lié par grande familiarité et grande charité du Christ ; laquelle encore, en raison de sa

clôture extrême et stupéfiante dans les dons de Dieu, mutant que je pus observer, je n'aurais obtenue sinon pour lui avoir montré grand déplaisir ; à quoi elle fut émue de grande compassion pour un éloignement lointain et subit et pour un retour douteux à jamais à sa vue corporelle ; et maintes fois me dit qu'en nulle façon ne lui semblait qu'elle dût dire aucune chose en raison de nombreuses raisons fort vertueuses qu'elle invoquait, et aussi pour l'impossibilité de les exprimer. Car rien ne peut être dit d'expressif par les paroles humaines même de ces choses qui sont racontées ci-dessous, qui se sont passées corporellement ou en imagination. Et bien moins encore rien ne peut être dit des choses qui furent senties par elle mentalement, tant sur les frères, desquels nous parlions, qu'en l'excessive altération faite à son esprit pour elle. C'est, en effet, absolument ineffable, sauf le peu que je dirai ici, tel que je le reçus de sa bouche, comme le Seigneur me donne de me le rappeler.

Mais bien que cette âme bénie ait des lumières l'absorbant continuement en Dieu par des modes à nous ineffables, mais qui pour elle était continus et sans émission, néanmoins cette bénie âme reçoit de la mer infinie de la divine Bonté des dons toujours nouveaux, du tout inexpérimentés précédemment par elle, et le plus souvent plus hauts que tous ses états, et la conduisant davantage en l'abîme infini de Dieu.

Donc, le dimanche avant la fête de l'Indulgence [1],

1. La fête de la Portioncule.

en la messe qui était chantée en l'autel de la révérendissime Vierge, à l'église supérieure du Bienheureux François, vers l'élévation du Corps du Seigneur, les orgues chantant l'hymne angélique SANCTUS, SANCTUS, l'âme fut ainsi absorbée et assumée par la majesté du Dieu souverain et incréé en cette lumière incréée, et tirée hors d'elle avec si grande jouissance et illustration de l'esprit, que tout est du tout ineffable. Et quoi que soit dit ici en paroles, c'est absolument néant. Et par nulle parole humaine ne peut être exprimée cette bénie attraction de ce Dieu incréé tout-puissant. Après cette absorption abyssale en Dieu, l'influence précédente demeurant en elle immuée, apparut la figure de ce béni Dieu et Homme crucifié, comme déposé alors nouvellement de la Croix. Duquel le Sang apparaissait récent et coulant rubicond de ses plaies, comme s'il avait été versé alors immédiatement des récentes blessures. Alors aussi apparaissait en toutes les jointures de ce Corps béni une telle dissolution des jointures et de l'union des membres par la cruelle tension et traction horrible de ses membres virginaux par ces mains homicides des perfides sur le gibet de la Croix, que les nerfs et les jointures des os de ce très sacré Corps semblaient tout arrachés de la due harmonie de leurs jointures. Cependant n'apparaissait en la peau nulle solution de continuité.

A laquelle vue liquéfiante, ses viscères furent blessées de telle compassion que vraiment elle semblait toute, et d'esprit et de corps, transformée aux douleurs

ee la Croix. Et elle était traversée d'un trait plus rand à la vue de la déchirure si cruelle de l'union des embres, par laquelle tous les nerfs semblaient douureusement tendus, plus que par l'aspect des blesures ouvertes. Car en ceux-ci était davantage déclaré l'âme voyante le secret de la Passion et l'atroce rruauté de ceux qui Lui donnèrent la mort. Et l'aspect tu corps ainsi tourmenté du bon et aimé Jésus était de i grande compassion, que toutes ses jointures semblaient rrovoquer une nouvelle lamentation en celle qui les oyait. Et il faisait vraiment en elle un nouveau sentiient de douleur transperçant et l'esprit et le corps. Et en elle était la stupeur causée par cette influence livine ; car ce Dieu incréé restaurait l'âme par l'illusration ineffable de la splendeur abyssale de sa divinité élicieuse. Et ce même béni crucifié Jésus, Dieu et Homme, la transperçait toute par la crucifixion de la louleur transfixive de sa mort cruelle qui lui était manifestée. Ce béni et glorieux Jésus semble, en effet, par un acte invisible avoir concédé dignement à cette âme parfaitement le double état de sa vie, comme par un certain état de compréhension, par la perfection de la contemplation de la vie et de la crucifixion du corps dans la compassion transformative de sa mort ; laquelle, plus que toute âme que j'aie jamais pu voir, s'efforce d'être totalement conforme à sa vie par un effort extérieur. (Mais, nous taisant de sa louange, pour ce que la langue défaille du tout de l'expression de ses vertus, continuons notre entreprise).

Tandis qu'ainsi toute absorbée en cette divine douceur, et toute crucifiée par la vision du Crucifix, elle se tenait ensemble réjouie et douloureuse, baignée de myrrhe et de miel, quasi déifiée et crucifiée, voici subitement qu'autour de ce béni Jésus ainsi douloureux la multitude des fils de cette sainte Mère apparut. Lesquels ce béni Jésus, embrassant chacun avec si grand amour, les appliquait à embrasser la blessure de son côté, tandis qu'Il serrait des mains leur tête. Et la joie engendrée en l'âme de la Mère, pour ce si tendre amour de ce béni Dieu et Homme crucifié montré sur eux, lui fit oublier les douleurs qui lui étaient infligées et qui traversaient son âme en une vue si cruelle.

Il lui paraissait encore qu'il y avait bien des degrés dans l'embrassement des fils et leur application au côté. Car Il pressait certains plus et certains moins. Et encore Il appliquait certains plus souvent ; mais certains autres Il les absorbait corporellement intimement. Et apparaissait sur leurs lèvres la tache du sang rouge, qui colorait en certains toute la face, selon les degrés plus haut exprimés. A chacuns aussi versant de larges bénédictions, Il disait : *Découvrez, mes fils, la voie de la Croix et de pauvreté et de mon mépris ; car maintenant spécialement abondent ceux qui la cachent. Et pour cela singulièrement Je vous ai choisis, afin que par vous soit découverte ma Vérité, foulée aux pieds et cachée, par exemples et par paroles.* Et cette âme bénie comprend que, comme tous ces signes lui apparaissent

selon des degrés divers, ainsi les paroles qui sont dites sont requises diversement selon des degrés divers par les fils. Et bien qu'elle les vit chacun dans leur degré, elle ne voulut le dire spécialement d'aucun, (et ne me semblait congru de l'interroger), si ce n'est que chacun s'efforce le plus qu'il peut de se fixer en ce bénie Crucifié, et d'embrasser son commandement de suivre la voie du mépris, et pauvreté et Croix de toutes ses forces.

Mais elle dit qu'il lui est tout impossible d'exprimer la tendresse de l'amour qui éclatait dans le regard des yeux de cette bénie face du Dieu et Homme Jésus Christ sur ses fils, et dans l'embrassement et l'application à sa sacrée blessure, et dans tous les signes tant des bénédictions que des paroles faites sur eux. Mais je crois qu'il faut surtout que ces frères, (que le Très Haut mit dans les entrailles de la sainte Mère), observent ce qu'elle me dit : savoir, que généralement ses dons, c'est-à-dire, ses actions vers Dieu, commencent en son élévation et inflammation, et s'achèvent en notre présentation ; afin que par cela nous paraisse montré expressément par le Dieu béni qu'elle est pour nous la racine qui obtient tout, et que nous sommes sa voie et couronne dans le Seigneur ; tellement qu'en nous la racine de son fervent amour se dilate et croisse comme en ses rejetons.

Il faut encore peser ce qu'elle dit : que cette élévation de l'increé et transformation du Crucifié opposent en son âme un état continu d'inabyssation en

Dieu, de transformation au Crucifié qu'elle ne croit perdre à jamais. Ce que je comprends ainsi, (je ne sais cependant si c'est bien ; et ici et partout où sont dites paroles semblables), savoir, que cette âme bénie est tranformée de nouveau en un certain état d'acte continu de transformation en Dieu et en la très infinie lumière de Dieu, et en un sentiment jusqu'ici inéprouvé par elle du Crucifié douloureux. Lequel, quoiqu'Il soit pour elle continu et sans arrêt, pour ainsi dire par façon d'acte comme *habitus* ; cependant ce même acte, (comme je crois), reçoit augmentation de nouvelles ferveurs, joies et douceurs et de nouveaux goûts. Cependant, c'est dans le même mode de l'illumination première et continue ; de telle façon qu'ensemble Il est continu et cependant peut être souvent renouvelé quant à ces intensités.

Et pour cela il est dit qu'Il reste le même ; et cependant on peut dire vraiment que, quant à de tels modes de ferveurs plus grandes et douceurs et représentations, Il se renouvelle. De cela cependant elle-même devrait être interrogée, laquelle par expérience dirait mieux que moi balbutiant [1], et peut-être je ne le décris point exactement.

Et j'ai dit cela, parce qu'elle me rapporta cette histoire de la Procession comme quelque chose de nouveau par rapport au premier, et que je comprends seulement

1. Le lecteur excusera donc l'obscurité de la traduction qui ne peut dissiper entièrement la confusion de ces théories où l'écrivain avoue son impuissance.

lle la façon susdite, quant aux choses dans lesquelles il s'accorde avec le premier. En effet, tout l'état de cette âme est si ineffable qu'à peine pouvons-nous balbutier quelque chose. Rien d'étonnant, parce qu'elle-même, expérimentée et maîtresse en ces choses, affirme qu'elle ne dit rien du tout de ce qui est ; car ce mode est tout ineffable. Il lui semble donc quasi une espèce de blasphème de vouloir exprimer l'inexprimable. Mais parfois vaincue par mon importunité, comme celle qui porte des entrailles de mère, elle permet de certaine façon être vaincue, bien que avec une souffrance étonnante ; car elle-même, plus qu'aucune âme que je vis jamais, a coutume de dire toujours : *Mon secret à moi !*

Or, le jour de la Procession, quand on va à l'église Notre Dame, comme elle-même était en procession, elle sentit cet attrait inabyssal du Dieu incréé, duquel est dit plus haut, selon un mode stupéfiant et tout ineffable. Et elle vit ce béni Dieu, trine et un, habiter ainsi par sa majesté l'esprit des fils, en transformant ses fils en soi diversement selon les susdits degrés, que vraiment c'était un grand paradis pour elle de voir cette inhabitation divine en eux. Et Il semblait si tendrement pris d'amour pour eux, qu'elle-même ne pouvait se rassasier de les regarder. Et moi qui écris vis de mes yeux qu'elle-même paraissait en son visage toute changée en angélique et merveilleuse et glorieuse liesse. Et la bénédiction était telle que le Dieu incréé répandait sur les fils, et proférée si doucement et tendrement, que le mode est vraiment plus

honoré par le silence à cause de son ineffabilité. Alors elle requérait des fils : *Soyez, fils bien-aimés, pour moi un sacrifice d'holocauste, totalement, et d'esprit et de corps. Pesez, frères, combien doit être aimé par affections et œuvres Celui qui se donne à nous si tendrement, et qui nous requiert totalement si amoureusement et possessivement.*

Alors aussi semblablement lui fut faite représentation du Dieu Homme crucifié de la façon susdite, avec telle douleur compassive de ce déchirement des jointures décrit plus haut, que je le passe comme ineffable. Et Il était porté devant ses yeux, en l'air, durant toute la Procession, par le secours d'aucune main. Et alors tous les fils, et absents et présents, furent réunis autour de ce béni Crucifié sur le désir de la mère, lesquels il appliquait à son côté, les serrant et embrassant de la façon susdite. Et Il disait : *Je suis Celui qui emporte le péché du monde, et j'emportai tous vos péchés; et ils ne vous seront imputés à jamais. Voici le bain de votre purification. Et voici le prix de votre rédemption. Voici la maison de votre habitation. Donc ne craignez, fils, de défendre et découvrir cette vérité de ma Vie et de ma Voie attaquée. Car je suis avec vous continuement comme défenseur et aide.*

Lui fut encore montrée la purification de tous les fils en triple degré, et cette fois et souvent auparavant.

Il y a certaine purification générale de toute faute, et il y a spéciale de quelques-unes, savoir, collation de grande grâce et vigueur pour éviter facilement les péchés. Et bien que grande beauté soit donnée à l'âme

n toute purification, cependant en cette seconde est connée une splendeur extrême et délectable. Mais en u troisième est donné un tel excès que je ne pus rien tu tout avoir d'elle, disant que c'est tout ineffable. Et omme j'insistais avec importunité qu'elle me dît quelque hose, elle dit enfin : *Que veux-tu que je dise? Ils me emblent transformés en Dieu, tellement que je ne vois quasi ien en eux autre que Dieu, tantôt glorieux, tantôt souffrant; tellement qu'en Lui Il semble les avoir totalement ransubstanciés et inabyssés.*

Puis, comme nous approchions de l'église de la très ienheureuse Vierge Mère de Dieu, voici que cette Reine de miséricorde et Mère de toutes grâces se enchant sur ses fils et filles, (elle qui apparaissait précédemment élevée en haut), de façon nouvelle et rès glorieuse renouvelait les plus douces bénédictions ur tous ; et elle les baisait tous sur la poitrine, les uns lus, les autres moins. Elle embrassait les uns des baiers susdits des bras d'une telle charité que, comme lle apparaissait toute lumineuse, elle semblait les absorber en certaine lumière quasi infinie en dedans sa oitrine. Cependant il ne lui semblait qu'elle vît des ras de chair ; mais certaine lumière merveilleuse, rès douce, en laquelle elle les absorbait, les enfermant en sa poitrine avec cet amour extrême si tendre our eux.

Au matin du jour de l'Indulgence, comme on disait a messe sur l'estrade, le Très Haut lui fit beaucoup le choses. Entre autres apparut le béatissime Fran-

çois tout glorieux, offrant sa salutation habituelle, qui est ainsi : *Paix du Très Haut soit avec toi!* Et toujours il salue de voix très pieuse, très humble, gracieuse et affectueuse. Alors il loua beaucoup le propos en certains fils ardents de zèle pour observer la règle de pauvreté, et les pria de croître en œuvres. Et il dit : *Bénédiction éternelle, complète et abondante, que j'eus du Dieu éternel, vienne sur la tête de ces fils très aimés, tiens et miens! Dis qu'ils m'aident : savoir, en suivant la voie du Christ, en la manifestant par œuvres et paroles. Et qu'ils ne craignent, car je suis avec eux, et le Dieu éternel est leur aide!* Et il louait avec telle affection ces fils de leur bon propos, et les encourageait pour qu'ils avancent avec sûreté et l'aident lui-même en son intention ; et il les bénissait si amoureusement qu'il semblait tout entier s'épancher d'amour sur eux.

Elle vit bien autres choses ineffables sur soi et sur les fils, que je ne pus lui extorquer. Mais, ce peu que j'écrivis, qui est beaucoup en poids et en sens, je le décrivis fidèlement autant que je pus, quoique en l'appauvrissant. Lesquelles choses cependant, vaincue par mon importunité, elle exprima avec grande difficulté et peine disant en fin : *Pourquoi voulez-vous tant entendre? Ce Dieu béni tout entier se verse amoureusement sur nous, et sa très douce Mère. Et Ils veulent porter toute la charge de votre pénitence. Seulement Ils demandent que vous soyez des exemples lumineux de sa vie douloureuse, très pauvre et méprisée. Et Ils veulent et désirent vous voir morts vivants,*

Et que votre habitation soit au Ciel, et que seul l'usage du corps soit sur terre. Afin que, comme un mort n'est ému ni d'honneurs ni de mépris, de même vous soyez tout immuables en l'être extérieur. Et que vous prêchiez les autres par la mortification de votre vie plus que par contentieux sermon. Et en tous vos actes que toujours votre intention soit au Ciel, et en ce béni Dieu incréé et Homme crucifié. Tellement que, travaillant, parlant, mangeant extérieurement, toujours intérieurement vous soyez enfermés en ce Dieu béni qui vous veut porter continuement en Lui-même et assister toujours en tous vos actes !

Que Lui-même daigne accomplir cela en nous, qui daigne miséricordieusement nous requérir par les mérites de sa très glorieuse Mère et par l'intercession de son aimée servante ; par les mérites de qui Il daigna nous greffer nous, petits rameaux, afin que par elle, comme par l'échelle des exemples salutaires et des mérites radicaux, nous montions continuement en la sommité de sa vie très excellente et en la transformation de sa très sacrée Passion ; jusqu'à ce que, avec le béni Jésus entrant dans le sein paternel, nous reposions avec Lui, où est tout repos des Bienheureux dans les siècles des siècles.

Amen ! [1]

1. Nous ne savons rien du rédacteur de ces notes, sinon qu'il était très aimé de la sainte. C'est un esprit embarrassé et ses explications sont particulièrement obscures et prétentieuses.

IV. SENTENCES [1]

Recevoir des dons, c'est vendre sa liberté, abbé Evagre. Un esprit changeant ou errant, la lecture, la veille et la prière le consolident ; mais une concupiscence brûlante un labeur dépouillant et le soin l'humidifient. Et qui est troublé de colère, psalmodie, longanimité et miséricorde le répriment.

1. Ces sentences ne semblent pas appartenir aux dictées de la Bienheureuse.

V. OU SONT ÉCRITS DIVERS ENSEIGNEMENTS TOUCHANT L'ORAISON, LA PAUVRETÉ ET LA PÉNITENCE

En nom de Notre Seigneur Jésus Christ martyrisé. *Amen.*

« L'oraison est là où est trouvé Dieu.

« Et sont trois écoles, savoir, trois parties de l'oraison, hors desquelles Dieu n'est trouvé.

« Il y a, en effet, oraison corporelle, mentale et surnaturelle.

« Corporelle est celle qui se fait avec son de paroles et exercice corporel, comme génuflexions. Et celle-ci jamais je ne l'abandonne. Pour ce qu'en effet, quelquefois je voulais m'exercer en la mentale, et quelquefois j'étais trompée par paresse et sommeil, et perdais mon temps. Aussi je m'exerce en la corporelle. Et cette corporelle mène à la mentale. Elle doit, en effet, être faite avec attention, et quand tu dis : Notre Père, considère ce que tu dis. Non en courant, t'efforçant d'achever certain nombre, comme ces petites femmes qui font certains travaux aux pièces.

« Elle est mentale quand la méditation de Dieu occupe tellement l'âme qu'elle ne pense à rien autre qu'à Dieu. Et si quelqu'autre cogitation entre en l'esprit, je ne l'appelle mentale. Et cette oraison coupe la langue, car elle ne peut parler. L'âme, en effet, est totalement pleine de Dieu, tellement qu'elle ne peut être occupée à aucune autre chose en pensant ou en

parlant, sinon de Dieu et en Dieu. Et de cette mentale on vient à la surnaturelle.

« J'appelle surnaturelle celle où l'âme est ravie par cette pitié de Dieu et méditation, tellement qu'elle est entraînée quasi au-delà de sa nature ; et elle comprend de Dieu plus qu'elle ne voit que par sa nature peut être compris ; et elle connaît qu'elle ne peut comprendre. Et ce qu'elle comprend, elle ne peut l'expliquer ; car tout ce qu'elle voit et sent est au-dessus de sa nature.

« En ces trois écoles donc chacun se connaît soi-même et Dieu. Et de ce qu'on connaît, on aime. Et plus on aime, plus on désire avoir ce qu'on aime. Et c'est signe du vrai amour, que celui qui aime ne transforme pas une part de soi, mais tout soi en l'Aimé. Mais pour ce que cette transformation n'est pas continue, et ne dure pas, le désir prend l'âme de rechercher tous les modes par lesquels elle pourrait être transformée en la volonté de l'Aimé, afin de revenir de nouveau en cette vision. Et elle cherche ce qu'aima Celui qu'elle aime. Et Dieu le Père nous fit une route par l'Aimé, savoir, par son Fils, qu'Il fit fils de pauvreté, douleur et mépris et obéissance vraie. Car, comme il n'est plus grande pauvreté que de ne pas connaître Dieu, (savoir, orgueil par lequel est tombé le premier homme), il trouva une autre pauvreté que nous devons observer.

« Et sont trois pauvretés que nous devons avoir.

« L'une est de choses temporelles que le Christ eut très parfaitement. Donc en elle chacun doit l'imiter

arfaitement s'il peut ; et qui ne peut totalement, omme est un comte ou personne ayant famille, il oit l'aimer du moins cordialement et abandonner les ffections des choses terrestres.

« Autre pauvreté est d'amis, laquelle le Christ eut ellement que pour nul ami ou parent qu'Il eût du côté de sa Mère, ne lui fut épargné un soufflet. Ainsi devons-nous, nous aussi, être pauvres d'amis et de coutes créatures qui nous empêchent d'imiter le Christ.

« Troisième pauvreté qui fut dans le Christ est qu'Il fut pauvre de soi-même. Car, comme Il était tout-puissant, Il voulut être faible, afin que nous L'imitions ; non en cachant la puissance que nous n'avons pas, mais en considérant attentivement et pleurant notre défaut, vileté et misère. Donc, l'âme cherchant à faire la volonté de l'Aimé, qu'Il montra par son exemple dans la pauvreté, s'efforce de se transformer en cette pauvreté le plus parfaitement qu'elle peut. Elle veut encore être transformée dans les douleurs que Lui-même soutint. Dieu le Père, en effet, le fit Fils de douleur, et Il fut toujours en douleur. Car, dès l'instant de sa conception, Il fut en suprême tristesse ; car la divine Sapience Lui montra alors tout ce qu'Il devait souffrir. Et cette douleur commença alors et dura jusqu'à la séparation de l'âme du corps. Et cela nous manifesta l'oraison qu'Il fit, quand Il dit : *Triste est mon âme jusqu'à la mort*. Car, quand Il dit que la mort était la fin de cette douleur, est donné à entendre e principe, lequel fut le temps de sa conception. Et

pour ce que nous en fûmes cause, nous devons être transformés en ces douleurs. Ce que nous faisons selon la mesure de l'amour.

« Donc nous devons être pour ces douleurs imitateurs de toutes les douleurs, afin que nous soyons toujours en douleurs, et les désirions ; et que nous souffrions avec patience quoi qu'il arrive, soit injures qu'on dise ou fasse, soit tentations ; en sorte que n'y consentant, nous souffrions avec patience les tentations que Dieu nous permet ; soit encore tribulations quelconques ou tristesses ou tout autre chose. Et nous devons désirer ce que nous n'avons pas, pour l'imitation de l'Aimé, qui fut toujours en douleur ; à condition que nous ne donnions occasion avec faute.

« Il fut encore fils de mépris, car Il fut méprisé par tous, abandonné et couvert d'opprobres ; en quoi nous devons L'imiter si nous l'aimons. Car l'amour fait désirer la ressemblance. Et celui qui considère vraiment sa pauvreté et est vraiment pauvre, est affligé et par conséquent méprisé.

« Donc la vraie pauvreté est racine de tout cela.

« Il fut encore fils d'obéissance, laquelle Le tira du sein du Père, et Il lui obéit jusqu'à la mort. En quoi nous devons L'imiter, afin que nous soyons obéissants non seulement aux préceptes divins et aux conseils, et aux prélats, si nous en avons, mais même aux messagers de sa volonté, savoir, aux inspirations que Dieu envoie en l'âme. Et obéissons-Lui rapidement sans aucun retard. Or, non seulement en choses susdites,

mais encore en autres vertus devons-nous imiter Notre Seigneur Jésus Christ ; en sorte qu'en paix, en paroles, en œuvres et en manières, nous soyons pacifiques. Non cependant en défauts ni en choses qui sont contre notre âme ; et même, devons-nous pour les chasser être quasi des lions. Et encore en bénignité et mansuétude, non seulement pour les nôtres, mais encore pour tous, selon leur convenance. Pourvu que nous n'ayons de familiarité excessive avec les coléreux ; sinon pour autant que nous pouvons les calmer ; en effet, il faut alors les servir eux aussi. Que l'on ait encore bénignité et mansuétude, afin de ne répondre ni faire mal pour mal, mais que l'on souffre avec patience. Et encore que l'on fasse politesses à celui qui dit ou fit injure. Et cela se fasse placidement, et non par violence, en sorte que celui-ci ne soit accusé d'injure. Car les politesses doivent être faites à ceux qui nous offensent avec visage placide et âme quiète, comme une personne qui volontiers embrasserait les pieds de ceux qui l'offensent. Et pour obtenir cette vertu, qu'on regarde au Christ, comme bénignement Il souffrit. Car, quand on regarde cet exemple, Il donne la force de ne pas garder l'indignation. Nous devons encore L'imiter afin qu'en œuvre et parole nous gardions la rectitude sans aucune simulation ou duplicité ».

Ailleurs elle commença ainsi : « Dieu ayant un amour passionné pour l'âme lui donne caresses, savoir, consolations, sentiments et choses semblables que j'appelle

caresses, lesquelles l'âme ne devrait désirer ; qui ne sont cependant méprisables, car elles font courir l'âme et sont sa nourriture. Et donc l'âme morte de ces choses jusqu'à aimer Dieu, et s'efforce d'être transformée en l'Aimé. »

De plus comme il lui était demandé pourquoi il faut avoir pauvreté, douleur et mépris, elle répondit : « Il faut que l'homme connaisse Dieu et soi-même. La connaissance de Dieu présuppose la connaissance de soi de cette façon ; savoir, que l'homme considère et voie qui il offense, puis considère et voie qui est celui qui offense. De laquelle seconde considération et vision est donnée grâce sur grâce, lumière sur lumière, vision sur vision. Et de là il commence à arriver à la connaissance de Dieu. Et plus amplement il connaît, plus amplement il aime. Et plus amplement il aime, plus amplement il désire. Et plus amplement il désire, plus fortement il opère. Et cette opération est signe et mesure d'amour ; car en cela on connaît si l'amour est pur et vrai et droit, si l'homme aime et opère ce qu'aima et fit Celui qu'il aime. Mais le Christ, qu'il aime, eut, aima et opéra ces trois choses tant qu'Il vécut. Donc celui qui l'aime, doit toujours aimer, opérer et avoir ces mêmes choses, comme le Christ les eut, comme est dit plus haut. »

Item, parfois elle dit que si un seul faisait toutes les pénitences que font tous les hommes du monde, ce

ne serait suffisant pour mériter les choses qui sont promises et attendues. Donc chacun devrait s'efforcer de faire pénitence en secret, plus il peut, et désirer ce qu'il ne peut faire. Et même faire en public, pourvu qu'en son intention il ne veuille être vu. Car, abandonner le bien pour n'être pas vu, c'est tiédeur ; donc en nulle façon il ne faut à cause de cela l'abandonner. Et en ceci nous avons l'exemple de notre Maître, qui fit bien des choses qui ne furent jamais connues ; et cependant son amour fut tel qu'Il en fit aussi beaucoup en public.

VI. COMME ELLE VIT LA DIVINE MAJESTÉ EMBRASSER SES FILS ET LEUR FAIRE BÉNÉDICTIONS ET COMME FRÈRE A. EUT SON PARDON ET PLEURA

En la Fête de saint Pierre aux Liens, quand je voulais communier en la messe qui devait être

dite par l'un de vous à l'autel, qui est sur l'estrade au côté droit, en l'église du bienheureux François, à Assise, alors subitement me fut dit : *Voici que Frère un Tel vient.*

« Et Il dit cela de l'un des fils qui étions neuf autour de cet autel, près d'elle.

« Et quand Il dit : *Voici que Frère Un Tel vient*, je ne voulus par doute lever la tête pour le voir. Mais, quand je revins de l'autel, je le vis ; et me furent dites bien des choses de lui en particulier. Et puis de tous en général m'était dit : *De ceux-ci et de tous autres tu te réjouiras.* Car j'avais demandé la purification pour tous, et demandais d'être réjouie de tous. Et alors Il les purifia tous et dit : *A ces fils tiens, présents et absents, je donnerai le feu du Saint Esprit, qui les enflammera tous, et par amour les transformera totalement en ma Passion. Et en cela sera grande différence car, ceux qui se souviendront plus de ma Passion, recevront plus de mon amour ; et ceux qui auront plus de tel amour, seront plus unis avec moi.* Et Il dit bien des choses de cette différence dont je ne me souviens. Et en cela je fus extrêmement délectée.

« Et alors l'âme fut subitement ravie. Et je vis la Divine Majesté d'un mode tout ineffable, plus que jamais ne vis. Et je voyais qu'Elle embrassait tous ces fils ; mais Elle tenait les uns comme de côté, les autres plus sur sa poitrine et face ; mais quelques-uns. Elle les embrassait totalement. Et c'était selon la différence de transformation en la Passion du Christ et son amour. Et tous se réjouissaient de Dieu, savoir, les premiers, seconds et troisièmes ; mais ceux qui étaient

totalement embrassés et se tenaient en droite face vers Dieu se réjouissaient ineffablement plus que les autres; et en cela je me délectais ineffablement.

« Or le matin suivant, comme je voulais entrer pour l'indulgence dans l'église de la Vierge glorieuse de Portioncule, et que je tenais par la main certaine femme qui voulait m'aider à entrer en l'église, comme je posais le pied sur le seuil du porche, subitement l'âme fut abstraite, tellement qu'en cette pression le corps se tint et ne se mouvait. Et je laissai cette femme qui me précédait en m'aidant ; et je vis une église de merveilleuse grandeur et beauté alors subitement amplifiée par Dieu. Et en cette église rien de matériel n'apparaissait, mais tout était tout ineffable. Et l'âme s'émerveillait comment si subitement en posant mon pied, l'église s'amplifiait ainsi. Car je savais que cette église Sainte Marie de Portioncule était fort petite. »

Graces a Dieu.

Item, quand le frère A. disait la messe, en l'autel, en l'autre partie de la dite église, lui fut dit : *Bénédiction de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ait ce fils tien et mien, duquel beaucoup tu te réjouiras.* Et Il dit : *Tu auras des fils ; et que tous aient cette bénédiction ; car tous mes fils sont tiens, et les tiens, miens.*

« Après que je fus revenue à Foligno, quand je communiai à la dernière messe que dit le susdit frère, me fut dit sur lui : *De cet intime fils tien, tu te réjouiras*

beaucoup ; et Je confirme la bénédiction élernelle que Je lui donnai. Et Je suis Celui qui ôte les péchés. Et nul ne peut ôter les péchés sinon Moi. Et J'ôtai de lui coulpe et peine. Comme je ne comprenais nullement ces paroles, je les rapportai audit Frère, après qu'il eut achevé la messe. Et lui, après qu'il entendit cette parole : *J'ôtai de lui coulpe et faute,* ôta son capuce, et inclina la tête, et pleura.

« Dit le bienheureux François du susdit frère : *Rappelle-moi à mon frère, Frère A.* »

VII. COMMENT LA BIENHEUREUSE EUT COLLOQUE TRÈS PLAISANT AVEC LES SAINTS ANGES

En la fête des Anges du mois de septembre, comme j'étais à l'église des Frères Mineurs de Foligno et voulais communier, quand approcha l'heure de communier, j'avais donc alors et auparavant prié les Anges et principalement saint Michel disant : *O administrateurs de ce Dieu qui avez office et pouvoir de Le servir et Le présenter aux autres, présentez-moi ce Dieu et Homme; et présentez-Le moi tel que le Père Le donna aux hommes; savoir, présentez-Le moi d'abord vivant, pauvre, douloureux et méprisé, ou bien tué, ensanglanté et crucifié ; et puis, présentez-Le moi mort en Croix.*

« Et alors les très saints Anges dirent avec une plaisance indicible : *O toute plaisante et délectable à Dieu. Voici qu'Il t'a été administré, et tu L'as présent. Et en plus, Il te fut donné afin que tu puisses L'administrer et Le présenter aux autres.*

« Et en vérité, je L'avais alors présent comme j'avais demandé à ces très saints Anges. Et je Le voyais très clairement des yeux de l'esprit ; d'abord vivant, tout douloureux, ensanglanté et crucifié. Et puis, je Le voyais mort en la Croix. Et alors je sentais et avais douleur très aiguë, tellement que mon cœur semblait comme vouloir éclater par la présence d'une vision si douloureuse. Et d'autre part, ce m'était si grande délectation et si grande liesse de la présence des

Anges, et de la conversation si plaisante qu'ils me faisaient, que jamais je n'avais éprouvé autant de cette façon, savoir, d'une telle plaisance de la conversation angélique. Et jamais autrement je n'aurais cru que les très saints Anges fussent tellement plaisants, et qu'ils puissent donner à l'âme une si grande délectation comme ils me donnèrent. Et pour ce que j'avais prié tous les Anges et principalement les Séraphins, ces très saints Anges me dirent alors : *Voici que t'a été donné ce qu'ont les Séraphins, et communiqué.* »

VIII. COMMENT, GISANT INFIRME, JÉSUS LUI APPARUT, LA SERVANT ET CONSOLANT

UNE fois quand je gisais infirme, j'entendis m'être dites ces paroles par ce Dieu et Homme martyrisé. Il disait : *Viens à moi, colorée de toute couleur délectable.* Et Il dit : *Je veux que tu sois une petite martyre à Moi.*

« Et quand je demandai la très sacrée Onction et que les frères dirent qu'il y avait parmi les frères quelque murmure, (pour ce que peu auparavant avait été ointe ma compagne, et les frères disaient que nous répétions trop cette onction) ; alors j'eus quelque ennui de ces paroles. Et comme je gisais ainsi quelque peu dans l'ennui subitement me furent dites ces paroles : *Je t'oindrai avec tous mes prêtres, et tu seras ointe.*

« Et une autre fois en cette même infirmité gisant fort débile et affligée corporellement, m'apparut ce Dieu et Homme Jésus fort consolatoire et plaisant. Et d'abord Il me montra ce dont communément se délectent les infirmes, savoir, grande compassion par laquelle Il semblait fort me compatir. Et puis Il dit : *Je suis venu pour te servir et veux te servir.* Et le service qu'Il me faisait était celui-ci : car Il se seyait devant mon lit et se montrait à moi si plaisant que tout cela est tout ineffable. Et de la joie inénarrable et de la délectation que j'avais de si plaisante vision et locution, je ne puis du tout rien dire. Et je Le voyais des

reux de l'esprit beaucoup plus clairement que ne peut aucune chose corporelle être vue des yeux de la tête. Et en cette très claire et très délectable vision n'était telle joie et délectation d'esprit que tout cela est tout ineffable.

« Et puis Il me montra le bienheureux François et dit : *Voici celui qu'après Moi tu aimas tant. Je veux qu'il te serve.* Et alors ce bienheureux François se montra à moi si plaisant et si grande familiarité et amour intime, que tout fut tout extrême. Et je me délectais beaucoup en cette grande familiarité et amour que me montrait le bienheureux François. Et alors il me dit paroles très secrètes et très hautes, et puis Il dit : *Tu es seule née de moi.* »

Graces a Dieu. Amen.

IX. COMMENT NOTRE DAME DÉPOSA EN SES BRAS SON DIVIN FILS SOUS LA FIGURE D'UN PETIT ENFANT, ET DES PAROLES QU'ELLE ENTENDIT

En la Purification de la Bienheureuse Vierge, quand au matin étaient données les chandelles en l'église des Frères Mineurs de Foligno me fut faite parole, disant ainsi : *Cette est l'heure où Notre Dame vint avec son fils au temple.*

« Et quand l'âme entendit cela, elle entendit avec si grand amour, que nullement en peut être dit ni compris quelque chose. Et alors l'âme fut ravie, et elle vit Notre Dame entrant en cette heure, et elle alla à sa rencontre avec grande révérence et crainte. Et Notre Dame donna à l'âme grande sécurité sur soi, et tendit vers moi son Fils et dit : *Reçois, amante de mon Fils.*

« Et en disant ces paroles, elle tendit les bras, et posa en mes bras son Fils qui semblait avoir les yeux clos comme s'Il dormait. Et Il était enveloppé de langes ou emmailloté. Et Notre Dame, comme fatiguée du voyage, s'assit. Et elle faisait si beaux et délectables gestes ou manières, qu'il était fort doux et délectable de la voir et regarder ; si bien que non seulement l'âme pouvait regarder cet Enfant que je tenais en mes bras ainsi serré, mais encore regardais-je Notre Dame. Et subitement l'Enfant resta dans mes bras tout nu, et ouvrit et leva les yeux et regarda. Et alors en ce

gard de ses yeux j'eus et sentis si grand amour qu'il e vainquit du tout. Et j'allai avec ma face jusqu'à face et collai ma face à sa face. Et fut tel feu par tte ouverture et élévation des yeux de Celui qui nsi me restait dans les bras tout nu ; et ce qui éma- ait de cet Enfant et des yeux de cet Enfant était un ien tout indicible que je sentis et je ne le sais en ucune façon dire.

« Et alors subitement apparut une immense Majesté t elle dit : *Qui ne M'aura vu petit, ne Me verra pas grand.* t Il dit : *Je vins et M'offris à toi ; et toi offre.* Mais Il e dit comment, ou à qui, je devais offrir.

« Mais alors l'âme subitement de façon merveilleuse t ineffable s'offrit elle-même à Lui. Ensuite elle offrit ertains des fils spécialement et nommément ; et elle ffrit soi-même et eux parfaitement et totalement, ne éservant rien de soi ni d'eux, pour soi et eux. Ensuite lle offrit tous les fils. Et alors l'âme vit et comprit que Dieu acceptait cette oblation et la recevait avec grande allégresse. Et de cette ineffable allégresse et délectation et douceur que j'eus, en voyant que Dieu recevait l'oblation et l'acceptait avec si grande béni- gnité, je ne puis rien dire du tout.

« Or, le vendredi suivant immédiatement cette fête, comme le matin, je disais à Dieu : *Je sais que Tu es mon Dieu, que Tu es mon Père, que Tu es mon Seigneur ; enseigne-moi ce que Tu veux que je fasse ; et instruis-moi en ces choses qui Te plaisent, car je suis prête à obéir.* Comme je me tenais en ces paroles et semblables jusques

à tierce, alors me fut dit : *Je sais, (savoir : ce qui me plaît).* Et j'entendis ce mot, mais ce que je vis et compris, et ce qu'Il me montra, ne sais nullement et ne puis dire. Quoique plus volontiers je dirais ce que je compris que la parole que j'entendis. Mais ce fut un abîme tout ineffable. Et Il me montra ce que tu es et qui sont ceux qui vivent en Lui et qui non. Et Il dit : *En vérité, Je te dis, il n'y a voie droite, sinon celle qui suit Mes vestiges, car en Ma voie il n'est absolument nulle déception.* Et cette parole, savoir, *En vérité,* Il me l'a dite souvent et en nombreuses locutions. »

Graces a Dieu.

... OU MÉDITANT SUR LA PASSION DU FILS DE DIEU, LUI FUT DITE PAROLE D'EXCESSIVE DILECTION ET COMMENT ELLE CRUT MOURIR DE DOULEUR ET SON CŒUR ÉCLATER

Le jeudi de la Semaine Sainte, j'étais à méditer sur la mort de ce Fils de Dieu incarné et m'efforçais de vider mon esprit de toute autre chose, afin que je puisse avoir mon âme plus recueillie en cette Passion et Mort de ce Fils de Dieu. Et j'étais occupée à chercher et désirer comme je pourrais mieux vider mon esprit de toute autre plénitude, et comme je pourrais mieux avoir souvenir de cette Passion et Mort du Fils de Dieu. Alors subitement, comme je me tenais en cette occupation et étude, divine locution fut faite en l'âme, disant : *Moi, Je ne t'aimai point par farce.*

« Alors cette parole me fut coup de mortelle douleur. Car aussitôt furent ouverts les yeux de l'âme et je voyais comme était très vrai ce qu'Il disait. Et je voyais les œuvres de cette dilection ; et je voyais tout ce que fit ce Fils de Dieu pour cet amour ; et je voyais tout ce que souffrit en vie et en mort ce Dieu et Homme martyrisé pour cet indicible et tendre amour. Et comme je voyais toutes les œuvres de la très véritable dilection en Lui, je comprenais aussi que la susdite parole était très vraie en Lui ; car ce n'était pas par farce, mais par parfait et tendre amour qu'Il m'aima. Ainsi voyais-je tout le contraire en moi ; car moi ne L'aimais sinon par comédie et non vraiment. Et voir

cela m'était peine mortelle et douleur si intolérable que je croyais mourir. Et alors subitement me furent dites autres paroles qui augmentèrent ma douleur. Et ces paroles furent celles-ci ; car après qu'Il avait dit : *Moi, Je ne t'aimai point par farce,* (et je voyais qu'Il en était ainsi vraiment en Lui, et en moi tout le contraire, et avais sa grande douleur que je croyais mourir), Il dit : *Je ne te servis point par simulation.* Et puis Il dit : *Je ne te sentis point par éloignement.* Et alors fut augmentée la susdite peine mortelle et douleur. Et l'âme clama et dit : *Maître, ce que Tu dis n'être pas en Toi est tout en moi. Car jamais ne T'aimai sinon par comédie et avec mensonge. Et jamais ne voulus approcher de Toi, en vérité, afin que je sentisse les douleurs que Tu souffris et sentis pour moi. Et jamais ne Te servis, sinon par simulation et non vraiment.* Et voyant comme Il m'avait véritablement aimée, je voyais en Lui tous les signes et œuvres du vérissime amour ; comme Il s'était donné tout et totalement pour me servir ; et comme Il s'était tellement approché de moi qu'Il s'était fait homme, afin de vraiment porter et sentir en soi mes douleurs. Et en voyant tout le contraire en moi, telle douleur et peine étaient en moi que je croyais mourir ; et je sentais que pour cette douleur extrême les côtes de la poitrine se disjoignaient et me semblait que le cœur voulait éclater.

« Et comme je méditais spécialement en cette parole qu'Il avait dite : *Je ne te sentis point par éloignement* ; Il ajouta, disant : *Je suis plus intime en ton âme que ton âme à soi-même.* Mais ceci aussi augmenta la douleur ; car

plus je le voyais intime en moi, plus je connaissais mon éloignement de Lui de ma part. Et puis, Il dit autres paroles manifestatives de son tendre amour, et Il dit : *Quiconque voudrait Me sentir en son âme, Je ne M'ôterais de lui. Et quiconque voudrait Me voir, avec extrême plaisance Je lui donnerais ma vision. Et quiconque voudrait parler avec Moi, avec extrême délectation Je parlerais avec lui.* Et ces paroles excitèrent en mon âme un désir de ne vouloir sentir, ni voir, ni parler aucune chose en quoi puisse être offense de Dieu. Et c'est ce que le Seigneur requiert spécialement de ses fils ; afin que, comme ils ont été appelés et élus par Lui pour Le voir et sentir et parler avec Lui, Il veut qu'ils s'abstiennent du tout des contraires. Et au début quand Il montra les propriétés de ses fils, Il dit : *Tout ceux qui seront amateurs et observateurs de cette pauvreté, douleur et de mon mépris, ceux-là sont mes fils légitimes. Et ceux-là sont tes fils, et non pas autres. Et ceux dont l'esprit sera fixé en cette mienne Passion et Mort, où est vrai salut et non ailleurs, ceux-là sont Mes fils légitimes, et ceux-là sont tes fils et non pas autres.* »

GRACES A DIEU TOUJOURS. AMEN.

XI. LETTRE A SES TRÈS CHERS FILS OU LEUR MANDE QU'ILS SOIENT UN CŒUR, UN CORPS ET UNE AME

O très chers de mon âme, je désire de vous ce que je désire de moi et de ma compagne, que vous pensiez toujours de même et ne soient schismes en vous. Car cette chose qui fait que tous les discordants viennent à sentir de même, je désire qu'elle soit en votre âme ; et c'est être petit. Et cet être petit ne fait regarder vers aucune suffisance de science ni de sens naturel ; mais incline seulement l'âme à voir ses défauts et ses misères ; et avec soi-même et contre soi-même elle soulève des discussions, afin de vaincre ses défauts et elle s'efforce de les corriger. Mais cet être petit ne menace personne et ne fait pas l'homme onéreux ou contentieux en paroles ; quoique sa vie frappe tous ceux qui sont contraires à cette petitesse.

« Et c'est ce que je désire de vous, ô mes intimes, que votre vie, même la langue se taisant, en la voie de cette petitesse et pauvreté et zèle discret et souffrance discrète, soit un clair miroir à ceux qui veulent la suivre et soit une épée aiguë aux adversaires de la vérité.

« O mes intimes, pardonnez à ma superbe, si moi, très superbe et fille de superbe, j'ose vous enseigner et induire en voie d'humilité, alors que je suis toute contraire à cette humilité ! Mais le zèle et la certitude me font ainsi parler. Car ainsi vous parlè-je avec sécurité, comme à mon âme. Et aussi, quoique j'aie parlé super-

ement, cependant pour avoir parlé avec confiance, ardonnez-moi, je vous prie !

« O mes très chers, mon âme s'apaiserait fort si j'endais de vous que cet être petit vous aurait fait un œur, un corps et une âme, sans laquelle unité en érité je ne vois pas que vous puissiez bien plaire à ieu. »

XII. OU L'ON VOIT QUE L'AME DOIT ÊTRE RECUEILLIE ET HUMBLE POUR TROUVER DIEU

RIEN ne nous est nécessaire que Dieu. Trouver Dieu, c'est recueillir notre âme en Lui. Et pour que l'âme se recueille mieux, il faut élaguer toute relation superflue, ou familiarité, et tout parler inutile, et ne point vouloir savoir beaucoup de choses neuves ; et brièvement, se séparer de tout ce par quoi l'âme est dispersée ; et qu'elle entre à connaître l'abîme de ses misères ; et qu'elle pense ce qu'elle fit au temps passé, et ce qu'elle fait au présent. Et qu'elle voie bien quel bien elle pourra invoquer. Et que nul jour ne passe qu'elle ne considère cela. Et si le jour passe, que ne passe point la nuit. Et tourne-toi, âme, à connaître la divine miséricorde, comme Jésus Christ s'est conduit avec toi en toutes tes misères. Et garde-toi bien afin que tu Lui sois reconnaissante, et n'oublie pas ce bien-fait. Et garde-toi de la superbe ; et combats contre l'honneur et contre toutes vanités ; et contre l'honneur spirituel même et temporel ; et contre la gourmandise, et contre l'avarice. Et ne veuille avoir ni peu ni prou qui te fasse avare, ni aucune chose. Et ne veuille avoir aucune dignité et ne désire aucune suffisance. Elles sont, en effet, filles de superbe qui ne laissent point l'âme s'élever en haut. »

GRACES A DIEU.

III. LETTRE A SES FILS OU SE DIT TROP LIÉE POUR ÉCRIRE AUCUNE CHOSE, SINON QU'ILS APPRENNENT CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI

Ne vous émerveillez, mes fils très chers, si je ne vous répondis à plusieurs lettres que vous m'avez envoyées. Car je suis tellement liée que je ne puis envoyer des lettres ni à vous ni à d'autres, ni autre paroles spirituelles, sinon ces choses banales. Et à tout le monde je n'ai plaisir à dire aucune chose, sinon seulement ces deux, savoir, connaître Dieu et soi-même ; savoir, gésir continuellement en sa prison et ne jamais sortir de sa prison. Et si l'on sort de sa prison, que l'on s'efforce de revenir avec douleur et vraie contrition en sa prison. Je crois que celui qui ne sait gésir et se tenir en sa prison, ne peut aller et ne peut procurer le bien d'autrui, s'il ne réfléchit pas sur soi-même.

« O mes fils très chers, que fait toute révélation, toute vision, tout sentiment, toute douceur ? Que fait toute sapience ? Que fait tout ravissement ? Que fait toute contemplation, si l'homme n'a vraie connaissance de

Dieu et de soi ? En vérité, je vous dis que c'est néant. Et aussi m'étonnè-je que vous recherchiez mes lettres, car je ne vois en quoi ma lettre ni mes paroles doivent ou puissent vous consoler. Et je ne vois que vous puissiez en recevoir consolation sinon de cette connaissance. Et de ceci j'ai plaisir de parler et non d'autre chose. Et en toutes m'est imposé silence, sauf en cela. Je vous prie instamment que vous priiez Dieu qu'Il donne cette lumière à moi et à toute mon engeance ; et nous fasse en cela demeurer toujours.

« Je dis encore : La vision de l'Incréé, l'amour qui naît de la vision de l'Incréé garde la vision. Mais par ce que cet amour et cette charité ne gardent parfois bien les secrets de la vision, (car l'amour est fait pour se dilater) et pour cela a été posée autre garde comme est sainte jalousie qui naît de vraie vision, qui garde mieux que l'amour. Et pour cette grand garde que fait ce zèle des choses qui sont certaines, il les fait incertaines, et le blanc il le fait noir. Et encore surgit cette vision, et elle place de côté l'amour et zèle, et elle-même se garde elle-même. Et c'est pourquoi, mes fils, que je sois excusée par vous, car c'est ce ligament qui m'imposa et m'impose silence. Et combien que je puisse m'excuser cependant j'accuse la droite vision. Car cette droite vision sait bien, et donc elle dit, et me fera dire tout ce qui sera nécessaire à vous et aux autres.

« Que toutes nos salutations s'accomplissent en la résurrection du Seigneur et en la rénovation qu'Il fait à ses très parfaits aimés ! Amen. »

XIV. BILLET A UN FILS TRÈS AIMÉ OU ELLE LUI SOUHAITE QU'IL AIME LA SOUFFRANCE

O mon fils, je désire de tout moi-même que tu sois amateur et sectateur de la douleur. Et je désire de tout moi-même que tu sois désolé de toute consolation temporelle et spirituelle ; et c'est ma consolation, je te prie qu'elle soit tienne.

« Je n'entends servir ni aimer pour aucune récompense ; mais j'entends servir et aimer pour la bonté incompréhensible de Dieu. Et je désire que tu croisses nouvellement et que tu renaisses en ce désir, afin que tu sois désolé de toute consolation pour l'amour du Dieu et Homme Jésus Christ désolé.

« Je ne te fais autre salutation sinon celle-ci, savoir, que tu croisses toujours en union divine et en faim et soif d'être désolé toujours, tant que tu vivras. »

XV. LETTRE A UN FILS OU ELLE LUI MANDE QU'IL SUIVE LA VOIE DE LA CROIX

O Fils très cher, si tu désires la lumière de divine grâce ; si tu désires éloigner ton cœur de toutes les sollicitudes ; si tu veux réfréner les tentations nuisibles ; si tu désires être parfait en la voie de Dieu, ne paresse pas pour courir à la Croix du Christ. Il n'est, en effet, vraiment d'autre voie réservée aux Fils de Dieu par laquelle ils puissent trouver Dieu et, l'ayant trouvé, retenir, sinon la voie et vie de ce Dieu et Homme martyrisé que j'accoutumai de dire et qu'encore j'affirme être le Livre de Vie ; à la délectation duquel personne ne peut accéder, sinon par continue oraison. Car l'oraison continue illumine l'âme, l'élève et transforme.

« Illuminée, en effet, par la lumière perçue en l'oraison, elle voit clairement la voie du Christ préparée et foulée par les pieds du Crucifié, par laquelle courant à cœur dilaté, non seulement elle s'éloigne de la pesante sollicitude du monde, mais encore elle s'élève au-dessus d'elle-même pour goûter la divine douceur. Et ainsi élevée, elle est enflammée de divin incendie, en sorte qu'ainsi élevée, illuminée et enflammée, elle soit transformée en ce Dieu Homme. Et tout cela se trouve dans le regard sur la Croix par oraison continue. Donc, ô mon fils très cher, fuyant à cette Croix, par Celui qui en elle meurt pour toi, demande d'être illuminé afin de te connaître pleinement ; afin que, approfondi en la connaissance de ton défaut propre, tu puisses te dresser jus-

qu'à connaître plus pleinement la divine bonté qui t'apparaissait incompréhensible lorsqu'elle t'éleva plein de défauts jusqu'à la filiation, et te promit d'être ton père. Ne lui sois donc pas ingrat. Mais efforce-toi d'accomplir en tout la volonté d'un si grand et aimable père.

« Car si dans les légitimes fils le bon plaisir de Dieu le Père ne s'accomplit, comment s'accomplira-t-il dans les fils adultérins? Sont appelés fils adultérins, ceux qui vaguent hors de la discipline de la Croix par les désirs de la chair. Mais fils légitimes sont ceux qui s'efforcent de se conformer en tout à leur Maître et Père martyrisé pour eux, savoir, en pauvreté, douleur et mépris. Lesquelles trois choses, fils très cher, regarde-les certainement comme complément et fondement de toute perfection. Car en ces trois que j'ai dites, l'âme est illuminée véritablement; elle se parfait et se purge, et elle se prépare très à propos à la divine transformation. »

XVI. LETTRE A UN FILS OU ELLE LUI MANDE QU'IL SOIT VRAI FILS DE DIEU

ITEM, elle dit que les tribulations de ce monde signifiaient des consolations éternelles ; et aussi ne faut-il avoir cure en ces tribulations temporelles qui ont une fin.

« Je te demande, cher, moi misérable ce que j'ai grande vergogne à dire. Tu sais mieux endormi que moi éveillée. Quoique tu m'annonces par là des tribulations ; cependant si j'étais bonne chrétienne les tribulations me seraient consolations. Je te prie encore de ne t'occuper aux choses extérieures, pour lesquelles tu es sollicité en ce moment ; et le monde de sa part continuement te sollicite. Tu sais, en effet, bien mieux que moi qu'autre chose font ceux qui sont fils seulement par création, et autre chose ceux qui sont fils par grâce. Et il n'est douteux que celui qui aime beaucoup veut être beaucoup aimé ; et qui donne tout, redemande tout.

« Aussi je te prie, fils très cher, que quoi que tu fasses, tu le fasses selon son vouloir. Et pour ce que je crois que tu es fils de Dieu très cher et que Dieu te veut tout et non point partie de toi, mais tout, aussi je te prie que ni souci de perdre ou acquérir honneur et profit temporel ne te meuve. Mais selon le vouloir du Souverain Bien, fais toute chose. Supporte, fils très cher, que te soit fait [le mal] plutôt que tu n'en fasses à autrui. Et c'est ce que nous enseigne le Maître, qui

souffrit tout et ne voulut faire de mal aux autres. Emplis, mon fils très cher, ton gentil esprit de ce Dieu incréé ; et opère et regarde vers cette noble vocation que Dieu fit de toi. Si ce Dieu incréé se fixa en toi, je te prie que tu te fixes en lui. Grandis, grandis, grandis !

« Que toutes nos salutations s'accomplissent en la résurrection du Seigneur et en Celui qui est tout salut ! Aide-moi à accomplir mon désir affamé de ton progrès. Je prie le Souverain Bien qu'Il me rassasie de ton progrès.

« Lumière, amour et paix du très-haut Dieu soient avec toi ! Je ne suis digne de donner bénédiction ni le méritai ; mais si Dieu même veut me donner quelque bénédiction par sa bonté, je m'exproprie moi-même ; et te donne tant que le veut Dieu-même. »

Graces a Dieu.

XVII. LETTRE A UN FILS OU ELLE LUI ENSEIGNE QU'IL SOIT FERVENT MALGRÉ L'ABSENCE DE DIEU

Je désire beaucoup, fils très cher, que tu renaisses et te renouvelles. Je désire, fils, que tu expulses entièrement de toi toute négligence et paresse. Je désire encore, mon petit fils, que tu ne pries pas moins, ne veilles pas moins, ne fasses pas moins les autres bonnes œuvres quand te serait soustraite la grâce, que si tu avais cette grâce divine. Il est bon, fils, et fort accepté de Dieu, qu'avec la ferveur de la grâce divine tu pries, et veilles, et travailles et fasses autres bonnes œuvres. Et cependant, mon fils, il est absolument très agréable à Dieu et très accepté de Lui, si en soustraction de la grâce ou quand te serait soustraite la grâce, tu ne pries pas moins, ne veilles pas moins, et ne fasses pas moins autres bonnes œuvres. Fais sans la grâce ces mêmes choses que tu fais avec la grâce.

« Donc, fils, si la divine chaleur ou ferveur te pousse parfois à prier, et veiller, et t'exercer, alors efforce-toi quand il plaît à ce Dieu de te soustraire sa chaleur et ferveur, (soit pour ta défaillance, le plus souvent, soit pour qu'Il amplifie et augmente en toi davantage sa grâce), de ne pas moins prier, pas moins veiller, pas moins te dépenser en toute bonne œuvre. Et même si la tribulation et la tentation te venaient, (qui ont le pouvoir de punir et purger les fils de Dieu) ; et si alors t'était soustraite la grâce, efforce-toi de ne

pas moins prier alors, pas moins veiller, pas moins te dévouer à toute bonne œuvre, de ne pas moins résister et combattre contre les tentations, afin de pouvoir vaincre ; afin qu'au moins par ta continuelle oraison, tes veilles, tes larmes, tes exercices, ton importunité de toute sorte, tu forces ce Dieu qu'Il daigne te rendre la chaleur de sa grâce et ferveur. Fais, toi, ce qui est tien, mon fils, car ce qui est sien Dieu le fera bien.

« L'oraison forcée est, en effet, très acceptée de Dieu, mon fils. Par cet ineffable et très doux et consolatif regard que j'ai en ce Dieu incréé, ce Dieu me fait par son ineffable bonté revenir et me tourner totalement sur toi et regarder vers toi. Et Il me semble qu'Il me montre quasi tout ce qui est en toi, et intérieurement et extérieurement. En sorte qu'avec nouvelle liesse et ineffable et tout autre, je suis faite en toi, tellement que ne puis quitter mes yeux de toi. Et sache, mon fils, que cet amour est si intense que je prie Celui qui le fit de le tempérer, car il me semble que je ne sois mienne, mais tienne. Donc je dis en moi-même à celui à qui j'écris, (comme je suis toi et que tu es moi) : Si tu voyais, mon fils, mon cœur, tu serais tout lié à faire tout ce que Dieu veut. Car mon cœur est le cœur de Dieu ; et le cœur de Dieu est mon cœur. Je désire, mon fils, que ce rire, que je commençai d'avoir de toi, croisse, car au Paradis sera son complément.

« Ce qui affermit plus l'âme en Dieu et la fortifie, est l'amour. Et ce qui la fait plus tendre est l'amour.

Chacune de ces choses a sa convenance. Mais puisque je crois que tu le sais, aussi ne l'expliquè-je.

« Sache, mon fils, que je vis avec extrême langueur. Et cela vient de l'amour. Car, plus une chose est aimée, plus on désire l'avoir. Aussi, mon fils, pour ce que je désire t'avoir de tout mon être devant la divine majesté, c'est pour cela que je languis. Encore, mon fils, cet amour engendre grande jalousie, laquelle jalousie est peineuse. Et pour cela cette jalousie est peineuse, parce que continuement, de tout mon être, je crains que ne soit quelque chose qui t'empêche en la voie de Dieu.

« Et aussi, mon fils, de tout mon être, je te prie de ne lever les yeux de ton âme de ce Dieu Homme martyrisé, (si tu les y tiens), qui a pouvoir d'embraser toute l'âme. Si tu ne les y tiens pas, efforce-toi de toutes tes forces de les y tenir et fixer. Encore, mon fils, je désire de tout mon cœur que si ton esprit est ravi à voir ce Dieu homme martyrisé, cela me plaît bien, et si ton esprit n'est pas élevé à voir ce Dieu Homme martyrisé, reviens et recommence du pied ou de la tête, et repasse toutes ces voies de la Passion et Croix de ce Dieu Homme martyrisé. Si tu ne peux retrouver et ravoir avec le cœur, dis soigneusement et fréquemment des lèvres ; car ce qui est dit soigneusement et fréquemment des lèvres donne au cœur ferveur et chaleur.

« Je te prie encore, mon fils très cher, moi sotte, que le monde ne soit pas ton soutien. Ne t'appuie pas au monde ! Car quiconque s'appuiera au monde, se trou-

era déçu. Car le monde est tout faux. Mais que ton appui soit ce Dieu Homme martyrisé. Donc quiconque serrait ce Dieu Homme martyrisé si pauvre et très plein d'ineffable douleur et continue, et si très méprisé et tout annihilé, et si cette vision était par grâce, je suis sûre qu'il Le suivrait par pauvreté et par continue douleur et mépris et vileté.

« Quant à la grâce divine, nul ne peut s'excuser qu'il ne la puisse trouver. Ce Dieu très libéral distribue à tous très libéralement sa grâce, savoir, à ceux qui la veulent et la suivent. Je désire encore, mon fils, que tu ne t'emplisses, sinon de ce Dieu incréé, et qu'en ton esprit ne soit autre emplissement sinon cet emplissement de ce Dieu incréé. Si tu ne peux avoir cet emplissement, savoir, de ce Dieu incréé, tiens et garde celui que nous avons dit plus haut, savoir, l'emplissement de ce Dieu Homme martyrisé. Que si l'un et l'autre, mon fils, te sont soustraits, ne te repose pas tant que tu ne retrouves et ne repossèdes l'un de ces emplissements. Car il ne faut en nulle façon se tenir sans l'un de ces emplissements.

« Lumière, amour et paix du Dieu très haut soient avec toi !

« Bénédiction du Dieu très haut soit avec toi, éternellement soit avec toi mon fils !

« Adieu en ce Dieu Homme Jésus Christ et en la Vierge sa Mère ; et je te prie de n'être ingrat à cette Vierge bénie qui s'est tant souciée de toi. Et prie pour moi vilissime créature et pour ma compagne, M., qui est

fort infirme et qui fait soigneusement ce qu'elle te promit ; et pour tous tes frères et sœurs.

« Nous sommes éternellement obligées à notre vénérable père et vôtre, frère Jean [1], ministre général, pour un tel bienfait accordé à nous, si vilissimes et toutes abjectes personnes. Que celui à qui appartient de rétribuer, le lui rende et à toi, mon fils ! »

1. Frère Jean de Murro fut ministre général de 1296 à 1304. Il mourut Cardinal en 1312.

XVIII. COMMENT PAR SEPT DONS DE DIEU PEUT ÊTRE PARFAITE LA CONSOMMATION AU TRÈS DOUX JÉSUS CHRIST

Ces très doux dons de Dieu quiconque pourra les obtenir parfaitement, sache qu'Il est consommé et parfait dans le Seigneur très doux Jésus Christ et qu'Il a été fait ce très doux Jésus Christ par transformation. Et plus il aura progressé en ces choses, plus croîtra en lui l'être du très doux Jésus.

« Le Premier don est l'amour de pauvreté, par lequel l'âme se dépouille de l'amour de toute créature, en sorte qu'elle ne veut possession d'aucune chose sinon de Jésus Christ Notre Seigneur ; et n'espère en l'aide d'aucune créature en cette vie. Et le montre par les œuvres.

« Le Second est qu'elle désire être méprisée, vilipendée et opprobriée par toute créature ; et qu'elle veuille que toute créature la croie digne que personne n'ait d'elle compassion ; et ne veuille vivre au cœur de personne sinon de Dieu seul, ni être réputée quelque chose par personne de quelque façon.

« Le Troisième est qu'elle désire être affligée et peinée et très accablée de toutes les douleurs du cœur et corps du très doux Jésus Notre Seigneur et de sa très douce Mère. Et qu'elle désire que toute créature lui procure des douleurs sans intermission. Et si elle ne peut vouloir ces trois choses, qu'elle sache qu'elle est bien loin de la très douce similitude du Christ béni ; car ces trois

choses l'accompagnèrent en tout lieu, et en tout temps, et en tous ces actes, et semblablement sa Mère aussi, savoir, douleur, pauvreté, et mépris, et tout cela au suprême degré.

« Le Quatrième est que toute personne sache qu'elle est indigne d'un si grand bien et qu'elle ne peut nullement avoir ces choses d'elle-même. Et plus elle eut de ces biens, plus il doit lui sembler qu'elle en a moins. Car, qui a trop d'une chose aimée, en perd l'amour. Donc que jamais elle ne se sente parvenue à cela ; et même, qu'il lui semble qu'elle commence toujours de nouveau, et qu'elle n'a encore rien fait, et n'eut rien de ces choses

« Le Cinquième est qu'elle s'efforce continuement de penser comme ces choses furent au Seigneur Jésus Christ ; et que par soupireuse oraison elle clame continuement au Seigneur que ces vêtements qu'Il porta et ses compagnons qu'Il eut, Il les donne ou envoie en son cœur ; ne demandant rien autre pour elle ; et qu'en la parfaite transformation en ces choses soit pour elle toute joie en cette vie ; et qu'elle s'efforce de monter à penser comme le cœur du très doux Jésus fut plein de ces choses et surplein à l'infini, plus qu'il ne l'a montré en son corps.

« Le Sixième est qu'elle fuie comme suprême pestilence tout ce qui l'empêche d'avoir ces choses, que ce soit personne charnelle ou spirituelle. Et tout ce qui dans les choses de cette vie lui apparaît dissemblable ou contraire à ces choses, qu'elle en ait horreur, et le fuie et méprise comme serpent.

« « Le Septième est que sur nulle créature elle ne porte
gement, et ne s'empêtre à juger les autres, comme dit
Évangile ; et même qu'elle se répute plus vile que tous,
mauvais soient-ils, et indigne de toute grâce de
ieu. Et pour ce qu'encore elle est infirme et ne peut
rvir Dieu sans espoir de récompense, qu'elle sache
ae par cela on mérite d'avoir Dieu pleinement dans
patrie. Et enfin que l'âme soit par transformation
ute faite Dieu. Et ainsi il est vrai que, même en cette
e, Dieu donne beaucoup de cette transformation à
tte âme qui est ainsi transformée en ses mépris,
nuries et douleurs ; cependant l'âme ne doit en cette
e souhaiter et désirer ces consolations de Dieu, sinon
ut-être pour ranimer son infirmité. Mais elle doit
ulement désirer la parfaite crucifixion du Christ dou-
ureuse pauvre et méprisée. »

XIX. COMMENT DIEU NE PEUT AUTRE CHOSE QUE CE QUE VEUT L'AME

Elle dit ainsi, parlant une fois de la liberté que Dieu donne à l'âme :

« Quand Dieu donne la liberté à l'âme, l'âme le comprend avec pleine vérité, c'est à dire, sans aucune fausseté ; et non seulement elle comprend, mais elle voit, et sent ; et parfois entend par locution divine que lui est donnée liberté de pouvoir faire tout ce qu'elle veut faire. Ainsi donc Dieu Lui dit : *Je ne veux pas plus sinon ce que tu veux.* Et alors la volonté est unie à Dieu. Et lui est dit et lui est confié par Dieu qu'elle fasse et dise tout ce qu'elle veut faire et dire. Et il ne reste aucune chose qui ne lui soit toute confiée par Dieu. Et c'est la liberté de l'usage extérieur.

« Mais la liberté qui est donnée à l'âme par Dieu dans le ravissement que Dieu lui fait, ne peut être dite. Et celui qui l'élève, la saisit et tient ; et l'âme est emplie de suprême sécurité, en sorte qu'elle puisse faire et dire tout ce qu'elle veut dans le corps et l'âme. Et aussitôt est donnée à l'âme et au corps miraculeusement par Dieu une discipline de sapience ; et le corps est enveloppé par une discipline de sapience, par laquelle il ne peut s'égarer vers aucune chose désordonnée ; non qu'il soit tenu par aucune crainte ou amour, mais par ce que l'âme est faite une volonté avec Dieu, en sorte qu'elle ne veuille rien, sinon comme Dieu veut. Donc si Dieu donna une discipline commune

x infirmes et aux pécheurs, ce même Dieu donne à me ravie une liberté d'autant plus grande qu'il la lie t tient de plus stricte et plus sage discipline ou plus ande. »

Graces a Dieu. Amen.

XX. OU SE VOIENT QUELS ABIMES SONT AU TRÈS HAUT MYSTÈRE DU CORPS ET SANG DE JÉSUS CHRIST

Une fois elle fut interrogée sur le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus Christ, lequel le prêtre sacrifie sur l'autel, et elle répondit et dit :

« Si l'âme voulait et désirait comprendre et parler de ce Dieu ordonnateur et souverain bien, incréé et incarné et voulait connaître quelque chose de lui et des choses divines et surtout de ce très haut et très sacré sacrement que ce Dieu ordonnateur établit chaque jour par la bouche du prêtre son ministre quand il célèbre, l'âme devrait se transformer toute en Dieu par amour ; et transformée en Lui, se placer en face de sa présence se tenant et entrant en ce Dieu même, et non extérieurement hors de Dieu. Or, voici ce que j'appelle présence de Dieu et considérer Dieu intérieurement et voir ce Ordonnateur souverain Bien incréé :

« Et d'abord, qu'elle considère qui et quelle chose elle est en soi-même ; puis, élevée au-dessus de soi en Dieu même, alors elle pourra voir Celui qui est invisible ; et connaître Celui qui est inconnaissable ; et sentir Celui qui est imperceptible ; et comprendre Celui qui est incompréhensible. Car elle voit, connaît, sent et comprend Dieu, lumière invisible, bien incompréhensible et bien inconnu. Et comprenant, voyant, connaissant, goûtant, sentant ce Dieu selon sa capacité, l'âme se dilate par amour en lui et s'emplit de ce Dieu, et se délecte en

Dieu et Dieu en elle et avec elle. Et alors l'âme reçoit et possède plus grande douceur de ce qu'elle ne comprend pas, que de ce qu'elle comprend ; de ce qu'elle n'a pas, que de ce qu'elle a ; de ce qu'elle ne sent pas, que de ce qu'elle sent ; de ce qu'elle ne connaît pas, que de ce qu'elle connaît. Et il me semble que voici la raison : c'est que, pour parfaite que soit l'âme, et même très parfaite, (comme l'âme de la bienheureuse Vierge), ce qu'elle comprend de ce Dieu ordonnateur incréé et infini, est néant par rapport à ce qu'elle voit, sent et connaît qu'elle ne peut comprendre, ni voir, ni connaître. Donc, l'âme doit peser, voir, sentir, et connaître de ce mystère et en ce mystère et très haut sacrement qui en est l'Ordonnateur incréé.

« Elle doit encore voir et considérer de Lui et en Lui quelle chose fait l'ordre, savoir, quelle chose fit et fait qu'il est l'Ordonnateur de ce mystère. Et je ne sais quel nom lui donner, sinon Amour sans mesure, qui est l'Ordonnateur lui-même, Dieu bon, Amour infini. Encore cette âme doit voir et considérer à quoi cet ordre est dirigé ; savoir, à quoi la souveraine et infinie Bonté veut ordonner ce mystère. Car elle veut nous unir à Elle et s'incorporer à nous et nous à Elle. Et Elle veut que nous Le portions encore, afin qu'Il nous porte, nous réconfortant et fortifiant. Et telle est la première chose que voit l'âme de ce mystère et très haut sacrement, et qu'elle doit voir en entrant en Dieu.

« Puis l'âme se penche de cette chose très grande,

et elle pense et voit en ce mystère une autre chose plus petite, qu'elle trouve réunie avec cette première plus grande, en sorte qu'elle voit, sent et connaît le moindre dans le plus grand et le plus grand dans le moindre ; car elle trouve le Dieu incréé, le Dieu fait homme, c'est-à-dire la divinité et l'humanité unies et jointes dans le Christ en une personne. Et parfois en cette vie présente l'âme reçoit plus grande délectation en cette chose moindre qu'en cette chose plus grande. Car l'âme est plus apte et elle est plus conforme à cette chose moindre, qu'elle voit dans le Christ Dieu incarné, qu'elle ne l'est à celle qu'elle voit dans le Christ Dieu incréé. Car l'âme est une créature qui est la vie de sa chair et de tous les membres de son corps. Donc elle trouve le Dieu humanisé, Dieu incréé, le Christ créateur et créature. Et elle trouve en ce Christ une âme avec chair et sang et avec tous les membres de son très saint Corps. Et ainsi l'intelligence humaine trouvant, voyant et connaissant en ce mystère le Christ homme ordonnateur et le Christ Dieu ordonnateur de ce mystère, elle se délecte et se dilate en Lui. Car elle voit le Dieu humanisé, le Dieu incarné, comme j'ai dit, devenu conforme et quasi semblable à elle. Car l'âme humaine voit l'âme du Christ, et les yeux et chair et corps du Christ.

« Et considérant, voyant, et comprenant, et connaissant cette chose moindre, elle ne s'éloigne pas de la plus grande. Car elle trouve et voit en cet abîme, des choses divines et humaines, non seulement l'infinie

bonté divine, mais même la suprême et inouïe charité humaine de la part de ce Christ Dieu fait homme, ordonnateur humanisé de ce mystère. Elle trouve, dis-je, la suprême bonté et la suprême charité humaine. Et l'âme peut trouver et voir cette bonté infinie et charité suprême ; et elle la trouve et voit quand elle considère et pèse en ce mystère et de ce mystère ce qui est proche long et dur ; c'est à savoir, en regardant et pesant, l'âme voit quand fut ordonné un tel mystère. Et elle trouve tout à côté le long, et le long non pas seulement à côté, mais conjoint avec le dur. Car elle trouve et voit que ce mystère fut ordonné en la Cène du Seigneur au soir, quasi à la nuit. Le long, je le dis de sa longue Passion ; et elle trouve sa longue Passion conjointe avec sa dure mort. Je dis que fut proche le long et le dur, et que l'âme peut et doit considérer et voir en l'heure de ce mystère. En vérité ce fut grande charité et suprême bonté celle qui fut dans le Christ Dieu et Homme pour qu'en tel temps, telle heure, Il ordonnât et fit un mystère si neuf, si merveilleux, si insolite, si singulier, si parfait, si amoureux et précieux, pour la plus grande consolation de toute âme fidèle, et pour le réconfort et aide de toute l'Église militante en cette présente vie. »

Item, comme elle avait dit : *nouveau*, il lui fut demandé s'il y eut quelque nouveauté en ce Dieu ordonnateur de ce mystère. Et alors elle répondit disant, qu'en ce Dieu ordonnateur ne tombe aucune nouveauté, car Dieu ne varie ni ne change. Mais la nouveauté de

l'œuvre de ce Dieu peut être et est de la part de la créature qui reçoit nouveauté, en laquelle ce Dieu fait un nouvel effet, et nouvelle et inusitée opération. En sorte que ce mystère fut et est nouveau, quoiqu'il fut anciennement figuré en la sacrée Écriture. En sorte qu'il peut être dit nouveau et antique sacrement. Antique, quant à sa figure ; nouveau, quant à la vérité de ce sacrement, en quoi la créature reçoit toujours une très grande nouveauté. Car nous savons bien, et par la foi nous voyons très certainement sans aucun doute, que ce pain et ce vin bénis par la divine et infinie puissance sur ces paroles très saintes prescrites, (lesquelles a dites le Christ ordonnateur, Dieu humanisé, et lesquelles doit dire et dit le prêtre), deviennent substantiellement le Christ ; en sorte que cette substance du pain et du vin est transsubstanciée et devient le Christ Dieu et Homme en ce mystère consacré ; la couleur et saveur demeurant, et la vertu, forme, mode et toute qualité de ce pain et vin, non dans le Christ, mais par la divine puissance, au-dessus de leur propre nature, en eux-mêmes ; savoir la couleur en soi-même, la saveur en soi-même, forme en soi-même et qualité en soi-même. Donc c'est une grande nouveauté en vérité, que fait la divine puissance par sa suprême bonté et immense charité envers sa créature, outre les nombreuses autres singulières et spéciales nouveautés que ce très sacré corps et sang de Notre Seigneur Jésus Christ fait dans les amis et élus de Dieu. »

Item, comme on lui demandait si les Anges ou autres

Saints bienheureux trouvent et reçoivent en ce très béni mystère quelque nouvelle joie ou nouvelle douceur ; elle répondit que les Anges et autres Saints ont, voient et sentent cela, et goûtent cela, et se tiennent près de cela, et se tiennent dedans cela, en Dieu Bien infini, qui fait qu'ils sont tous bienheureux ; car ils ont toujours en leur présence Dieu incréé et Dieu humanisé.

« Mais si en ce nouveau mystère, ils reçoivent nouvelle douceur ou joie, ou font nouvelle fête, je crois que ce peut être pour l'harmonie qu'ils ont et participent avec le chef et avec les membres, c'est-à-dire, avec le Christ chef, Dieu humanisé et avec ses membres justes et fidèles. Car ils voient, sentent et connaissent que le Christ se délecte en ce très haut mystère, c'est-à-dire, Il montre et manifeste qu'Il a singulière complaisance pour ce bien et en ce bien de ses dévôts et fidèles amis. Et c'est pourquoi tous les Saints bienheureux se délectent en ce mystère singulièrement avec le Christ ; et ils font nouvelle fête et nouvel honneur au Christ à leur façon, en cette nouvelle opération. Car ce qui plaît à la tête, peut et doit plaire aux membres ; et ce qui plaît au Père, doit plaire aux fils, et ce qui plaît au bon Seigneur, doit plaire aussi à toute sa famille. Donc tous les Saints bienheureux se réjouissent à leur façon de tout ce qui plaît au Chef, Père et Seigneur, Dieu incréé, Dieu humanisé.

« Ces saints bienheureux qui règnent en la patrie céleste se réjouissent encore et peuvent se réjouir en ce mystère, pour le bien et pour l'utilité que les saintes

âmes reçoivent de ce sacrement en cette Eglise militante. Donc ce très haut bienfait donné à l'homme en ce mystère est cause et matière et voie de joie et douceur non seulement aux âmes dévotes et saintes, qui combattent en cette présente vie ; mais est cause de joie et douceur et liesse pour tous les saints qui règnent avec Dieu en la gloire.

« Et ainsi chacun devrait fort réfléchir quand il va recevoir ce bienfait en ce très haut mystère ; et devrait considérer vers qui il va, et comme il va, et de quelle façon il va, et pourquoi il va. Car il va à certain bien qui est tout bien et cause de tout bien, et donneur et faiseur et possesseur de tout bien. Donc il est le seul Bien ; et sans ce Bien, n'est aucun bien. Lequel Bien suffit et emplit et rassasie tous les saints et tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes par la grâce et toutes les âmes et corps de ces bienheureux qui règnent en la gloire. Il va même à recevoir ce Bien, Dieu humanisé, qui rassasie et dépasse et déborde en toutes les créatures, et au dessus de toutes les créatures, et hors de toutes les créatures, sans mode et sans mesure. Lequel Bien la créature ne peut savoir ni avoir, si ce n'est autant que ce Bien le veut. Et ce Bien le veut autant que la créature peut avoir selon son être de celui qui est l'Être, et fait tout être, et est au-dessus de tout. Et elle va vers ce Bien au delà duquel et hors duquel n'est autre bien.

« O Bien non considéré, inconnu, non aimé, mais découvert par ceux qui Te veulent tout entier et qui ne

peuvent T'avoir tout entier ! Si donc l'homme regarde et considère avec soin d'abord le petit morceau qu'il mange par son corps, comment l'âme ne regarde-t-elle et ne repense-t-elle avant de recevoir ce Bien éternel et infini, créé et incréé, qui est nourriture sacramentelle, laquelle nourriture est pâture, trésor et fontaine de l'âme même et du corps. Vraiment c'est le Bien qui contient en soi tout Bien. Donc l'homme doit aller à ce si grand et tel Bien, et à une telle table, avec grande révérence, avec grande pureté, avec grande crainte, et avec grand amour. Et l'âme doit accéder toute lavée et ornée, car elle va vers Celui et à cette chose qui est le Bien de toute gloire. Elle va vers Celui et vers cette chose qui est la béatitude parfaite et vie éternelle, et beauté, et hauteur, et douceur, et tout amour, et douceur d'amour.

« Mais pourquoi doit-elle aller ? Je vous dis comme il me semble qu'elle doit aller recevoir, pour être reçue ; elle doit aller pure, pour être purifiée ; elle doit aller vive, pour être vivifiée ; elle doit aller juste, pour être justifiée ; elle doit aller unie et conjointe, pour être incorporée et unie par Lui et en Lui et avec Lui, Dieu incréé, humanisé, qui est donné par les mains du prêtre en ce très sacré et très haut mystère. »

Graces a Dieu toujours. Amen.

XXI. COMME L'AME ENAMOURÉE, TRANSFORMÉE AU CHRIST, VEUT LUI RESSEMBLER EN TOUS SES DÉNUEMENTS ET PAUVRETÉS.

Ce Dieu notre Créateur, Dieu incarné, Bien souverain et parfait est tout amour; et c'est pourquoi tout entier Il aime et tout entier Il voudrait être aimé. Donc Il voudrait que tous ses fils soient tout transformés en Lui par amour. Et j'appelle ses fils spéciaux, chéris, ceux qui vivent en grâce et charité en ce bon Dieu parfait, avec perfection d'amour. Tous, en effet, nous sommes ses fils par création; mais ses fils spéciaux choisis sont ceux en qui ce Dieu, souverain Bien, se délecte singulièrement pour sa propre ressemblance qu'Il trouve en eux. Laquelle similitude, seule la grâce divine et le parfait amour divin posent et font et forment en l'âme de chaque fils de Dieu. En sorte que le Dieu noble par nature voudrait tout le cœur de son fils et non une part, sans intrusion et sans société qui lui soit contraire. Mais notre Dieu est si courtois envers l'âme, que, si l'âme Lui donne tout son cœur, Il le prend tout; et si elle donne une part, Il reçoit une part; bien que l'amour parfait veuille naturellement le tout et non une part. Nous savons en effet que l'époux aimant l'épouse ne peut souffrir qu'en elle ou en son secret amour, il trouve un partage.

« Mais si le fils de Dieu connaissait et goûtait cet amour divin, Dieu incréé, Dieu incarné, Dieu martyrisé, qui est souverain Bien, il se donnerait tout à lui

et s'arracherait à soi-même et non seulement aux autres créatures. Et il aimerait tant ce Dieu amoureux, qu'il se transformerait tout en ce Dieu, Bien suprême, aimé. Et c'est pourquoi l'âme, (si elle veut arriver à cette perfection de parfait amour qui se donne tout et ne sert pas Dieu par intention de récompense qu'elle attende recevoir de ce Dieu en ce monde ni même en l'autre, mais se donne à Dieu et sert Dieu pour Dieu même, qui est tout bon et tout bien digne d'être aimé seulement pour Lui), cette âme doit entrer en la voie droite et marcher par cette voie droite avec les pieds du pur amour, droit, fervent et réglé.

« Et la première marche ou pas que doit faire l'âme qui encore désire accéder à Dieu, quand elle entre en cette voie, est qu'elle connaisse Dieu en vérité. Et j'appelle connaître Dieu en vérité non seulement extérieurement, comme par couleur d'écriture ou de paroles ou de signes ou figures, ou de similitude d'aucune créature, (lequel mode de connaissance, selon le mode de parler, est une connaissance simple de Dieu), mais Le connaître en vérité en Lui-même, comprenant sa valeur, beauté, douceur, altitude, vertu et bonté, et ce souverain Bien en ce souverain Bien. Car autrement une personne savante connaît une chose en vérité et autrement une personne simple connaît la même chose en apparence.

« Et de ceci l'on pourrait donner cet exemple ou similitude. Si deux florins étaient placés sur la rue l'un d'or, l'autre de plomb, une personne simple prendrait

peut-être celui d'or, pour sa beauté ou splendeur, mais elle ne connaîtrait pas la valeur de l'or. Mais la personne savante, connaissant en vérité l'or et le plomb, prendrait l'or avec grande ardeur, et aurait peu cure du plomb. Ainsi l'âme, connaissant Dieu en vérité, Le regarde et Le connaît bon, et non seulement bon, mais souverain Bien et parfait Bien. Le trouvant bon, elle L'aime pour sa bonté ; et l'aimant, le désire avoir ; et Le désirant, elle donne tout ce qu'elle a et peut avoir et même soi-même afin de pouvoir L'avoir. Et alors le possédant, elle sent et goûte sa douceur ; et possédant, sentant et goûtant ce Dieu, souveraine et infinie douceur, elle Le tient avec extrême délectation. Et alors, l'âme ennamourée de ce très doux Aimé désire Le tenir ; et désirant Le tenir, L'embrasse ; et L'embrassant, Le serre et joint elle à Dieu et Dieu à elle avec souveraine douceur d'amour. Et alors la vertu de l'amour transforme l'amant en l'Aimé et l'Aimé en l'amant ; savoir, l'âme enflammée d'amour divin se transforme par la vertu de l'amour en Dieu son Aimé, qui est aimé par l'âme elle-même avec telle douceur, comme le fer enflammé reçoit en soi la forme du feu, et reçoit couleur, chaleur, vertu et valeur du feu même et quasi devient feu ; et se donne tout et non partie et demeure soi-même [?], demeurant en soi substantiellement enflammé. Ainsi l'âme unie à Dieu et avec Dieu par le feu parfait de l'amour divin se donne quasi toute et se jette en Dieu. Et transformée en Dieu, sa substance propre n'étant changée, elle se

transforme en sa vie, toute en Dieu par amour ; et par l'amour devient quasi toute divine. Il faut donc que la connaissance précède, et puis que suive l'amour qui transforme l'amant en l'Aimé ; c'est à dire, qu'il transforme l'âme qui connait en vérité et aime avec ferveur, en ce Bien connu, aimé avec ferveur. Et l'âme ne peut avoir cette connaissance par elle-même ou par aucune chose créée, sinon seulement par la lumière divine et par don spécial de grâce divine. Laquelle divine lumière et grâce divine, je crois que l'âme ne peut plus vite ou plus facilement obtenir de ce Dieu, souverain Bien et souverain amour, que par dévote, et pure, et humble, et continue, et violente oraison. Et j'appelle oraison non seulement l'oraison de bouche, mais l'oraison d'esprit et de cœur, et de toutes les puissances de l'âme et sens du corps ; laquelle oraison l'âme fait qui veut et désire trouver cette lumière divine, étudiant, et pesant, et lisant continuement dans le Livre et sur le Livre de vie, lequel Livre de Vie est toute la vie du Christ, aussi longtemps qu'il vécut en cette vie mortelle.

« Donc Dieu le Père très haut montre et enseigne à l'âme la forme et mode et voie d'après quoi elle pourrait avoir connaissance de ce Dieu, et parvenir à Dieu par amour. Et ce Dieu Père très haut montre et enseigne cette voie et ce magistère en son très aimant Fils.

« *Item*, je dis de plus et puis dire avec ferme vérité que ce Fils de Dieu le Père très haut, par l'ordre

de la charité divine et par l'amour immense que ce Dieu a pour la créature raisonnable, savoir, pour l'âme qui est capable de Lui, se fit Lui-même et se fait encore en ce monde la voie. La Voie, dis-je, très vraie et droite et brève, par laquelle toute âme qui le veut peut aller à Dieu et en Dieu avec petite peine et déterminée, et quasi par petite pénitence. Et combien est brève et petite la pénitence par rapport à la coulpe humaine et à la peine que nous méritons, et par rapport à la récompense que nous espérons et à la gloire promise, toute âme qui aurait la foi pourrait le connaître et voir. Car notre coulpe fut et est infinie, comme est infinie la divine Majesté qui est offensée ; or, la peine doit correspondre à la coulpe. Mais la divine Majesté voulant rappeler l'âme à sa miséricorde, limite cette peine infinie, et dit : *Fais pénitence, afin que tu puisses venir à Moi, autant que Moi, Fils de Dieu, Je fis en ce monde pour te sauver. Et Je te pardonne la coulpe, et te remets l'offense, et te quitte de la peine.* En vérité, c'est un grand pacte que fait à l'âme la divine bonté : *Ne fais toi pour Moi, pas plus que Je ne fis pour toi. Et toi, non pour ma coulpe, mais Moi, pour ta coulpe. Moi, sans espoir de recevoir de toi aucun bénéfice, et toi avec espoir de recevoir de Moi un prix infini.*

« Donc, si tu veux savoir la pénitence petite, limitée et brève que Dieu veut de toi, ô âme, je te dis : Il la veut telle que convenablement tu peux faire. Et Il veut que tu fasses cette convenable pénitence autant que tu vivras en cette vie mortelle, et non davantage. Si

tu vis un jour, fais pénitence un jour. Si tu vis une heure, fais pénitence une heure ; et si tu vis davantage, fais davantage pénitence. Car Dieu veut que tu fasses pénitence autant que tu vis et non davantage, pour ce qui est de la part de sa volonté juste et ordonnée.

« Or, l'exemple, manière et forme, selon quoi l'âme doit faire cette pénitence, nous les montre et enseigne vraiment et parfaitement la vie du Christ, et la pénitence que fit le Christ, et la société spéciale par laquelle le Christ fut accompagné en cette vie présente. En sorte que, de l'heure où l'âme du Christ fut créée et infuse en son très saint Corps au sein de sa Mère très pure, jusqu'à cette heure dernière, où cette âme très sainte se retira de ce très saint Corps par la très acerbe mort de la Croix, jamais Il ne demeura sans cette société ; et cette société ne lui manqua pas en ce monde. Ce que ne souffrirent ni les apôtres ni aucun des disciples, ni Jean évangéliste, ni même sa Mère très sainte la Vierge Marie. Quelle fut donc sa compagnie fidèle, continue et aimable pour Lui comme fut celle-là ? Il me semble que ce fut celle que le Dieu Père très haut voulut selon sa dispensation que son Fils eût en ce monde, savoir très parfaite, et continue, et suprême pauvreté ; continu, très parfait et suprême mépris ; très parfaite, et continue, et suprême douleur. Telle fut la société dont le Christ fut accompagné continuement en sa continue pénitence, laquelle pénitence dura autant que fut sa vie en ce monde, par

laquelle Il alla au Ciel selon l'humanité. Et par elle l'âme doit et peut marcher vers Dieu et en Dieu. Et sans elle, il n'est d'autre voie. Car il faut que cette voie que suivit le chef, les membres la suivent ; et que de cette compagnie par qui fut accompagné le chef, soient accompagnés ses membres. Donc, la première compagnie de notre Chef Jésus Christ, comme il a été dit, fut la volontaire, continue, suprême, et très parfaite pauvreté.

« Et elle fut de trois façons : l'une grande ; l'autre plus grande, jointe avec la première ; mais la troisième fut suprême et très parfaite avec la première et seconde. Et quoique dans le Christ cette pauvreté eût trois degrés, cependant, en Lui elle fut souverainement et très parfaitement une.

« Et le premier degré de très parfaite pauvreté du Christ, qui est voie et maître de l'âme, fut qu'Il voulut vivre et être pauvre de toutes choses temporelles de ce monde ; en sorte qu'Il ne se réserva ni maison, ni vigne, ni terre, ni possession, ni deniers, ni argent, ni domaines, ni vaisselle, ni aucune chose propre. Et il ne reçut des choses de ce monde, et ne voulut recevoir, sinon extrême indigence de sa vie corporelle, avec pénurie, et faim, et soif, avec froid, et chaleur, et avec grand travail et austérité et dureté ; et point de choses délicates et exquises ; mais des choses grossières et communes qui, selon la région et selon ce temps et selon ce lieu, se trouvaient en la province en laquelle le Christ vivait et demeurait très pauvrement.

« La seconde pauvreté fut plus grande que la pre-
nière. Car Il voulut vivre et être pauvre de parents et
'amis et de toute amitié temporelle. En sorte qu'Il
'eut ni aucun ami ni parent à cause duquel lui fut
pargné non seulement un coup de cheville, mais ni un
oup de verge ou de fouet, ou une grossièreté, ou un
ot injurieux. Et Lui-même se dépouilla tellement de
amour et des proches et des parents que, ni pour
Mère ni pour frère et pour aucun ami, Il n'omit ni voulut
mettre aucune chose qui plairait ou pourrait plaire à
a volonté de son Père très haut.

« Et la troisième et suprême pauvreté fut qu'Il se
épouilla soi-même de soi-même ; savoir, se fit pauvre
e propre puissance, de propre sagesse et de propre
loire. Car ce Dieu incréé, Dieu incarné, Dieu
umanisé, Dieu martyrisé, voulut paraître et vivre
n ce monde, comme un pauvre homme, sans puis-
ance, simple, infirme, sans gloire et sans humaine
apience.

« O pauvreté expulsée ! Et pauvreté bannie quasi à
on de trompes aujourd'hui par tout état en ce monde !
Et quelle créature pourrait-on trouver aujourd'hui qui
ourrait se glorifier d'être accompagnée par telle et si
arfaite compagnie ! Bienheureuse est cette créature
ui peut se glorifier en sa pénitence de telle compagnie !
Car le Christ a voulu la recevoir en Lui-même, afin
e nous enseigner. Mais nous voyons bien et savons
omme nous faisons ! Car non seulement nous prenons
es choses temporelles pour notre nécessité avec

une malheureuse suffisance ; mais nous ne sommes pas contents à ne vouloir que le juste sans superfluité.

« Hélas ! hélas ! car le Fils de Dieu, nous savons comme Il fut orné de vêtements ! Et nous savons en quel lit et sur quel lit Il fut étendu en Croix ! Et nous savons de quelle boisson Il fut rassasié ! Et nous savons de quelle façon Il fut abandonné de ses amis et parents, défendu même et aidé, et comme Il fut accompagné ! Et nous savons comme Il voulut se défendre et s'élever en haut, et se faire tenir et glorifier quant à sa puissance et sapience ! Et Il l'eût pu faire en toute vérité, car Il avait en soi et de soi la propre puissance, par essence, par grâce et par nature. Mais nous, ce que nous n'avons et ne pouvons avoir de nous, en mentant nous voulons le ravir. Et ce que nous n'avons pas, nous le montrons aux autres. Et c'est pourquoi notre pénitence ne marche pas par la voie droite ; car elle abandonne et quitte la première compagnie du Christ, savoir, la sainte pauvreté.

« La seconde compagnie par laquelle continuement fut accompagnée en ce monde la vie du Christ, fut le volontaire et parfait mépris. Car Il voulut vivre en ce monde et vécut comme un serviteur humilié et vendu et non racheté. Et non seulement comme un serviteur, mais comme mauvais et inique serviteur, couvert d'opprobres, de dérision, lié, frappé, fustigé et flagellé, et enfin condamné sans raison, et mort. Et si parfois

quelqu'un eût voulu lui apporter de l'honneur temporellement, toujours Il refusa par ses paroles ou par ses actes. Donc toujours Il fuit l'honneur du monde, et toujours en ce monde se procura honte et mépris, ne donnant cependant par sa faute ni cause ni occasion raisonnable de sa part. Or, quelle personne trouve-t-on aujourd'hui qui aime telle compagnie, en sorte de fuir l'honneur et d'aimer la honte ; qui veuille être abaissée et avilie des bonnes œuvres qu'elle fait, et ne veuille être louée et recommandée ? Ma foi, nulle fidèle m'est trouvée, sinon celle qui est conjointe avec le Chef Christ en parfait amour. Car l'âme pleine d'amour du Christ, voyant que son Chef même aime et veut une telle compagnie, l'aime et la veut semblablement.

« Mais il s'en trouve quelqu'une qui dit : *J'aime le Christ et veux l'aimer, et n'ai cure si le monde ne me fait honneur! Mais non cependant que je veuille ou désire avoir honte et être abaissée. Mais je vis en combat continu et en crainte continue que l'on me fasse ces misères et que Dieu les permette.*

« Et ceci est signe manifeste de petite foi, petite justice et petit amour, et grande tiédeur de la part de cette âme. Car, ou elle commit ce pourquoi elle est digne de soutenir confusion et peine et honte, de quoi peu peuvent justement s'excuser ; ou elle ne commit pas. Si elle commit par œuvres manifestes ou cachées, elle doit se préparer à supporter avec patience, et avec joie, et avec complaisance du corps et de l'âme. Et

cela pour deux raisons. Premièrement, en effet, en cette peine et en cette honte l'âme se purge de la peine qu'elle doit recevoir pour son iniquité propre. Secondement, car en cette peine et honte qu'elle supporte et subit avec patience, elle satisfait à Dieu et au prochain, selon la volonté de divine Justice. Mais si elle ne commit ni par volonté ni par œuvre, elle doit supporter semblablement, si Dieu veut le lui permettre, avec cent fois plus grande patience et plus grande liesse. Car cette peine et cette confusion et cette honte concourent toutes à l'augmentation de grâce ; et le mérite de grâce croissant, croît le prix et le don en la gloire. Mais nous craignons que le Dieu Bon ne nous fasse croître, et nous ne craignons pas que notre faute nous fasse décroître et diminuer. En vérité en ce mode croissent les âmes saintes et amies de Dieu. Et pour cela le Christ aima la honte et fuit l'honneur, et voulut être volontairement selon la divine dispensation, (sans aucune faute qu'Il ait commise), abaissé, déprécié en sa vie, afin d'enseigner ses amis, comme ils pourraient croître par l'amour en mérite et en grâce.

« Telle est donc la seconde compagnie continue de la vie du Christ que le Christ aima tellement que de cette compagnie Il ne voulut jamais s'éloigner. Si, en effet, nous voulons voir principe, milieu et fin, temps dernier et tout temps de la vie du Christ Fils de Dieu, tout fut humilité et vivre sans honneur en ce monde, et vivre suprêmement déprécié.

« La troisième compagnie, plus expérimentale et con-

tinue, fut la douleur suprême par quoi aussitôt l'âme du Christ fut accompagnée. Car cette âme sainte, unie avec son Corps à la Divinité, fut emplie de suprême sapience, et le Christ fut aussitôt fait compréhenseur et viateur. Et au sein de sa Mère commença de sentir une suprême douleur mentale, cette âme sainte devant satisfaire parfaitement à Dieu, non pour sa coulpe mais pour la coulpe des hommes ; sentant, voyant, connaissant et comprenant universellement et singulièrement toutes peines, et chaque peine par soi, lesquelles et laquelle cette âme devait souffrir avec sa chair en douleur expérimentale. Et tous les couteaux des langues, c'est à dire, les paroles aiguisées de toute et chaque langue, cette âme sainte les voyait et connaissait, par lesquels elle devait être dépecée à l'avenir. Et elle savait quand et combien et comme et par qui et où elle devait être attaquée. Et elle connaissait et voyait comme le Christ, en tant qu'homme, devait être trahi, vendu, saisi, abandonné, renié, lié, moqué, frappé, flagellé, jugé, condamné comme voleur, conduit à la Croix, dépouillé, crucifié, mort, blasphémé et frappé par la lance et ouvert en son saint côté. Et il savait tous les coups des marteaux et tous les trous des clous ; et toutes les douleurs, et tous les soupirs, et tous les gémissements, et toutes les lamentations douloureuses de sa Mère, toujours cette âme sainte les avait en elle, et devant elle et les connaissait. En sorte que toute la vie du Christ fut accompagnée par une douleur continue.

« Comment donc marche selon Celui, qui est la Voie de douleur, cette misérable âme qui, en ce monde, veut toujours avoir des consolations ? En vérité, l'âme qui serait parfaitement enamourée de son Aimé ne voudrait autre lit ni autre état en ce monde, sinon celui qu'Il eût. Déjà, en effet, Marie sa Mère, je crois que voyant le Christ son Fils amoureux, pleurant et mourant sur la Croix, ne demanda alors de sentir de Lui douceur mais douleur. Ainsi en l'âme c'est signe de peu d'amour si elle veut en ce monde de son Christ aimé sentir autre chose que douleurs. Et l'âme peut bien savoir qu'à ce bon Seigneur plaît davantage le service d'un pauvre qui fidèlement sert par amour, sans paiements ni bénéfice, que ne lui plaît le service du riche, qui chaque jour reçoit des grands paiements, et sert en l'espérance de recevoir spécial bénéfice. Ainsi l'âme engraissée de la grande douceur qu'elle éprouve et goûte de Dieu, si elle court vers lui par amour, ce n'est pas de si grand mérite que celle qui court à Dieu et sert Dieu par semblable et si grand amour, sans douceur et avec continue douleur. Il me semble que c'est la lumière divine qui vient de la vie du Christ qui m'enseigne ceci, lequel est la Voie pour aller par amour à Dieu et en Dieu. Par cette Voie alla notre Chef, le Christ ; par cette Voie doit aller main, bras, épaule, pied, jambe et tous les membres. Et l'âme trouvera par pauvreté temporelle, des richesses éternelles ; par mépris et honte, suprême honneur et grandeur de gloire ; et par petite pénitence faite avec peine et douleur, elle possé-

« dera le souverain Bien, Dieu éternel, avec infinie dou-
« ceur et consolation ; bien que l'âme, comme il a été
« dit, doive servir Dieu seulement pour Lui-même, lequel
« est digne d'être aimé, et à qui toute créature raison-
nable doit servir pour sa souveraine Bonté. »

A Dieu toujours graces. Amen.

XXII. OU SONT EXHORTÉS LES FILS, POUR QU'ILS SUIVENT L'EXEMPLE DE L'HUMILITÉ DE JÉSUS CHRIST.

REGARDEZ, mes fils bénis, et voyez l'exemple de vie en ce Dieu Homme martyrisé ; et de Lui prenez modèle de toute perfection. Voyez la vie ; regardez la doctrine ; et de toute l'ardeur de votre âme courez après Lui, afin que vous puissiez, sous sa conduite, arriver heureusement à sa Croix. Car Lui-même s'est donné à nous en exemple, et Il nous exhorte de regarder vers Lui par le regard de l'esprit, disant : *Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez repos à vos âmes.*

« O mes fils, faites attention, et voyez, et avec une haute considération regardez la profondeur de cette doctrine, la sublimité de cette instruction, où elle a été fondée, où elle a pris racine. Il n'a pas dit : *Apprenez de Moi à jeûner,* quoique Lui-même, pour notre exemple et pour nous, ait jeûné quarante jours et quarante nuits. Il n'a pas dit : *Apprenez de Moi à mépriser le monde et à vivre en pauvreté,* quoique Lui-même ait vécu en pauvreté souveraine et ait voulu qu'en elle vivent ses disciples. Il n'a pas dit : *Apprenez de Moi à faire des miracles,* quoique Lui-même fît merveilles par son propre pouvoir, et ait voulu que ses disciples en fissent en son nom. Mais seulement ceci, savoir : *Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de cœur.* Vraiment, en effet, il a placé cette humilité de cœur et cette mansué-

tude de corps comme fondement et racine très ferme de toutes vertus. Car ni abstinence, ni âpreté du jeûne, ni pauvreté extérieure et vileté du vêtement, ni avoir en apparence des œuvres vertueuses et faire miracle n'est quelque chose sans l'humilité de cœur. Mais sera bénie l'abstinence, bénies l'âpreté et vileté du vêtement, bénies et vives seront les œuvres quand elles subsisteront sur ce fondement.

« Cette humilité du cœur est, en effet, la matrice en qui sont engendrées et de qui procèdent toutes les autres vertus et les opérations de ces vertus, comme nous voyons que le tronc et les rameaux procèdent de la racine. Comme donc, cette vertu est si précieuse, et comme ce fondement est si ferme et stable sur lequel toute la perfection de la vie spirituelle s'élève, aussi le Seigneur voulut-il que nous dussions spécialement l'apprendre de Lui. Et car cette humilité du cœur est racine et gardienne de toutes les vertus, c'est pourquoi, comme si la Vierge Marie avait oublié les autres vertus de son âme qui débordaient même en son corps, elle se félicita de cette vertu seule, et pour celle-là surtout affirma que Dieu s'était incarné en elle disant : *Car Il regarda l'humilité de sa Servante, voici que, etc.*

« En cette humilité donc, ô mes fils, efforcez-vous de vous fonder et établir de toutes façons ; afin que, comme membres joints au chef par connexion naturelle et véritable, vous puissiez trouver et posséder en elle et par elle le repos pour vos âmes. O mes fils, et comment une créature pourra-t-elle trouver repos ou paix,

sinon en Celui qui est souverain repos, souveraine paix, souveraine pacification et suprême tranquillité des âmes ? Auquel nulle âme ne pourra parvenir, sinon qu'elle ait été fondée en cette humilité, sans laquelle toutes les vertus par lesquelles on court à Dieu semblent et sont le néant même. Cette humilité du cœur, en effet, que Dieu et Homme voulut que nous apprenions de Lui, est certaine lumière vivifiante et claire par laquelle l'intelligence de l'âme est ouverte pour connaître sa vilenie et néant et l'immensité de la divine Bonté. Et plus l'âme aura connu la grandeur de cette Bonté, plus elle progressera en connaissance de soi-même. Et alors, voyant et connaissant qu'elle est néant, alors elle s'élève davantage à connaître et à louer l'ineffabilité de la divine Bonté, laquelle elle voit et comprend si pleinement par cette humilité. Et de là commencent à naître les vertus. Car la première de toutes les vertus, qui est dilection de Dieu et du prochain, tire son origine de cette lumière. Car l'âme se voyant néant et que Dieu s'est humilié et penché pour si vil néant, et même s'est uni à son néant, s'enflamme d'amour ; et enflammée par cet amour, elle se transforme en Dieu ; et transformée en Lui, quelle est la créature qui n'aime pas de toutes ses forces ?

« Certes, par le seul amour du Créateur, dans Lequel elle est transformée, elle aime toute créature, autant qu'elle peut ; car en toute créature elle voit, comprend et connaît Dieu. Et de là vient qu'elle prend plaisir et se réjouit aux biens du prochain, et souffre

et s'attriste en ses maux. Pourquoi ? Parce qu'elle est bénigne. Car, en voyant les maux du prochain spirituels ou corporels, elle ne s'enfle en ses biens spirituels pour le juger et mépriser. Car, illuminée par la lumière susdite, elle se voit parfaitement ; et se voyant, elle voit et connaît qu'elle est tombée en maux semblables à ceux qu'elle voit dans le prochain. Ou, si elle n'est pas tombée, elle connaît et comprend qu'elle n'a pu résister par elle-même, mais par le secours de la grâce la tenant par la main et la fortifiant contre le mal. Aussi, voyant les maux du prochain, elle ne s'exalte, mais elle s'en humilie davantage. Car en ce défaut du prochain, elle revient sur soi, et voit très clairement des maux et défauts auxquels elle est tombée, ou aurait pu tomber, si elle n'était tenue par Dieu. Or, les maux corporels, si elle en voit dans le prochain, par le sentiment de l'amour transformatif elle les estime comme siens, et elle souffre et compatit comme l'apôtre quand il disait : *Qui est infirme, que je ne sois infirme aussi, etc. ?* Et, comme je l'ai dit de cette vertu de dilection, qui tire son origine de la racine de cette humilité, ainsi pourrait être dit de la foi, de l'espérance, et encore des vertus singulières qui, selon leurs propriétés, trouvent toutes commencement et naissance de ce fondement d'humilité, desquelles il serait long de dire pour chacune. Mieux sans doute pourrez-vous y penser en silence.

« Je dis donc ceci, ô mes petits enfants, afin que vous vous établissiez en ce fondement, vous y fondiez,

et vous efforciez d'y croître. Celui qui est, en effet, vraiment fondé en cette humilité, a une vie très angélique et très pure, très bénigne et pacifique. Et, comme il est lui-même très bénin, il est plaisant à tous et il devient pour tous amoureux, et spécialement pour les prédestinés, pour la conversion desquels il est établi en lumière et en exemple, car ils sont plus vite convertis par la mansuétude très bénigne. Et pour ce qu'il est pacifique de pacification intérieure, il n'est troublé par aucune adversité, et peut vraiment dire avec l'apôtre : *Qui nous séparera de la charité du Christ ? tribulation, angoisse, faim, persécution, péril, etc. ?* Oh ! courez mes fils bénis ; et ne vous reposez de cette chasse jusqu'à ce que vous trouviez ce fondement sans lequel vous ne pouvez progresser en la voie de Dieu. Car cette chasse je la vois très utile pour vous et très nécessaire ; car sans cette humilité je vois que toutes les vertus sont néant.

« Oh ! accomplissez, fils, mon désir que vous vous teniez sur ce fondement. Apaisez ma soif, fils, en sorte que vous vous approfondissiez dans la profondeur de votre connaissance. Accomplissez mon désir, fils, dont je suis véhémentement angoissée, et ai soif et faim, afin que sortant de la profondeur de votre connaissance vous vous abîmiez en l'immensité de la divine Bonté. Si vous étiez pleinement immergés en cet abîme de cette immensité divine et de votre connaissance, alors vraiment vous aurez pour fondement l'humilité que j'ai dite plus haut. Et alors vous ne serez pas ainsi

enclin aux conflits et contentions. Mais plutôt serez-vous, avec ce Dieu Homme martyrisé, comme des sourds n'entendant pas, et comme des muets qui ne peuvent ouvrir leur bouche. Et vous serez ainsi membres véritables du Corps de Jésus Christ, desquels l'habitude, n'est pas selon l'apôtre, de servir en des disputes [1].

« Oh ! quels biens fait cette humilité, qui fait pacifiques et cois ceux qui sont emplis d'elle. Car ceux-ci sont si pacifiés par quiétude intérieure que, lorsqu'ils entendent des choses dures ou contre eux-mêmes, ou peut-être contre certaine vérité, ils ne peuvent répondre pour s'excuser, sinon brièvement et humblement. Et, pour ce qui parfois leur semble faux, plutôt confessent-ils leur ignorance et se réputent pour ainsi dire ne pas comprendre, que de vouloir répondre avec disputes. Et cette ligature de la langue, je ne vois qu'elle procède d'autre racine, sinon de cette double inabyssation, savoir, de divine immensité et de connaissance de votre propre vilenie ; laquelle inabyssation l'âme trouve en la lumière de susdite humilité.

« Mais où, je vous prie, cette humilité, où cette cette vilenie, où cette lumière, où cette inabyssation, où cette ligature de la langue se trouve-elle ? Ou par quelle voie vient-on à ce que j'ai dit plus haut ? C'est en l'oraison fervente, pure et continue, que se trouvent toutes les choses susdites. En laquelle oraison principalement et très spécialement l'âme est enseignée à regarder et

1. Allusion à : *I Corinth. 11. 16.*

lire le Livre de Vie, savoir, la vie et mort de ce Dieu et Homme crucifié ; et regardant sa Croix, il lui est donnée parfaite connaissance des péchés, par laquelle elle est humiliée ; et, en voyant en cette Croix la multitude des péchés et comme avec chacun des membres elle offensa Dieu, elle voit encore la tendresse ineffable de la pitié divine sur elle-même ; savoir, comme ce Dieu Homme souffrit pour les péchés de chacun des membres, la plus cruelle peine en chacun des membres de son Corps béni.

« L'âme considère donc en ce regard de la Croix comme elle offensa Dieu avec sa tête, savoir, lavant, peignant, oignant, afin de plaire aux hommes contre Dieu. Et puis elle regarde comme ce Dieu fit pénitence en sa tête pour les péchés de ce genre, et soutint peine fort grave. Car pour lotion, peignage et onction dont l'âme abusa, son chef très saint fut épilé de cheveux, piqué d'épines et perforé, et tout ensanglanté par son précieux sang, et encore frappé par le roseau.

« Elle voit encore comme elle offensa Dieu avec toute sa face et spécialement avec yeux, nez, oreilles, bouche et langue. Et ainsi elle pense comme ce Jésus fut couvert d'ignominies en sa Face pour la pénitence des péchés de ce genre. Pour le lavage, en effet, de sa face, dont l'âme abusa, elle voit le Christ frappé de soufflets et sali de crachats. Pour avoir des yeux malhonnêtement regardé, contemplant choses vaines et nuisibles, s'étant délectée contre Dieu en ce regard, elle

voit le Christ ayant, pour le péché de nos yeux, se yeux voilés et ensanglantés du sang coulant de la tête, par les trous des épines, et encore sur la Croix baignés des larmes qu'il pleurait.

« Et parce qu'aussi elle offensa Dieu par ses oreilles, entendant choses vaines et nuisibles, et se délecta en telle audition, elle voit que le Christ souffrit pour ce péché la plus horrible pénitence. Car de ses propres oreilles Il entendit ces clameurs horribles de ceux qui disaient contre Lui : *Crucifie ! Crucifie !* Et Il s'entendit encore condamner par un homme inique pour racheter l'homme, et moqué et blasphémé par les impies. Et parce que l'âme voit qu'elle offensa Dieu par la bouche et la langue, disant paroles vaines et mortelles, et se délecta aux douceurs des viandes, elle voit le Christ ayant, pour cela, sa bouche polluée de crachats, et sa langue et sa bouche rendues amères aussi par le vinaigre et le fiel.

« Et parce qu'encore, délectée aux suaves odeurs, l'âme voit qu'elle offensa Dieu, elle se rappelle quelles puanteurs terribles, des crachats, dis-je, Le Christ sentit pour nous de ses propres narines.

« Elle considère enfin, en regardant la Croix, comme elle a offensé Dieu par son cou, l'agitant de colère et superbe contre Dieu ; et pour le péché de ce genre elle voit le Christ frappé très cruellement de soufflets. L'âme voit encore qu'elle offensa Dieu par embrassements malhonnêtes et gestes des épaules. Et à cause de cela elle voit que le Christ souffrit telle pénitence,

car embrassant la Croix de ses bras sacrés, Il la porta sur ses épaules avec grand vitupère.

« Néanmoins l'âme voit comme elle offensa Dieu par le toucher et la marche, étendant ses mains pour toucher choses illicites et marchant des pieds contre Dieu ; et à cause de cela elle voit le Christ épandu sur la Croix, étiré et étendu de-ci et de-là, à la façon d'une peau, ses mains sacrées et ses pieds ayant été fixés sur la Croix et très durement blessés et perforés par la pointe d'horribles clous. Pareillement l'âme considère comme elle offensa Dieu par l'ornement recherché et ambitieux des vêtements ; et pour cela elle voit le Christ dénué de ses vêtements, et en Croix élevé avec ignominie tandis que les soldats se divisaient ses vêtements. Voit encore l'âme qu'elle offensa Dieu avec tout le corps ; et pour telle offense elle voit le Christ, tout le Corps flagellé, tourmenté très horriblement de bien des façons, et perforé encore par la lance, et tout le Corps ensanglanté du précieux sang. Et pour ce que l'âme fut intérieurement délectée par chacun des péchés, elle voit que le Christ en son âme très sainte souffrit des souffrances de mille façons et diverses et horribles de sa Passion corporelle, par laquelle l'âme était indiciblement crucifiée, et de la compassion de sa Mère très sainte, et par le péché de la divine révérence violée, et encore par compassion de notre misère ; lesquelles douleurs, rejointes ensemble dans sa très sainte âme, la tourmentaient très horriblement et indiciblement.

« Venez donc, ô mes fils bénis, et regardez cette Croix et pleurez avec moi le Christ qui y mourut pour nos iniquités. Car nous-mêmes fûmes cause de sa si grande douleur. Et ceux qui n'offensèrent pas ainsi Dieu avec tous leurs membres et avec tout leur être, comme moi qui suis toute péché, qu'ils gémissent et ne souffrent pas moins ; car ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils résistèrent au péché, mais la grâce de Dieu les défendit ; et ayant été ainsi défendus, ils ne lui furent pas reconnaissants. Donc à tous il faut de toute façon se lamenter.

« Mais s'il en est certains qui n'ont en nulle façon offensé mortellement, qu'eux aussi semblablement gémissent et souffrent ; car en cet état de pureté et de virginité, ils ne se sont efforcés de plaire à Dieu comme ils devaient ; et ils n'ont été utiles aux autres par l'exemple, et ainsi d'une certaine façon ils ont souillé leur pureté.

« Donc tous doivent pleurer ; tous doivent souffrir et élever les yeux de leur esprit vers cette Croix en laquelle ce Dieu Homme Christ Jésus pour nos péchés fit si horrible pénitence et souffrit peine si dure. Car en cet aspect de la Croix, à laquelle l'âme ne peut accéder que par véritable et continue oraison, comme il a été dit, est reçue pleine connaissance, douleur et contrition des péchés et lumière de susdite humilité. Voyant donc l'âme en cet aspect de la Croix tous ses péchés et chacuns, comme il a été dit, et le Christ pour tous et chacuns des péchés tellement mar-

tyrisé, affligé, douloureux, elle aussi souffre semblablement et est attristée ; et souffrant, elle commence de punir et discipliner chacuns de ses membres et tous les sens par lesquels elle a offensé Dieu.

« Et alors elle reçoit circoncision véritable et spirituelle que le Christ voulut figurer en sa Circoncision. Car le Christ ne fut principalement circoncis pour autre chose, sinon pour nous proposer l'exemple de circoncision spirituelle qui est donnée à l'âme, comme il a été dit, en cet aspect de la Croix. Laquelle, vous, ô mes fils bénis, efforcez-vous d'avoir de cette façon, afin que ceux qui ont offensé Dieu par leurs yeux, en regardant des choses vaines et nuisibles, désormais circoncisent leurs yeux et les punissent en les refrénant de regard illicite ; et qu'ils les punissent en pleurant chaque nuit. Ceux qui précipités par la gourmandise voient qu'ils offensèrent Dieu, qu'ils circoncisent maintenant leur bouche et punissent, en s'abstenant des délectations des viandes, et en conservant sobriété de l'âme et du corps. Quant à ceux qui offensèrent Dieu par la langue et par la bouche, en disant choses orgueilleuses, en semant scandales, en calomniant les autres, en s'adonnant à vains discours, ou peut-être en blasphémant, qu'ils circoncisent maintenant leur langue et leur bouche, et se punissent en confessant leurs péchés, en disant au prochain paroles de pacification et sainte exhortation ; en s'adonnant aux louanges de Dieu par oraison continuelle ; et en observant, autant qu'il est possible, la sainte taciturnité. Et ainsi, ô mes fils bénis, efforcez-

vous de consacrer au Christ Seigneur tous les membres et tous les sens et tous les mouvements de l'âme, comme vous vous souvenez l'avoir offensé avec tout cela, afin que vous changiez le nombre des crimes en cumul de mérites.

« Et afin que vous le fassiez mieux, examinez votre vie par examen quotidien ; et pour le moins une fois le jour recueillez-vous pour cela, et rappelez devant les yeux de l'esprit tout le temps passé ; duquel temps, si quelque chose a été bien employé, louez-en Dieu ; et du contraire, gémissez et souffrez. Et telle est la vraie circoncision des âmes, figurée par la Circoncision du Christ. »

Graces a Dieu. Amen.

XXIII. LETTRE AUX FILS OU ELLE ENSEIGNE COMME NOUS SOMMES PUNIS PAR NOTRE FAUTE ET QUELLES SONT LES TRANSFORMATIONS DE CEUX QUI AIMENT.

Je suis aveuglée, et enténébrée, et sans vérité ; et ainsi, mes petits enfants, toutes les paroles que vous recevez de moi, tenez-les pour suspectes comme de personne maligne. Et examinez bien toutes choses et ne croyez à nulles paroles, sinon à celles qui ressemblent aux vestiges de Jésus Christ. Cela ne me délecte d'écrire maintenant ; mais pour les nombreuses lettres que vous écrivez, je suis forcée de vous récrire. Or, je vous écris cela, qui récemment fut imprimé en mon cœur, savoir, que par ce vice par lequel l'homme offense Dieu, avec ce même vice il doit être puni.

« Et tout d'abord, je parle du vice de superbe, qui est racine de tous maux. Quand l'âme par grâce de Dieu est humiliée, elle s'efforce de toutes ses forces de chasser d'elle la superbe. Et, quand l'âme renaît en Dieu, elle devient humble, et elle désire avec tout son cœur être sans superbe. Néanmoins cependant la superbe vient en elle sans l'âme même. Mais quand la superbe vient avec complaisance, alors elle devient une faute. Mais quand elle vient sans complaisance de l'âme, l'âme est faite amère et affligée. Et quand elle vient sans cette complaisance, alors l'âme est posée au siège de la vérité, dans lequel l'âme alors n'est capable d'aucune

superbe. Mais alors elle vient sans consentement de l'âme pour punir le consentement qui eut lieu. Ainsi donc, mes petits enfants, confortez-vous et recevez cette force, car Dieu veut punir en vous défaut par défaut. Et semblablement en est-il du vice d'avarice. Car l'âme, en voyant l'abondance divine, devient large ; et cependant l'âme est stimulée par ce vice à punir la faute passée. Et ainsi, également du vice charnel. Mais non seulement doivent être punis ceux qui sont tombés en œuvres proprement charnelles, mais ceux qui tombèrent par leur propre négligence en pensées les plus légères.

« Et ainsi, fils très chers, ne nous émerveillons si nous sommes punis par tentations, car toute faute nécessairement doit être punie. Et ne voyez-vous pas que la vaine gloire et hypocrisie l'homme ne peut éloigner de soi ; et ceci arrive pour la faute passée ou arrive pour le mérite de l'âme. Donc, pour quelque cause que cela arrive, soyons contents si nous sommes victorieux. Et ne voyez-vous pas, fils, que quand quelqu'un dit ses heures et ne se tient tout entier à dire ses heures, (car quand l'homme doit être tout en ce qu'il est et n'y est pas, c'est digne d'être puni), ainsi donc quand il dit ses heures, ainsi il dit et ne dit pas, car il ne s'y tient tout ; alors il souffre et alors il réitère du début ; car c'est digne qu'il soit puni en un tel travail ; et en recommençant, il veut méditer en ce qu'il dit, et subitement il en est arraché et il ne s'en souvient plus. Et ceci est fait pour punition de notre

malice ; car, quand nous prions, Dieu veut que nous priions intégralement, et non divisés. Ainsi donc dans l'oraison ayons notre cœur entier en Dieu et non pas divisé. Car, si nous avons le cœur divisé, nous perdons le fruit de la véritable oraison. Mais dans les autres exercices que nous faisons, nous ne devons être entiers ; savoir, en mangeant, buvant, allant et venant et faisant autres négoces. Mais, tandis que nous faisons de telle choses extérieurement, ayons notre cœur entier en Dieu, si nous désirons sentir le fruit de la véritable oraison. Car c'est pour cela que nous sommes tentés en oraison, parce que nous n'avons pas le cœur entier en l'oraison.

« Mais quand nous sommes tentés, considérons deux choses.

« Premièrement, la Justice de Dieu qui opère en nous sa vengeance ; et en cela réjouissons-nous beaucoup, voyant la Justice de Dieu, laquelle, tout ce qu'elle fait en nous, justement l'opère.

« Secondement, quand nous sommes tentés, considérons que justement nous sommes tentés ; car nous sommes tentés par notre faute. Et en cela affligeons-nous beaucoup, car nous avons offensé Dieu honteusement. Mais si nous voulons être délivrés des tentations, nous devons être totalement transformés en ce Dieu aimant et chercher sa volonté ; et en la cherchant nous devons être unis avec elle ; et en nous unissant, nous devons scruter toutes ses propriétés ; et les scrutant, nous devons nous exercer totalement en ces propriétés ; et,

virilement exercés en elle, nul vice ne pourra rester en nous.

« Or, il y a trois transformations nécessaires aux amants.

« La première, c'est d'être transformés en la volonté de l'Aimé. Or la volonté de l'Aimé, il me semble qu'elle est la voie qu'Il nous montra par Lui-même ; car Il nous montra pauvreté, douleur, mépris et obéissance véritable. Et quand l'âme est totalement exercée en ces choses, nul vice et nulle tentation ne peut entrer en elle.

« La seconde transformation est quand l'âme désire de grand désir se transformer aux propriétés de l'Aimé. Les propriétés de l'Aimé, je ne veux vous en dire que trois, car vous savez mieux que moi. Mais ces trois sont celles-ci : la première est amour, savoir, aimer toutes créatures selon leurs convenances ; l'autre propriété est d'être vraiment humble et bénigne ; la troisième propriété que Dieu donne à ses fils légitimes est celle-ci, savoir l'immutabilité. Car, plus l'âme est proche de Dieu, plus petites sont les mutations qu'elle reçoit en elle. Ainsi donc ayons honte quand quelque vile chose nous émeut ; et en cela connaissons notre misère.

« La troisième transformation est d'être totalement transformé en dedans en Dieu. Et alors elle est hors de toute tentation, car elle n'est pas en soi, mais elle est en Celui qui est. Et quand nous retournons à notre propre misère, gardons-nous de toutes les créatures et

de nous-mêmes. Et je vous prie que vous soyez vôtres et ne vous donnez vous-mêmes ni prêtez entièrement à aucune créature. Mais donnez-vous tout à Celui qui est. Et quand l'un de vous prêche, ou entend confessions, ou donne aux autres conseil, que son esprit ne soit avec les créatures mêmes, mais avec le Créateur. Et ne faisons comme font les fats ; car où est l'œil du fat, là est tout son cœur. Et quand vous trouverez des hommes flatteurs ou des femmes qui vous disent : *Oh ! mon frère, c'est par tes paroles que je fus converti à pénitence*, ne regardez à ces créatures, mais regardez au Créateur et rendez grâces au Créateur de ce bienfait. Nombreux, sont, en effet, les prédicateurs de fausseté qui prêchent avec avarice, et prêchent par avarice d'honneur, d'argent et de réputation. Mais, ô mes petits fils très chers, je désire de tout mon être que vous soyez prédicateurs de sainte vérité, et que votre Livre soit ce Dieu et Homme. Et je ne vous dis d'abandonner vos livres ; mais que votre volonté soit de retenir ou abandonner. Et je ne désire que vous soyez prêcheurs seulement en paroles de science, savoir, de réciter en paroles sèches les histoires des saints ; mais avec saveur divine de cela-même qu'eurent ceux dont on récite les histoires ; car ceux qui se sont prêché à eux-mêmes avec telle saveur, savent bien prêcher aux autres.

« Il est encore un autre très singulier remède contre toutes tentations, savoir, se souvenir vivement de cette virginité et honnêteté qui fut en la très singulière

Vierge Mère de Dieu ; et se souvenir comme cette virginité et honnêteté furent assurées et aimées par elle ; et comme elle les aime parfaitement en tous les fils de Dieu. Et nous devons voir comme ces vertus furent aimées par ce Dieu et Homme. Et cette vision fait deux choses : l'une qu'elle chasse de nous toutes tentations ; l'autre qu'elle nous enseigne à être totalement circoncis, intérieurement et extérieurement. Donc, mes petits fils, la mémoire de ces vertus de la Mère de Dieu soit toujours en votre âme ! *Amen.* »

XXIV. OU SE VOIENT LES AMOURS INDICIBLES DE JÉSUS AU SAINT SACREMENT

Il y a trois choses nécessaires à voir en ce sain sacrifice et bien considérer ; et ces trois sont de grand vérité. Je ne doute de cela mais suis certaine que tout âme qui verrait ces trois choses en vérité ne pourrai être si sèche d'amour qu'elle ne soit aussitôt tout infuse d'amour, en voyant comme l'âme même fut aimée Et il est de nécessité qu'elle aille intérieurement en c Dieu Homme et regarde en cette sainte ordonnance, qu faisait ce Dieu et Homme en ce saint sacrifice.

« Qu'elle regarde encore en cet ineffable amour comme ce Dieu Homme prit toute mesure pour pou voir en tout rester avec nous et toujours. Ainsi donc I ordonna ce très sacré sacrifice non seulement pour mémoire de sa mort, laquelle est notre salut ; mais encore Il le fit afin de rester avec nous, tout et toujours Et quiconque voudrait arriver à voir cette profondeur, il faut qu'il ait de bons yeux. Et maintenant je commence à vous parler de ces trois choses qu'il faut que nous voyions, savoir, de ces deux regards qu'avait ce Dieu et Homme, et comment l'âme est arrivée à voir ces deux regards.

« Un regard est de voir cet ineffable amour qu'Il avait pour nous ; comme Il était tout épanché d'amour en nous ; c'est pour cela qu'Il se livra tout à nous et toujours. L'autre regard est de voir cette ineffable douleur mortelle, qu'Il avait pour nous ; voir comme

en son départ, quand Il devait partir, et quand il devait partir par cette mort si grandement douloureuse, et comme Il devait passer par ces douleurs si ineffablement aiguës en lesquelles Il devait être abandonné ; et il me semble que cette vérité doit être scrutée par ceux qui veulent célébrer ce sacrifice et recevoir ce sacrifice.

« Et alors que l'âme ne passe pas par là, mais y demeure et s'y tienne ; car ce regard était tellement bénin, que ce Dieu Homme faisait sur le genre humain, qu'il faut bien remarquer cet ineffable amour, quand Il décidait de se livrer tout à nous en ce très saint sacrifice. Et notez et voyez qui est Celui qui voulait rester en ce très saint sacrifice. C'est Celui qui est. Et Celui qui est, resta tout en ce très saint sacrifice. Ainsi donc que nul ne s'étonne comme Il peut être ensemble en tant d'autels, et outre mer et en-deçà la mer, et ici comme là, et là comme ici. Car Il dit : *Je suis Dieu incompréhensible à vous. Et Moi Dieu fis sans vous, et travaille sans vous, et il ne m'est impossible de faire aucune chose. Et ainsi courbez les épaules sous ce que vous ne comprenez pas.*

« Quelle serait l'âme si cruelle, qui, voyant ce regard très amoureux et fidèle, ne serait aussitôt tout entière transformée en amour ? Et quelle âme pourrait voir ce regard douloureux, amer, et comme Il devait être abandonné en douleur de toutes douleurs, et visibles et invisibles, qui aussitôt ne se transformerait toute en douleur ? Et quelle âme sera si hors de tout amour,

qui, voyant comme elle fut aimée, voyant comme Lui-même ordonnait de rester tout avec nous en ce saint sacrifice, qui ne se transformerait elle-même toute en amour ? Certes ce regard qu'Il avait pour nous était tellement très aimable, que, combien que la présence de la mort lui fût présente, et qu'Il eût des douleurs s ineffablement aiguës mortelles et si incompréhensibles et pour ce que alors étaient réunies toutes les douleurs de l'âme et du corps, cependant quasi oublieux de Lui-même, Il ne renonça pas à cause de ces choses. Tel fut l'amour qu'Il eut pour nous ! L'amour divin portait ce décret ; il tend toujours à tirer vers soi la chose qu'il aime ; et il tire hors de soi et hors de toutes les choses créées ; et il est absolument en l'incréé.

« Et alors l'âme devient capable de comprendre comme toute la Trinité était appliquée à décréter ce très sain sacrifice. Et alors l'âme se tourne à voir ce regard de ce Dieu et Homme, savoir, en présence de sa mort et de toutes ses douleurs. Et comme l'âme fut transformée en amour par ce regard d'amour, ainsi est-elle transformée en douleur par le regard très douloureux de l'Aimé abandonné. Regardant, en effet, en ce regard amer, l'âme fait cela qu'elle se transforme toute en douleur, et nul remède de consolation n'entre en elle. Mais elle devient la douleur même. Et tous ceux qui veulent être fils très fidèles de ce très saint sacrifice qu'ils ne cessent de regarder cette vérité. Et comme Lui, en regardant et en ayant ce regard amer, était tout seul en nous, et encore en nous regardant de

« ce regard très amoureux, [fidèle], Il était tout seul
« en nous, ainsi soyons tout seuls à Lui. S'il n'y avait,
« en effet, cette vue du regard amer et douloureux,
« telles seraient la liesse de ce regard amoureux et
« la joie que l'âme défaillerait ; et s'il n'y avait la vue de
« ce regard très amoureux, [fidèle], telle serait la douleur
« de ce regard amer et douloureux que l'âme encore
« défaillerait. Mais l'un tempère l'autre. »

XXV. OU SE VOIENT LES HUMILIATIONS DE LA PASSION

O petits enfants de Dieu, regardez de tout vous-mêmes et ne rejetez plus derrière votre dos ce Dieu Homme martyrisé qui vous a tant aimés, ô fils, que pour vous Il daigna mourir de mort si ignominieuse et tout ineffablement douloureuse, et mourir tout douloureusement et très amoureusement. Et cela seulement pour notre amour. Donc c'est le signe véritable des fils légitimes de Dieu, que d'aimer parfaitement Dieu et le prochain. Et celui qui aime beaucoup qu'on le serve, est beaucoup esclave. Et autant ce Dieu Homme martyrisé, ô fils de Dieu, nous aima très purement et fidèlement, n'ayant nulle pitié de soi, mais se livrant tout, seulement par notre amour, autant Il veut absolument que par cette pureté d'amour, par cette très humble fidélité, (selon la capacité de la créature), Lui soit répondu en certaine façon par ses fils légitimes. Et c'est pourquoi Il voulut toujours et eut des fils qui servissent en foi vive très fidèlement à ce Dieu très fidèle. Mais maintenant ce Dieu Homme martyrisé maintes fois me dit de vous avertir que vous soyez fidèles à Celui qui vous a été très fidèle. Or, qui est fidèle à Dieu, est fidèle aussi au prochain.

« Or, comme ce Dieu Homme martyrisé nous aima très purement et sincèrement et très fidèlement, Il nous l'a très clairement appris et par sa naissance, et par sa vie et par sa mort. Mais parce que nous

Lui sommes infidèles, c'est pour cela que nous ne voyons pas vivement et continuement sa naissance très pauvre, continue, douloureuse et très méprisée pour nous. Ainsi nous ne voyons pas cordialement sa vie, pour nous très douce, très humble, divine, salutaire et laborieuse, et tellement souffrante et douloureuse. Et c'est aussi pour cela que nous ne retenons sa mort douloureuse, ignominieuse, pleine d'opprobre et très humble pour nous. Qui est-ce qui répond à cette fidélité très divine et très fidèle pour nous par une foi, si petite soit-elle, vive et continue ? Et même, comme si ce n'était pas notre affaire, chacun rejette derrière son dos toutes ces choses.

« Voyez donc, ô fils de Dieu, s'il est digne que nous soyons très fidèles à ce Dieu Homme martyrisé qui nous fut très fidèle ; Lequel se soumit non seulement aux créatures raisonnables, mais même très humblement aux créatures irraisonnables et insensibles à cause de son amour très pur et très fidèle pour nous. Quoiqu'en effet Dieu ait tout soumis à la créature raisonnable, cependant tout est très proprement soumis au Créateur. Or, ce Créateur s'humilia tellement par amour pour nous, s'abaissa tant pour notre amour, s'annihila tant pour notre amour que non seulement Il donna puissance à la créature raisonnable, mais encore aux créatures irraisonnables et insensibles pour exercer très pleinement sur Lui leur office.

« Il donna, en effet, aux épines pouvoir de perforer très cruellement ce Chef très divin. Il donna à ces

liens et à la colonne pouvoir de Le tenir lié en lieu fixe.

« Soyez donc, fils de Dieu, fidèle à ce Dieu qui nous est très fidèle. Émouvez-vous tout entiers sur cette fidélité très humble qu'Il eût pour vous. Voici, en effet, que seulement pour notre amour cet auteur de la vie s'abaissa tellement que les choses insensibles même frappèrent et déchirèrent l'auteur même de toute vie, et Celui qui est tout insaisissable, elles le tinrent en un lieu fixe. Il donna aux voiles pouvoir de voiler Celui qui est la lumière même, et de qui est la lumière, et sans Lequel il n'y a que ténèbre. Il donna pouvoir à ces morceaux de bois de Le frapper très durement. Il donna à ces clous pouvoir de perforer et entrer aux mains et aux pieds très divins de Celui, puis-je dire, qui fit tout. Il donna pouvoir à cette fourche qui se nomme Croix, de soutenir son Créateur et Seigneur ainsi ensanglanté, ainsi perforé. Il donna pouvoir à l'éponge, au vinaigre, et au fiel, et à beaucoup d'autres choses insensibles d'insulter à leur Dieu, leur Créateur. Il donna encore pouvoir à la lance de perforer et entrer en son très divin côté, et d'avoir sur Lui plein domaine.

« Ces créatures devaient, en effet, et pouvaient obéir à leur Seigneur, à leur Créateur propre, et non à la créature abusant d'elles. Mais que la très profonde et inusitée humilité de cette très haute Majesté confonde et abaisse la superbe de notre néant. Il voulut, en effet, être soumis et annihilé, Lui l'auteur de la vie qui

seul est, par toutes les créatures et les insensibles même, afin que toi, qui étais mort et fait insensible aux choses divines, tu reçoives la vie par son humiliation indicible. Et toi, homme qui étais néant, Celui qui seul est t'aima si purement et fidèlement, qu'Il voulut pour ton seul amour être anéanti, afin de te donner l'être très parfait. Ces clous et cette lance devaient, en effet, et pouvaient se plier et ne pas obéir à la créature abusant d'eux ; et ne pas frapper et perforer et ouvrir ces mains très divines et ces pieds très divins et ce côté très divin de leur propre Seigneur et Créateur. Ainsi devaient aussi les autres choses insensibles et pouvaient-elles ne pas obéir à la créature contre leur Seigneur et Créateur, sinon qu'elles aient reçu pouvoir sur Lui.

« Il donna également pouvoir au démon même de Le tenter et même de L'emporter. Il donna pouvoir aux hommes sur Lui. Il donna pouvoir à leurs cœurs de penser choses très perverses et mortelles contre Lui. Il donna pouvoir à leurs sens de blasphémer, tenir conseil, ordonner, frapper, lacérer, et Le crucifier très douloureusement et Le tuer.

« Donc, ô fils de Dieu, ne levez jamais vos yeux de cette humilité très fidèle que ce Dieu Homme martyrisé eut pour vous. Avec quelle fidélité, en effet, cet Incréé servit sa créature, qui pour elles seulement fut fait obéissant aux créatures même insensibles. Il fut obéissant seulement pour elles à toutes tribulations. Il fut obéissant à toutes injures. Il fut obéissant pour elles

seulement à tous opprobres. Il fut obéissant pour elles seulement à toute peine. Il fut obéissant pour elles seulement à toutes douleurs. Il fut obéissant à toute mort. »

Graces a Dieu.

XXVI. OU SE DÉCOUVRENT LES PIÈGES DE L'AMOUR SPIRITUEL

Cette fidèle du Christ ayant été interrogée plusieurs fois pour qu'elle parlât de Dieu, commença d'énumérer les faussetés et périls et les déceptions, qui sont en l'amour spirituel et bon, disant :

« Rien n'est au monde, ni homme, ni diable, ni aucune chose que j'aie suspecte comme l'amour. Car l'amour pénètre l'âme plus que la joie et plus qu'aucune autre chose. Et n'est rien qui ainsi attire, occupe et lie tout le cœur comme l'amour. C'est pourquoi, à moins que l'on ne possède les armes qui le régissent, il précipite facilement l'âme et fait grande ruine. Et je ne parle pas du mauvais amour. Car le mauvais amour doit être totalement fui par tous, comme chose diabolique et très mauvaise et pernicieuse. Mais je parle du bon amour spirituel qui est entre l'âme et Dieu, ou entre prochain et prochain.

« Il arrive, en effet, souvent que deux ou trois hommes ou femmes, ou l'un et l'autre, comme homme et femme, s'aiment fort tendrement et ont l'un envers l'autre grandes et singulières affections ; et se font grandes caresses et de grand cœur, et voudraient quasi toujours vivre l'un avec l'autre. Et tout ce que veut une partie, l'autre le veut. Et ils restreignent la charité à un si petit nombre.

« Donc c'est fort répréhensible et fort dangereux, combien que cela ait lieu spirituellement et pour Dieu, à

moins qu'on ne possède les armes susdites. Car l'amour que l'âme a pour Dieu, s'il n'est armé, mais s'il est pris avec ferveur, ou bien défaille vite ou bien entreprend certaines choses en tel désordre qu'elles ne peuvent être continuées. Mais l'amour du prochain, ou bien qui est entre amis et amies, s'il n'est régi par les armes, ou bien devient chair, ou en conversant ensemble ils perdent beaucoup de temps, car leurs cœurs sont trop indiscrètement liés ensemble et pénétrés par amour, et ils tendent trop à se complaire. Donc, pour l'amour mauvais je veux éviter un amour bon ; car par ce susdit mode le bon amour devient mauvais.

« Or, les armes par lesquelles le bon amour doit être régi se trouvent et sont données en la transformation de l'âme.

« Il est, en effet, triple transformation de l'âme : parfois, en effet, l'âme est transformée en la volonté de Dieu ; parfois, avec Dieu ; parfois, en dedans de Dieu et Dieu en l'âme.

« La première transformation est quand l'âme s'efforce d'imiter les œuvres du Christ ; car en elles se manifeste la volonté de Dieu.

« La seconde transformation est quand l'âme est unie à Dieu et a grands sentiments et grandes douceurs de Dieu, qui cependant peuvent être exprimés en paroles et pensées.

« La troisième transformation est quand l'âme est transformée par union très parfaite en Dieu et Dieu en l'âme, et quand elle sent et goûte des choses très

hautes de Dieu, tellement qu'elles ne se peuvent exprimer ni penser par paroles.

« La première transformation ne fait rien à la présente matière de l'amour. La seconde suffit à régir l'amour, si elle est bien vive. Mais la troisième est souveraine. En cette troisième et même en la seconde, (mais non aussi parfaitement), est infuse en l'âme, par grâce, certaine sapience par le moyen de laquelle l'âme sait régir l'amour de Dieu et du prochain. Car les sentiments, douceurs et ferveurs de Dieu l'âme sait alors si sagement les composer que l'amour dure.

« Et en ces choses qu'elle entreprend, elle peut persévérer ; et elle ne montre [ces ferveurs] par rires et sauts et gestes du corps. Semblablement en l'amour du prochain ou d'un ami, elle sait se tenir si sagement et mûrement que, quand il faut condescendre au prochain, elle condescend, et quand il ne faut pas, elle ne condescend pas. Et la raison de ces choses est que Dieu est immuable, mais l'âme ne peut être immuable. Mais plus elle est unie à Dieu, moins elle a de mutabilité. Donc, en telle union l'âme acquiert ladite sapience et certaine maturité et savoureuse discrétion et certaine lumière ; en sorte qu'avec ces armes elle sait régir ainsi l'amour de Dieu et du prochain, si bien qu'elle ne peut être trompée ou précipitée. Et qui ne se sent empli de telle sapience, ne devrait jamais se mettre avec aucun ou aucune en tel amour singulier et tendre, combien qu'il le fît pour Dieu et de bonne intention, à cause des périls qui ont été dits. Et jamais ne devrait

aucun se lier avec un autre, sinon que d'abord il ait appris à se séparer des autres, quand il le faut, en temps et lieu.

« Or, cet amour a diverses propriétés. Car l'âme à cause de lui et en lui premièrement s'attendrit ; deuxièmement se débilite ; mais ensuite elle se fortifie. Quand, en effet, elle sent la ferveur de l'amour divin, elle clame et fait rumeur, à l'instar d'une pierre qui est posée au four pour être changée en chaux ; laquelle, quand elle est touchée par le feu, crépite ; mais après qu'elle a été cuite, elle ne fait aucun bruit. Ainsi l'âme au principe cherche consolations divines ; et si elles sont soustraites, elle s'attendrit et clame contre Dieu et se plaint de Lui, disant : *Tu me fais ce mal ! Pourquoi le fais-Tu et te Tais-Tu ?* Et elle dit semblables choses. Et cette tendresse naît de certaine confiance et sûreté que l'âme prend de Dieu. Et en cet état elle se trouve contente des consolations et choses semblables. Mais de leur absence croît l'amour ; et elle commence à chercher l'Aimé ; lequel si elle n'a, elle tombe en langueur et ne se contente alors de consolations ; car seul elle cherche l'Aimé. Et plus elle a de consolations et de sentiments, plus croît l'amour, et plus elle tombe en langueur, si elle n'a la présence de l'Aimé.

« Mais après que l'âme est parfaitement unie à Dieu et est posée en lumière de vérité, comme la vérité est siège de l'âme, elle ne crie ni ne se plaint de Dieu, ni ne s'attendrit, ni ne tombe en langueur ; au contraire, elle se connaît indigne de tout bien et de tout don de

Dieu, et digne d'un enfer plus grand que celui qui a été fait. Et en elle est posée une sapience et maturité ; et elle devient stable et ordonnée, et tellement fortifiée qu'elle irait à la mort, et pour ce qu'elle a Dieu en plénitude autant qu'elle peut le saisir, et pour ce qu'encore Dieu l'a fait croître, afin qu'elle devienne capable de ce qu'Il veut poser en elle. Et elle voit Celui qui est et que toutes les autres choses sont néant, sinon autant qu'elles ont l'être de Celui qui est. Elle regarde encore tout ce qui a précédé comme néant en comparaison, et même toutes les choses créées, et elle n'a cure de mort ou infirmité, d'honneur ou vitupère. Et elle s'apaise et pacifie tellement qu'elle ne désire rien et perd les désirs ; et elle ne peut opérer, car elle est vaincue. Et elle voit tellement en cette lumière que Dieu fait tout avec ordre et justice, que, même en son absence, elle n'est pas abattue ; et elle devient si conforme à sa volonté qu'absent elle ne Le recherche pas, mais de tout ce qu'Il fait elle se contente, et Lui commet tout.

« Alors ces choses sont vraies, savoir, que l'âme ainsi fortifiée et apaisée en cet amour perd les désirs et ne peut opérer, quand elle a la dite vision de Dieu en la dite plénitude. Mais quand elle la perd, (à aucune âme, en effet, il n'est concédé d'y persévérer toujours), lui est donné un nouveau désir pour opérer sans peine les œuvres de pénitence plus fortement que précédemment. Et la raison est que cet état est plus parfait que tous autres. Et la perfection a le pouvoir de faire cela ; car

plus elle est grande, plus elle a le pouvoir d'imiter le Maître de la perfection, savoir, le Christ. Or, le Christ en toute sa vie eut un seul état, savoir, celui de la croix. Car en croix Il débuta, en croix Il continua, et en croix Il finit. Toujours, en effet, Il fut en croix de pauvreté, de douleur continue, et de mépris, et d'obéissance vraie, et d'autres œuvres ardues de pénitence. Et pour ce que l'héritage du Père doit passer aux fils, et pour ce que Dieu le Père a donné cet héritage de pénitence et de croix à son Fils unique, tous les fils de Dieu doivent, plus ils sont en grande perfection, assumer cet héritage et le poursuivre tout le temps de leur vie ; car le Christ en toute sa vie tint cette voie. Et telle est la longueur et le terme de la pénitence, savoir, autant que l'homme vit. Mais sa grandeur est autant que l'on peut soutenir.

« Donc, chacun doit mesurer son pouvoir, et, selon la mesure de sa puissance, doit faire pénitence. Et s'il ne le faisait, il ne porterait sa Croix et ne suivrait le Christ. Et telle est cette transformation qui est dite se faire en volonté de Dieu, laquelle a été marquée plus haut au premièrement.

« Mais quand l'âme est transformée avec Dieu et en Dieu et est en cette parfaite union et plénitude de vision, elle ne cherche plus ; mais quand elle en revient, elle s'efforce de se transformer en la volonté de l'Aimé, jusqu'à ce qu'elle revienne en cette union. Or, Il montre sa volonté par les dites opérations de croix et de pénitences, qu'Il eut toujours en lui-même. Donc, plus quel-

« qu'un est parfait et plus il aime Dieu, plus il s'efforce « de faire ce qu'Il fit, et d'éviter tout ce qui peut être « de quelque façon contraire à Dieu.

« Nous voyons, en effet, que quand quelqu'un aime « parfaitement un autre, il s'efforce de se conformer à « lui en ses mœurs, et de faire ce qui plaît davantage à « celui qu'il aime. Et si quelques-uns, (comme sont ceux qui « se disent de l'Esprit de liberté), disaient qu'ils demeurent « délivrés des désirs, et que jamais ils ne désirent rien, et « qu'en nulle façon et temps ils ne peuvent opérer ; il ne « faut les croire, car ce n'est pas vrai. Et qu'ils pensent « s'ils font choses illicites. Car ils peuvent bien danser, « plaisanter, manger splendidement et désordonnément, « et boire et faire actes déshonnêtes et illicites. Mais « s'ils peuvent faire ces choses mauvaises et autres et les « désirer, ils devraient bien plus, (s'ils aimaient Dieu), « désirer faire ce qui est bon et plaisant à Dieu. Qu'ils « regardent encore vers le Bienheureux François qui, « comme il était miroir de sainteté et de toute perfection, « et exemplaire de tous ceux qui veulent vivre spirituel- « lement, alors qu'il était près de sa fin, ainsi sublimé et « transformé en Dieu, dit : *Commençons de faire pénitence, « car jusqu'à maintenant nous avons peu progressé.*

« Afin donc que soient plus pleinement comprises les « choses dites plus haut de l'amour spirituel et bon, et que « les contraires soient mieux évitées, il faut savoir et dire « premièrement de la diversité du mauvais amour.

« Certain, en effet, aime Dieu pour qu'il le garde des

infirmités et tribulations corporelles et périls temporels. Il s'aime encore désordonnément, en tant que de son corps il fait son âme et son dieu. Il aime encore, (pour l'utilité de ce dieu, savoir, de son corps qu'il s'est constitué dieu), les choses corporelles. Il aime encore ses amis et parents désordonnément, pour son utilité et honneur. Il aime aussi les hommes spirituels pour se faire un manteau de leur sainteté, et bien qu'il ne les aime pas vraiment pour leur bonté. Et pour ce que tel amour n'est pas pur, aussi les fruits de ceux qui aiment ainsi sont chair avec tous vices charnels et spirituels. Il aime encore avoir les avantages corporels, comme de savoir bien lire et chanter, pour plaire aux autres. Il aime encore avoir une grande science pour pouvoir convaincre les autres par raisonnement et non par charité ; et pouvoir corriger les autres avec superbe pour être réputé quelque chose. »

S'ensuit de la diversité ou infirmité ou imperfection du bon amour.

« Il en est encore d'autres qui croient aimer Dieu ; et ils aiment Dieu, mais d'amour infime et imparfait. Certain encore aime Dieu pour qu'Il lui remette les péchés, et le libère de l'enfer, et lui donne la gloire du Paradis. Il aime encore pour que Dieu conserve son âme, afin qu'elle n'offense plus, pour qu'elle ne perde le paradis. Il aime encore pour avoir consolations et douceurs divines. Il aime de plus pour être aimé de Dieu. Il aime encore amis et parents spirituellement. Car Il désire qu'ils soient spirituels et bons ; et cela aussi

pour soi, savoir, pour qu'il en ait utilité et honneur. Il aime aussi afin que Dieu lui donne sens et science et intelligence d'écriture, s'il est lettré. Mais celui qui ne sait les lettres désire la science de parler spirituellement et utilement pour l'utilité des autres ; et ce afin d'être plus aimé et honoré. Il aime encore les spirituels, pour qu'il passe comme étant au nombre des spirituels, et soit aimé des spirituels ; et ce pour son utilité et honneur. Il aime encore avoir pauvreté, humilité, obéissance, mépris et autres vertus, pour qu'il dépasse les autres en ces vertus. Et il désire que nul autre puisse approcher de sa perfection. Et pour ce qu'en la voie de l'esprit il ne veut avoir égal, il paraît ici ressembler au péché de Lucifer, qui ne voulut avoir aucune créature égale. Et il en est qui, pour avoir réputation universelle de sainteté et, pour qu'universellement ils soient loués par tous de leur sainteté, louent eux-mêmes universellement tous spirituels et non spirituels.

« Certain aime encore son frère ou ami ou amie d'amour spirituel et parfait, car il aime totalement en Dieu comme lui-même. Et cet amour croît, et en croissant il a ceci qu'il désire avoir la présence de l'aimé. Et s'il ne l'a, il tombe en langueur ; et s'il l'a, l'amour croît ; et en croissant, il est préparé pour une plus grande infirmité, à cause de l'absence de l'aimé. Et par cet amour croissant il est totalement transformé en l'aimé. En sorte que tout ce qui lui plaît, lui plaît ; et ce qui lui déplaît, lui déplaît. Et pour ce que l'âme n'a les

armes suffisantes pour régir la ferveur de l'amour qui croît continuement, et n'a pas parfaite ordonnance, il est nécessaire qu'elle convertisse l'amour en cette désordination. Et si l'aimé est en semblable désordination, qu'il manque des susdites armes, et est transverbéré de semblable glaive d'amour, alors il y a beaucoup plus à craindre. Car alors ils commencent de se manifester l'un à l'autre des secrets ; et entre autres ils se manifestent comme ils s'aiment ; car il est nécessaire qu'ils s'exposent ou se manifestent comme ils s'aiment et ce qu'ils sentent. Et ils disent l'un à l'autre : *Il n'est personne au monde, que je porte tant en mon cœur et que j'aime tant.* Et ainsi ils désirent par amitiés se toucher mutuellement et pour utilité spirituelle ; car ils croient que cela ne nuit. Et cependant la raison contredit encore, car elle n'est pas totalement suffoquée. Mais pour ce qu'ensuite la raison et l'esprit voient, et même croient que les touchers de ce genre ne nuisent pas, elle permet de le faire ; et ici ils commencent à caler, (savoir défaillir et tomber), peu à peu de l'état de perfection.

« Et une fois que la raison est un peu suffoquée, elle commence à dire et à penser. *Cela peut se faire, car ce n'est point péché.* Et autres péchés elle répute licites disant : *Cela peut se faire, car ce n'est grand péché.* Et puis, pour la ferveur de l'amour transformatif, la langue est coupée et toutes les puissances, en sorte qu'il ne peut contredire à l'ami en tout ce qu'il veut. Et pour ce qu'à cause de la désordination susdite il peut vouloir le mal, il ne peut lui contredire dans le

mal, s'il est invité ; et s'il n'est pas invité, lui-même invite. Et alors il se retire de l'oraison, abstinence, solitude, et de toutes les vertus auxquelles il avait accoutumé de s'exercer. Et ils convertissent tout l'amour divin en cet amour. Et puis l'amour croît et devient tellement ardent, que les paroles de l'aimé et sa présence ne satisfont l'amant, que la présence de l'aimé et ses paroles avaient accoutumé de satisfaire. Mais l'amant désire savoir si l'aimé est ainsi frappé par la sagette de l'amour comme l'amant. Et s'il peut savoir cela, c'est péril des deux. Car, après que ni paroles ni présence ne satisfont, sont inclinés l'amant, savoir, et l'aimé à toute œuvre vicieuse.

« Et c'est pourquoi je dis que l'amour doit être regardé comme suspect sur toutes choses, car en lui est inclus tout mal. Donc, jusqu'à ce qu'ils ne soient en l'amour parfait, que toutes les choses qui sont de l'amour soient toutes suspectes. Car l'amour excellent et sans défauts est celui où l'âme est guidée et conduite à la vision de Dieu.

« Alors, quand l'âme est guidée et conduite à voir l'être de Dieu, elle voit comme toute créature à l'être de Celui qui est le souverain Être, et elle voit comme toutes choses et tout ce qui a être a l'Être par cet Etre souverain ; et elle voit qu'il n'y a autre être ; et elle voit comme il n'y a rien qui ait l'être sinon de ce souverain Être. En laquelle vision guidée et conduite, l'âme tire de cette vision même une sapience ineffable, une gravité de sapience, une sapience mûre. Et l'âme

tire de cette vision de ce souverain Être que tout ce qui vient de ce souverain Être est excellent, et elle ne peut résister.

« Car en vérité, elle voit que toutes les choses qui sont de lui, sont parfaitement faites ; mais c'est mal fait quand nous détruisons ce qui a été fait par ce souverain Être. Cette vision, en effet, de cet Être souverain excite un amour correspondant et proportionné à cet Etre. Car ce souverain Être nous apprend à aimer tout ce qui a l'être par lui ; et nous enseigne à aimer tout ce qui a l'être, savoir, toute créature raisonnable et irraisonnable, pour l'amour de cet Être souverain. Et il nous enseigne d'aimer les créatures raisonnables surtout celles que l'âme voit être chéries et aimées par ce souverain Être. Et comme elle voit ce souverain Être incliné par amour aux créatures, de même elle s'incline aux créatures. Et Il me fait aimer les amateurs de ce souverain Être, qui sont connus par des signes certains. Cela, en effet, est signe manifeste de ceux qui sont les suivants véritables du Fils unique de cet Être souverain, en amitié divine de cet Être souverain, qu'ils sont et sont toujours suspendus par les yeux de leur esprit à aimer et suivre et se tranformer tous et totalement en la volonté de l'Aimé, savoir, du souverain Être. Et pour ce que leur âme a appris, (car elle a la vision de cet Être souverain), à aimer ce souverain Être, l'amour est excité par cette vision du souverain Être. Car elle a appris et elle sait aimer ce souverain Être ; et elle a appris et sait aimer les créatures selon leurs conve-

nances ; et plus et moins, selon l'inclination de cet Être souverain ; et en nulle chose, elle ne peut dépasser la mesure.

« Et ainsi que toutes les choses qui sont de l'amour soient du tout suspectes, jusqu'à ce qu'ait été donné à l'âme par Dieu un tel amour excité par la susdite vision de cet Être souverain de Dieu. Et après que l'âme a la vision de cet Être de Dieu et l'amour proportionné et correspondant à cet Être, elle demeure consolidée, tellement que, quoique viennent d'autres visions et élévations, elles ne la changent pas de cela. Et non seulement ceux qui ont cette ineffable vision de Dieu, savoir, de cet Être souverain de Dieu, mais celui qui aurait une simple pensée continue de cet Être de Dieu, il peut suffire et est suffisant à chasser toute malice de tout autre amour, et il peut bien résister au couteau de l'amour.

« Il est encore donné à l'âme la vision de l'Incréé ; laquelle vision laisse en l'âme un amour incréé ; auquel amour l'âme ne peut rien opérer, et elle est sans œuvres ; mais l'amour même opère. De même que, quand l'âme a la vision de l'Incréé, elle ne peut rien opérer, car elle est totalement absorbée par cette vision, ainsi en l'amour incréé, elle ne peut rien opérer. Mais il faut remarquer que, quand cette vision a été donnée à l'âme, l'âme opérait et de tout son être désirait être unie à cet Incréé, et elle pensait de tout son être comment elle pourrait mieux être unie. Alors cet Incréé opérait lui-même en l'âme et lui inspirait comme

elle se retirerait de toute chose créée, afin de pouvoir mieux lui être unie ; et alors a été donnée cette susdite vision à l'âme. En cet amour incréé l'âme ne peut opérer, mais l'amour opère, et l'amour lui-même fait les œuvres d'amour.

« Le principe de cette opération est d'illuminer et encore de donner un nouveau désir enflammé, et c'est un nouveau fort amour pour lequel amour nouveau l'âme opère et n'opère point ; car cet amour incréé opère, et lui-même opère tout bien qui est opéré par nous ; et nous opérons tout mal. Et telle est la vraie annihilation, de voir en vérité que nous ne sommes opérateurs d'aucun bien. Et ceux-là ont esprit de vérité qui voient cette susdite vérité. Et le véritable amour n'apporte rire, ni manger, ni boire désordonné, ni aucune allégresse vaine ; et l'opération du vrai amour ne dit pas : *Je ne suis tenue à aucune loi.* Mais elle se soumet toujours plus à la loi ; et même là où il n'y a loi, se fait une loi. Et l'amour de Dieu ne se tient jamais oisif, même en suivant corporellement la voie de la croix. C'est, en effet, le signe de l'opération du vrai amour, de porter et donner la croix à l'âme qui veut suivre Dieu, savoir, pénitence, et longue autant qu'elle vit, et grande autant qu'elle peut, et dure.

« Et alors quand l'âme a opéré les opérations de croix et pénitence, et après qu'elle a accompli les opérations de croix et pénitence, et vive, et longue, et ardue, alors je me verrai servante tout inutile ; et si j'ai voulu lu demander quelque chose, je demanderai pour la péni

tence que Lui-même fit en moi, pour moi. C'est, en effet, le signe de l'esprit de vérité, que de connaître en vérité que ce Dieu est tout amour, et se connaître toute haine. Et cette connaissance étant possédée en vérité par l'âme, il faut de nécessité qu'elle fasse pénitence corporelle. Quand l'âme fait quelque pénitence et quand cette pénitence lui semble lourde, et parfois si lourde qu'elle semble intolérable, et alors il semble à l'âme qu'elle opère elle-même ; mais en vérité, elle n'opère elle-même, mais l'Incréé lui-même opère en elle pour elle. Parfois Il fait que la pénitence est légère pour elle, et encore Il le fait pour son utilité. Et ne nous émerveillons si l'opération nous charge de pénitence ; car le vrai Maître vint pour faire pénitence pour nous et en tout temps de sa vie, vécut en continue et très amère croix et pénitence pour nous ; et ceux qui sont élevés à la vision de l'Incréé et à la vision de l'Être de Dieu, en se tenant en croix et en ces opérations vertueuses, où qu'ils se trouvent, ils se reposent, et avec un nouvel amour et enflammé pour opérer encore plus virilement. Et ceux qui ne sont en cet esprit de vérité, se font des idoles de ces opérations vertueuses. Et la première idole ils se font de la divine lumière qui leur est donnée. »

GRACES A DIEU. AMEN.

XXVII. OR, PASSA LA VÉNÉRABLE ÉPOUSE DU CHRIST, ANGÈLE DE FOLIGNO, DU NAUFRAGE DE CE MONDE VERS LES JOIES DU CIEL, LONGTEMPS AUPARAVANT A ELLE PROMISES, L'ANNÉE DE L'INCARNATION DU SEIGNEUR MCCCIX, VEILLE DES NONES DE JANVIER, AU TEMPS DU SEIGNEUR CLÉMENT PAPE CINQUIÈME [1].

1. Nous donnons ici ce fragment pour nous conformer au ms. d'Assise. En réalité, il doit être rejeté à la fin du dossier, après les textes qui suivent.

Les documents qui suivent (XXVIII à XXXVI) manquent dans le ms. d'Assise ; ils se trouvent dans le ms. de Subiaco et partiellement dans celui de Rome.

XXVIII. LETTRE AUX FILS, OU LEUR MANDE QU'ILS AIENT COURAGE EMMI LES TEMPORELLES TRIBULATIONS.

Item, elle dit :

« De la tribulation que vous souffrez, j'ai pour vous douleur de cœur et envie. Ceux qui, en effet, sont affligés et tourmentés intérieurement et extérieurement, je ne doute que ce soit signe qu'ils sont élus de Dieu ; et, comme vous le savez mieux que moi, ainsi fut traité notre Maître. La tribulation, en effet, qu'eut notre Maître en l'âme, notre langue ne pourrait

l'exprimer ni le cœur penser ; quoique nos tribulations soient par autre voie que les siennes. Mais, quand les nôtres apparaissent défectueuses, efforçons-nous avec tout nous-mêmes de vaincre, de souffrir patiemment, et même de nous réjouir parmi les tribulations temporelles qui ont fin, et de les aimer de cœur. C'est pourquoi quand nous recevons la tribulation, c'est signe que nous sommes aimés par l'Aimé, quand Il nous donne les arrhes de son héritage. Regardez en la douleur de ce désolé, et ce sera le remède à toute votre douleur. Le Fils de Dieu reçut des maux pour les biens.

« En effet, cette très sainte tribulation que nous méconnaissons fait trois choses à l'âme sainte. La première est qu'elle fait que l'âme se convertisse ; et si elle est convertie, elle la fait se convertir davantage et adhérer. La seconde est qu'elle la fait croître. Comme, en effet, une bonne terre bien préparée, la pluie survenant, germe et fructifie, ainsi l'âme sainte, arrivant la tribulation, croît en vertus. La troisième chose qu'elle fait, est qu'elle purifie, réconforte, et pacifie, et acoise, et tranquillise. Cette très sainte tribulation vous convient beaucoup ; et ainsi ne changez ce que Dieu fait. Et c'est pourquoi elle vous est utile, et à vous et à beaucoup. Je crois en mon cœur de tout moi-même que guides sûrs et dignes avocats, et nobles, et témoins véraces, auxquels sera cru davantage en présence de Dieu, sont ces tribulations très saintes méconnues. Et je crois semblablement que rien autre n'aide si bien avec Dieu comme la tribulation. Et rien autre ne nous

tient unis, comme la tribulation ; et il n'est rien autre qui nous conduise ainsi à Dieu comme ces très saintes tribulations. Et c'est pourquoi, si j'ai pour vous une sainte envie, ne vous en émerveillez pas. Je prie que je ne vous sorte de l'esprit, car vous ne m'êtes sortis de l'esprit. Je crois fermement, mes fils, que la noblesse qui vient de la très sainte tribulation n'est pas connue ; car il y aurait là grand pillage.

« Lumière des tourmentés soit avec vous ! Amour et paix du Très Haut soient avec vous ! Bénédiction du Dieu Très Haut soit avec vous éternellement, petits fils, et avec nous !

« Toutes nos salutations soient accomplies en Celui qui est tout salut ! Je vous salue en ce Dieu Homme martyrisé, et en la Vierge sa Mère ; et ne Lui soyez pas ingrats ; et priez pour ma compagne Marie, qui est infirme plus que d'habitude, et pour moi très vile créature. »

XXIX. DIT D'ANGÈLE. QU'IL EST LEGER DE SOUFFRIR POUR DIEU.

Une fois la fidèle du Christ dit que lui était dit par Dieu qu'à ceux, pour qui Il souffrit, il est léger de souffrir pour Lui ; et qu'à ceux, pour qui Il voulut être méprisé, il est léger d'être méprisé pour Lui ; et à ceux, pour lesquels il voulut mourir, il est léger de mourir pour Lui.

XXX. DIT D'ANGÈLE SUR UN PROPOS DU BIENHEUREUX AUGUSTIN, TOUCHANT LA COMMUNION DE CHAQUE JOUR.

Interrogée une fois par deux frère mineurs dignes de foi sur la parole du Bienheureux Augustin : *Quotidiennement recevoir l'Eucharistie, etc.* [1]. Elle répondit disant ainsi : *Le Bienheureux Augustin était saint et sage. Voyant donc les bons mêlés avec les méchants, afin de ne pas donner audace aux méchants, il ne loua pas; afin de ne pas empêcher les bons, il ne vitupéra pas. Les méchants, en effet, prennent audace d'une louange donnée aux autres; mais les bons ont sûreté de leur bonne conscience, pourvu cependant que ce ne soit vitupéré par un saint.*

1. Le mot : *Cottidie Eucharistiae communionem percipere nec laudo nec vitupero,* longtemps attribué à saint Augustin est en réalité de Gennade, *de Ecclesiasticis dogmatibus,* P. L. XLII, 1217.

XXXI. LES SIGNES QUE DIEU NOUS AIME.

Les signes par lesquels Dieu le Père manifeste son amour à l'âme qu'Il aime sont six. Le premier signe est bénédiction. Dieu le Père, en effet, 1° bénit l'âme qu'Il aime, 2° lui communique ses biens, 3° l'avertit, 4° la corrige, 5° la garde ou défend, 6° la conserve.

XXXII. LETTRE A UN FILS QUI EUT A SOUFFRIR A SPELLO.

(peu avant la fête de Noël).

O mon très cher et intime de mon âme, je désire de tout moi-même que mes oreilles entendent parler de toi, et que soit en ton âme ce désir qu'avaient les saints, et que maintenant ils ont, de cet Enfant qui doit maintenant venir et naître, qu'Il naisse en dedans de ton âme selon mon désir !

« O très cher de mon âme, efforce-toi d'avoir connaissance de toi-même ; car en vérité, je ne crois pas que soit plus grande vertu sur terre que celle-là. Donc, tâche de chasser de toi toute autre cogitation ou imagination qui puisse nuire à ton âme ; et prépare-toi à recevoir ce Fils qui doit naître selon mon désir ; car en vérité, ce sera Lui qui donnera à ton âme la connaissance de soi-même. Et Il sera le salut de ton âme, comme le désire mon âme de toutes ses entrailles. Et que maintenant le consolateur te console, mon âme !

« Je me suis grandement émerveillée des paroles que tu m'écrivis sur la tribulation que tu me manifestas en tes écrits quand tu étais à Spello. Je n'ai pas été, en effet, mal édifiée, mais plutôt édifiée ; car ce que tu me donnas pour de la haine, je le regardai pour de l'amour. Or, je pensai que c'est cette envie que j'eus parfois [pour Marie, savoir] [1] quand je crois qu'elle est plus unie à Dieu que moi. Sache, mon âme, qu'en moi

1. Restitution incertaine de texte de Subiaco, on pourrait peut-être lire : *Pasqueline*.

ne tomba pas d'indignation, sinon par compassion pour toi. Ainsi donc, ta tribulation fut plus mienne que la mienne propre. Je te prie autant que je puis, que de cette tribulation tu n'aies plus cure ; mais chasse-la du tout de toi. Car quand elle sera ôtée de toi, elle sera ôtée de moi. J'ai eu de la peine en la lettre que tu m'écrivis. Souviens-toi, fils très cher, que jamais ne fut aucune créature qui me saisit par haine ou amour, et qu'il n'y en aura. Et c'est pourquoi ne t'arrête aux signes extérieurs ; car les signes extérieurs parfois ne sont pas vrais. Il est, en effet, un amour qui peut être montré par signes, et il est un amour qui ne peut être montré par signes.

« Je te prie, fils très cher, qu'en cet amour tu sois baigné qui est tout ineffable, savoir, en amour qui est sans signes.

« Et je désire de tout moi-même que tu sois renouvelé en l'amour et douleur de ce Dieu et Homme martyrisé. Encore désiré-je de tout moi-même que tu sentes tel amour sans que je le puisse exprimer. Ce qui est nouveau pour moi, soit nouveau pour toi ! Amour divin, et paix divine, et bénédiction éternelle soient avec toi ! Amen ».

XXXIII. OU ELLE CONFESSE SES HORRIBLES HYPOCRISIES ET VOUDRAIT ALLER NUE PAR LES PLACES DES VILLES CRIANT SES PÉCHÉS ET MENSONGES [1].

Telle est certaine humilité en laquelle je suis abîmée ; et l'abîme de cette humilité commença de me venir le second dimanche de carême ; mais il ne se fixa. Mais le lundi suivant à l'heure de complies, cette humilité me fit tellement voir et superabondamment et mes malices et iniquités et mes péchés, que je ne voyais pas pouvoir les manifester et découvrir par aucun mode ou aucune créature de ce monde. Et je n'ai vergogne de dire devant tout le monde tous mes péchés que j'avais jamais faits ; mais je me réjouissais d'imaginer un mode, pour que je puisse manifester ces simulations et péchés et mes iniquités. Et je voudrais aller par les places et les villes, nue, et pendre à mon cou poissons et viandes, en disant : *C'est la vilissime femme, pleine de malice et simulation, et sentine de tous vices et maux ; qui faisais carêmes en cellule, pour l'estime des hommes ; et je faisais dire à tous ceux qui nous invitaient : Je ne mange viandes ni poissons. Et j'étais gourmande et pleine de gourmandise et mangeuse et ivrogne ; et je préten-*

1. Cette étrange confession est de tradition toute franciscaine. Saint François se fit un jour traîner, corde au cou, dans les rues d'Assise par un frère qui criait : « Venez voir ce glouton qui, à votre insu, s'engraisse de volailles ! » (*I Vie de* Célano, 52). A peu près de même fit sainte Marguerite de Cortone criant une nuit sur sa terrasse « Chassez cette pécheresse qui s'est rendue coupable de tant de crimes ! » (*Vie*, II, § 13 et IV, p. 2).

dais que je ne voulais rien recevoir qu'autant il me suffisait ; et je faisais réserver pour un autre jour. J'affectais encore d'être pauvre extérieurement et d'être mal couchée ; or je voulais continuement dormir et me coucher ; et où je gisais, je faisais étendre beaucoup de fourrures, et le matin je les faisais enlever, pour que les gens ne s'en aperçoivent. Voyez le diable de mon âme et la malice de mon cœur ! Écoutez comme je suis très superbe et fille de superbe, et comme je fus déçue, et suis hypocrite, et suis abomination de Dieu ! Car je me montrais fille d'oraison, et j'étais fille de colère et superbe et du diable. Et je faisais montre d'avoir Dieu en l'âme et consolations divines en la cellule ; et j'avais le diable en l'âme et en la cellule. Et sachez que tout le temps de ma vie, je cherchai comme je pourrais être adorée et honorée, et comme je pourrais avoir réputation de sainteté. Et sachez en vérité que, pour les malices et simulations qui sont cachées en mon âme, bien des gens ont été trompés ; et je suis homicide de nombreuses âmes et de mon âme !

« Et puis, me tenant en l'abîme susdit, je me tournais vers ceux qui sont dits mes fils et je leur disais : *Ne veuillez plus me croire ! Ne voyez-vous comme je suis démoniaque ? Vous qui êtes dits fils, priez la justice de Dieu pour que sortent les démons de mon âme et qu'ils manifestent mes œuvres très méchantes, afin que Dieu ne soit plus vitupéré par moi. Et ne voyez-vous pas que tout ce que je vous ai dit est faux ; et ne vous apercevez-vous pas que, s'il n'y avait d'autre malice en tout le monde, je fournirais tout le monde de l'abondance de ma malice ? Ne veuillez plus me croire ! Ne veuillez plus adorer cette idole ! Car en cette idole*

gît le diable. Et tout ce que je vous ai dit, furent paroles simulatives et diaboliques. Priez cette justice de Dieu afin que tombe cette idole et soit brisée, et soient manifestées les œuvres menteuses et de duplicité, et les paroles fardées que je vous disais. Car je me fardais de paroles divines, afin d'être honorée et adorée pour un dieu. Priez que les diables sortent de cette idole, afin que le monde ne soit plus déçu par cette femme !

Donc je prie le Fils de Dieu que je n'ose nommer, que, s'Il ne veut manifester par Lui-même, Il fasse manifester par la terre, afin qu'elle s'ouvre et m'engloutisse, pour que disent hommes et femmes : *Oh ! comme elle était fardée extérieurement ; et intérieurement elle était tellement toute simulation !* Et je voudrais mettre en ma gorge un licou et me faire traîner par les cités et les places, afin que les enfants me conduisent et disent : *C'est cette femme qui en tout temps de sa vie montra le faux pour le vrai !* Afin qu'hommes disent et femmes : *Oh ! voici le grand miracle que fit Dieu. Car Il l'a fit être manifestée par elle-même et que soient dites ses iniquités et malices et simulations, et les péchés qu'elle avait faits en cachette tout le temps de sa vie.*

Et dire cela satisfaisait peu à mon âme. Et sachez que je suis tombée en un désespoir que jamais je n'eus de cette façon. Car je désespérai du tout de Dieu et de ses dons, et je fis combat [?] [1] entre moi et Lui. Et c'est pourquoi je suis certaine qu'en ce monde il n'est aucune

1. Le ms. de Rome dit : *je fis un contrat.*

créature pleine de toute malice et damnable, comme je suis ; car tout ce que Dieu m'a concédé et donné, Il l'a concédé pour ma plus grande damnation et despération ! Donc je vous prie, vous tous, que vous priiez cette justice de Dieu qu'elle ne tarde plus d'extraire le démon de cette idole, pour que soient manifestées mes très méchantes œuvres, qui sont au-dedans. Car, ma tête se brise, le corps défaille par la multitude des larmes, et tous les membres se disjoignent ; car je ne puis manifester les malices et les mensonges de mon âme. Mais je me réjouis, car cela a déjà commencé d'être un peu manifesté. Et je voyais toutes ces choses en vérité sans aucune humilité. Et sache que toi, qui écrivis ces choses, tu as bredouillé en comparaison de tous mes maux et iniquités et de mes tromperies. Quand, en effet, j'étais petite, je commençai de faire le mal ! »

TROISIÈME PARTIE

Derniers enseignements et mort

XXXIV. ULTIMES DISCOURS DE LA BIENHEUREUSE AVANT SA MORTELLE MALADIE. OU L'ON VOIT LES CINQ MYSTÈRES DE L'AMOUR DE JÉSUS ET LES SEPT DONS FAITS A LA CRÉATURE.

C'est l'ultime lettre que fit la très sainte Angèle de Foligno, notre Mère, avant qu'elle fût infirme à mourir ; affirmant alors que c'était son ultime lettre. Elle sut, en effet, son heureux départ longtemps avant.

Donc avec grande affection, elle dit ces paroles et força quasi le scribe, et qui était tiède, à écrire et elle dit :

« O mon Dieu, fais-moi digne de pouvoir connaître le très haut mystère que fit ta très ardente et ineffable charité, avec une charité dispensée par la Trinité même ; savoir, le mystère de ta très sainte Incarnation que Tu fis pour nous, laquelle Incarnation fut le principe de notre salut.

« Et cette Incarnation fait pour nous deux choses : la première est qu'elle nous emplit d'amour ; la seconde, qu'elle nous rend certains de notre salut. Oh ! incompréhensible charité ! Au-dessus d'elle, il n'est plus grande charité que mon Dieu devienne chair, afin qu'Il me fasse Dieu. Oh ! amour jailli des entrailles. Tu Te défis pour me refaire, quand Tu reçus notre forme ; Tu ne Te défis pas en sorte qu'aucune chose ne soit ôtée de Toi ni de Ta divinité ; mais l'abîme de Ta conception me fait dire ces paroles d'amour : O Incompréhensible, fait compréhensible ! O Incréé, Tu

es fait créature ! O Incogitable, Tu es cogitable ! O Impalpable, Tu peux être palpé ! O Seigneur, fais-moi digne de voir la profondeur de cette très haute charité que Tu nous communiquas en cette très sainte Incarnation ! O heureuse coulpe qui méritas de nous montrer la très occulte profondeur de la divine charité, qui nous était cachée ! Oh, en vérité, je ne puis penser plus grande contemplation. O Très Haut, fais-moi capable de comprendre cette très haute et ineffable charité !

« O Seigneur, cinq sont les mystères que Tu fis pour nous. Fais-nous, Seigneur, capable de comprendre !

« Le premier est le mystère de l'Incarnation. Le second est le mystère de la Nativité du Fils de Dieu. Le troisième est la Mort du Fils, faite pour nous. Le quatrième est la Résurrection. Le cinquième est quand Il monta au Ciel.

« Donc en cette Nativité du Fils de Dieu, nous devons considérer trois choses : la première est l'amour. O amour souverain et transformé ! O divine Vision ! O Ineffable ! Quand Toi, Jésus Christ, Tu me fais comprendre que Tu naquis pour moi ! Oh ! comme il est glorieux de comprendre cela en vérité, que je voie et comprenne que Tu naquis pour moi plein de toute délectation. Donc la certitude que nous avons de l'Incarnation, nous avons la même de la Nativité. Car ce pourquoi Il fut incarné, c'est ce pourquoi Il naquit. O Admirable, comme sont admirables les œuvres que Tu fis pour nous ! La seconde chose que fait pour nous l'In-

carnation du Fils de Dieu est qu'elle nous rend certains. Il est bien certain que ce pourquoi Il est incarné, c'est pour cela qu'Il naquit. La troisième, c'est que nous avons en Jésus Christ né un manifeste enseignement de pauvreté, douleur et mépris ; car en ces choses Il naquit vécut, et finit.

« Le troisième mystère est de sa Mort ; car c'est pour cela qu'il naquit pour mourir pour nous. Cinq choses sont à considérer en cette Mort de Jésus Christ. Premièrement, la déclaration de la certification de notre salut. La seconde est la fortification et victoire contre nos ennemis. La troisième est la réplétion et surabondance de l'amour de Dieu manifesté par cette Mort. La quatrième est qu'Il nous emplit d'une profonde, tendre et très haute vérité, savoir, connaître, voir et comprendre comme Dieu le Père montra, enseigna, illustra et nous déclara son Fils en cette Incarnation très sainte et en Nativité et en la Mort. La cinquième est de considérer comme le Fils de Dieu nous manifesta le Père par l'obéissance qu'Il garda pendant toute sa vie et accomplit en sa Mort. Et par elle Il répondit à Dieu le Père pour tout le genre humain. Fais-moi digne, Dieu incréé, de connaître la profondeur de Ton amour et de Ta très ardente charité. Fais-moi digne de comprendre l'ineffable charité que Tu nous communiquas quand Tu nous montras Ton Fils Jésus Christ en cette Incarnation, et quand ce Fils Te manifesta, Père, à nous. O merveilleux et joyeux amour ! Car en vérité, en Toi est toute saveur, toute suavité et

toute plaisance. Et telle est la contemplation qui élève l'âme de ce monde et la fait se tenir au-dessus d'elle ; et elle est pacifiée et tranquille.

« Le quatrième mystère est celui de la Résurrection. En laquelle Résurrection deux choses sont à considéder : la première est que sa Résurrection nous donne vrai espoir de notre résurrection ; la seconde est qu'elle nous fait connaître la résurrection spirituelle que fait l'âme, quand, par la divine grâce, Dieu fait d'un mort un vif et d'un infirme fait un sain. O très haut, admirable et inconnu mystère et ineffable et sacré ! Tu as empli toute notre attente. Fais-moi digne, Seigneur, de connaître ce très haut mystère.

« Le cinquième est le mystère de l'Ascension. O Seigneur, fais-moi digne de connaître ce mystère très haut de Ton Ascension ! O Seigneur, fais-moi digne de connaître et d'être capable de comprendre ce mystère, en lequel mystère de l'Ascension tout notre salut fut achevé. O Jésus Christ, Tu nous mis en possession de Dieu ton Père !

« Ces cinq mystères sont l'école de ceux qui sont véritables écoliers. Et l'école véritable où sont appris ces cinq mystères est l'école de continue oraison. Fais-moi digne, Seigneur, de connaître et comprendre Ta charité pour nous avec laquelle Tu me créas. Fais-moi capable, O incompréhensible, de connaître et comprendre Ton inestimable et très ardente charité avec cette tendre dilection par laquelle Tu choisis le genre humain éternellement pour voir Ta vision, et Tu dai-

gnas, Toi Très Haut, vouloir voir la nôtre. Fais-nous dignes, Seigneur, de connaître notre coulpe, afin que nous puissions par elle connaître l'Aimé que tu as envoyé pour racheter cette faute ! »

Après quoi elle parla des sept dons ou bienfaits très spéciaux qui nous sont conférés par la divine bonté, et dit :

« O Seigneur, fais-moi capable, fais-moi digne de comprendre ces sept dons que Tu nous fis entre la multitude de Tes dons que Tu nous donnas !

« Le premier don est l'ineffable création.

« Le second est l'admirable élection par laquelle Tu daignas nous élire devant Ta présence.

« Le troisième est le don inestimable que Tu nous fis quand Tu envoyas Ton Fils à la mort, pour nous donner la vie, ce qui est don au-dessus de tout don.

« Le quatrième est le don très haut de Ta bonté ; car Tu daignas me faire sensible et raisonnable, et non bestiale et irraisonnable. Oh ! merveilleuse raison que Tu posas en moi ! Elle me fait trois choses : la première est qu'elle me fait Te connaître admirable ; la seconde est qu'elle me fait connaître mes péchés ; la troisième est que cette raison me fait m'opposer au libre arbitre dans le mal. O incompréhensible, car rien autre n'est au-dessus de ce don que Tu nous donnas ! O sans forme exemplaire, car Tu nous formas de Ta forme, quand Tu nous fis raisonnables. O certainement, car Tu nous vêtis de Toi et de Ta raison.

« Le cinquième don est le don d'intelligence. Fais-moi digne, Seigneur, de connaître ce don ; car Tu nous donnas l'intelligence pour que nous puissions Te comprendre, mon Dieu !

« Le sixième don est don de sapience. O Seigneur, fais-moi digne de connaître et comprendre Ta très ardente charité avec laquelle charité Tu nous donnas ce don, savoir, Ta sapience. Oh ! en vérité, c'est le don de tous les dons, savoir, Te savourer en vérité.

« Le septième don est amour. O souverain Être, fais-moi digne de comprendre ce don qui est au-dessus de tout don ! Car tous les anges et tous les saints n'en ont d'autre, sinon Te voir aimé, et T'aimer et Te contempler. O don qui es sur tout don, car Tu l'es Toi-même et Tu es l'amour ! O souverain Bien, Tu daignas nous faire Te connaître amour, et Tu nous fais aimer un tel amour. Et tous ceux qui viendront devant Ta présence seront satisfaits selon l'amour qu'ils eurent. Et il n'est rien autre qui conduise les contemplateurs à contempler, sinon le vrai amour. O Admirable, Tu fais des merveilles en Tes fils ! O Bien supérieur ! O Charité incompréhensible, très ardente ! O divine puissance, par laquelle Tu daignas nous soutenir au milieu de Ta substance. Oh ! ce que Tu fais en Tes fils est admirable, sur toute merveille. Oh ! certes il n'est intelligence humaine qui ne défaille devant cette substance ! Mais avec l'intelligence divine nous sentons cette divine substance. Et c'est proprement l'arrhe de ceux qui sont vrais solitaires. Et c'est pourquoi en cela

sont occupés tous les chœurs des anges ; et en telle occupation s'occupent tous ceux qui sont vrais contemplateurs ; et puis seront vrais solitaires ; et seront séparés de la terre ; et leur conversation est aux Cieux. »

XXXV. DES TRÈS PRÉCIEUSES PAROLES QUE FIT EN SON HEUREUX DÉPART LA SAINTE MÈRE. ET COMME ELLE BÉNIT SES FILS. ET COMME LE SEIGNEUR VINT QUÉRIR SON ÉPOUSE LONGTEMPS AIMÉE.

En nom de Notre Seigneur Jésus Christ Nazaréen, crucifié, dont le Nom soit béni éternellement et au siècle des siècles ! *Amen.*

Telles sont les dernières paroles que dit la légitime épouse du Christ Angèle de Foligno, quand elle approcha de son heureux départ.

Premièrement donc vers le début de son infirmité, en la fête des Anges du mois de septembre, elle dit :

« Comme je désirais beaucoup communier en cette fête et qu'il n'y eut personne qui m'apportât le très sacré corps du Christ, je commençai de beaucoup souffrir. Et voici qu'en cette douleur et désir de communier, je commençai de penser pour cette fête des anges à la louange des anges, savoir, en l'exercice que ces anges ont à louer Dieu ; et subitement l'âme fut ravie ; et voici une très grande multitude d'anges ! Et ils la conduisirent à un autel, et lui dirent : *C'est l'autel des anges.* Et sur cet autel ces très saints anges montrèrent à l'âme la louange de ces anges, savoir, Celui qui est la louange des anges, Celui qui est toute louange. Et ces anges dirent à l'âme : *En Celui qui est sur l'autel est perfection et complément du Sacrifice que tu*

cherches. Et ils dirent : *Prépare-toi à recevoir Celui qui te fiança par l'anneau de son amour; et l'union est déjà faite; et encore de nouveau Il veut faire l'union.* Et tout cela l'âme le sentait en vérité ; car c'était de fait bien plus pleinement que ne peut être exprimé en paroles. Et seulement l'ombre des choses susdites, savoir, leur mémoire, (qui est certaine ombre de cette vérité qu'alors sentit l'âme), seulement cette ombre létifie mon âme plus que je ne puis dire. »

Puis cette Angèle brisée par sa dernière infirmité, et absorbée en esprit plus abondamment que d'habitude en l'abîme de la divine infinité, parlait avec interruptions et arrêts et rarement. Cependant ces paroles, autant que nous qui étions présents pouvions les saisir, nous avons brièvement recueillies, qui sont celles-ci :

Elle dit une fois vers la fête de la Nativité du Seigneur, auquel temps, savoir, elle-même passa au Christ : *Le Verbe s'est fait chair.* Et après très grande heure, comme revenant d'ailleurs, elle dit : *Oh! toute créature défaille! Oh! toute l'intelligence angélique ne suffit pas!* Et interrogée par nous : *A quoi défaille toute créature, et à quoi l'intelligence ne suffit pas?* Elle répondit : *A comprendre!* Et puis elle dit : *Oh! voici mon Dieu qui m'a fait la promesse! Car le Christ son fils vient de me présenter au Père.* Elle avait dit, en effet, auparavant : *Vous savez quand le Christ était dans le navire, il y avait aussi tempêtes grandes; et en vérité, il en est parfois ainsi en l'âme, car Il permet que viennent les tempêtes et Il semble dormir.*

Elle dit encore : *En vérité, jusqu'à ce que Dieu permette que la personne tout entière soit broyée et piétinée, Il ne laisse parfois finir les tempêtes. Et Il le fait spécialement à ses fils légitimes.*

Item, une autre fois elle dit : *O mes fils, volontiers vous dirai-je quelques paroles, si je savais que Dieu ne me décevrait,* (savoir, sur la promesse de sa mort); car par désir de mourir, elle craignait beaucoup d'être délivrée de cette infirmité. Et elle dit : *Ces choses que je veux dire, je ne les dis, sinon afin que vous suiviez ce que moi je n'ai pas suivi. Et je ne dis cela, sinon pour l'honneur de Dieu seulement et pour que cela vous serve. Je n'emporte pas volontiers sous terre quelque chose qui puisse vous être utile. Voici que Dieu dit à l'âme : Toutes mes choses sont tiennes : et les tiennes sont miennes. Oh ! qui est celui qui mérite cela, que tous les biens de Dieu soient siens, et tous nos biens soient de Dieu, et tous les biens de Dieu soient nôtres ? Oh ! en vérité, rien d'autre ne mérite cela, sinon charité. O mes petits enfants et frères et pères, efforcez-vous de vous aimer les uns les autres et d'avoir cette charité divine en vérité ; car, par cette charité et mutuelle dilection, l'âme mérite d'hériter des biens divins. Et je ne fais d'autre testament, sinon que je vous recommande cette mutuelle dilection ; et je vous laisse tout mon héritage, savoir, la vie du Christ ; savoir, pauvreté, douleur et mépris.*

Et elle posa sa main sur la tête de chacun, disant : *Bénis soyez-vous de Dieu et de moi, mes petits enfants ; vous et tous ceux qui ne sont ici présents. Et comme m'a été signifiée et démontrée par le Christ cette bénédiction, ainsi*

vous la concédè-je, et de tout mon cœur vous la donnè-je, et aux présents et aux absents. Et que le Christ vous la donne avec cette main qui fut clouée en croix. Et ceux qui auront cet héritage, savoir de la vie du Christ et seront vrais fils d'oraison, il n'est pas douteux qu'ils auront ensuite héritage de vie éternelle.

Et puis elle dit : *En ce que je veux dire, je n'ai rien à faire, mais tout est de Dieu. Car il plut à la divine Bonté me donner cure et sollicitude de tous ses fils et filles qui sont au monde, qui sont outre mer et en deçà la mer. Et je les gardai, et je souffris pour eux ; et mes douleurs furent plus nombreuses que vous ne savez.*

Et elle dit : *O mon Dieu, je Te les confie encore de nouveau, pour que Tu les gardes et conserves de tout mal.*

Et puis elle dit : *O mes petits enfants, efforcez-vous d'avoir cette charité pour tous les hommes. Car, en vérité, je vous dis que mon âme reçut davantage du Seigneur Dieu quand je pleurai et souffris pour les péchés du prochain avec tout mon cœur, que quand je pleurai mes péchés. Et en vérité, il n'est charité plus grande sur terre que de pleurer les péchés du prochain. Le monde se gausse de ce que je dis ; car cela me semble être contre nature, savoir que l'homme puisse pleurer et souffrir des péchés du prochain comme des siens, plus que des siens. Mais la charité qui fait cela n'est pas de ce monde. O mes petits enfants, efforcez-vous d'avoir cette charité ! Et ne jugez personne, même si vous voyiez un homme pécher mortellement. Je ne dis pas que ne vous déplaise le péché et que vous ne deviez abhorrer le péché ; mais je dis que vous ne jugiez les pécheurs, car vous ne savez les juge-*

ments de Dieu. Car plusieurs auprès des hommes semblent damnés, qui auprès de Dieu sont sauvés. Et plusieurs auprès des hommes semblent sauvés et auprès de Dieu sont damnés. Et je pourrais vous dire qu'il en est que vous méprisâtes et qui vont brigandant [?], (savoir, détruisant les bonnes entreprises,) desquels j'ai ferme espoir que Dieu les reconduira à sa voie.

Item, une autre fois elle dit que son âme fut lavée et purifiée et submergée au sang du Christ qui était récent et chaud comme s'il sortait du corps du Christ crucifié. Et alors fut dit à l'âme *C'est cela qui te purifie.*

Et l'âme répondit : *O mon Dieu serai-je déçue?*

Il lui fut dit : *Non.* Et l'âme entendit que lui étaient dites ces paroles : *O épouse! O spécieuse! O aimée par Moi avec dilection! Viens, car tous les saints t'attendent avec grande liesse. En vérité, Je ne veux que tu viennes à moi avec ces douleurs; mais avec jubilation et liesse inénarrable, comme il convient qu'un roi conduise son épouse longtemps aimée en vêtement royal.* Et Il me montra le vêtement que montre l'époux à l'épouse longtemps aimée. Et ce n'était de pourpre ni d'écarlate ni de cendal; mais c'était certaine lumière mirifique dont est vêtue l'âme. Et alors encore Il me montra ce Verbe, en sorte que je comprends maintenant ce qu'est le Verbe, et ce qu'est dire le Verbe.

Et Il me dit alors : *C'est le Verbe qui voulut s'incarner pour toi.* Et alors Il alla même vers moi et me saisit toute et embrassa. Et Il m'avait dit long temps avant : *Viens à Moi, ma chérie, ma spécieuse, aimée de Moi avec dilection! Viens, car tous les saints t'attendent*

avec grande liesse. Et Il dit encore ceci : *Je ne te confierai pas aux anges et aux autres saints pour qu'ils t'amènent. Mais Moi, personnellement, viendrai pour toi, et te prendrai à Moi.* Il m'avait dit, en effet, longtemps avant : *Tu es faite convenable à Moi ; tu es très haute en Ma Majesté.*

Item, une autre fois elle dit : *Maudits soient les avantages qui élèvent l'âme, savoir : puissances, honneurs et prélatures ! O mes petits enfants, efforcez-vous d'être petits !*

Et puis elle clama, disant : *O néant inconnu ! O néant inconnu ! En vérité, l'âme ne peut avoir meilleure vision en ce monde que de voir son néant et se tenir en sa prison. Et il y a plus grande déception dans les avantages spirituels que dans les temporels, comme savoir parler de Dieu, faire grandes pénitences, comprendre les Écritures, et avoir le cœur quasi continuement occupé aux choses spirituelles. Car ceux-là tombent souvent en erreur et sont plus difficilement corrigés que ceux qui ont avantages temporels.* Et de nouveau elle clama, disant : *O néant inconnu ! O néant inconnu !*

Une autre fois quand elle était près de passer, savoir, la veille, elle disait fréquemment : *Père, en Tes mains je confie mon âme et mon esprit !*

Et une fois après la susdite parole, elle nous dit : *Voici qu'à cette parole cette réponse m'a été faite : Ce qui a été imprimé en ton cœur en ta vie, il est impossible que tu ne l'aies en la Mort.*

Et alors nous lui dîmes : *Donc tu veux t'en aller et nous quitter ?*

Et elle répondit : *Je vous le cachai tellement, que main-*

tenant je ne le cache plus ; car je dois absolument m'en aller.

Et à partir de ce moment, savoir, de ce jour, cessant toute douleur dont beaucoup de jours auparavant elle avait été tourmentée et affligée en chacun de ces membres intérieurement et extérieurement, elle gisait en si grande quiétude de corps et joyeuseté d'esprit, que déjà elle semblait goûter quelque chose de la joie à elle promise. Et alors nous l'interrogeâmes si le jubilé susdit lui était déjà donné. Et elle répondit que déjà avait commencé le jubilé susdit. Et en cette quiétude et joyeuseté de l'esprit, jusques après complies du samedi gisant très joyeuse, nombreux frères l'entourant et lui offrant offices de leurs ministères, au jour même, savoir, de l'octave des Innocents, à l'ultime heure du jour, comme s'endormant doucement, elle reposa en paix.

Et cette âme très sainte, déliée de la chair et absorbée en l'abîme de divine clarté, reçut du Christ son époux l'étole d'immortalité et innocence, devant régner à jamais avec Lui.

Où nous introduise par la vertu de sa très sainte Croix et par les mérites de sa très sainte Mère et par l'intercession de notre très sainte Mère, Jésus Christ crucifié, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit Saint par les siècles infinis des siècles ! Amen.

XXXVI. COMMENT SES FILS DOIVENT SUIVRE AUDACIEUSEMENT CETTE SAINTE MÈRE SUSCITÉE PAR DIEU POUR CONFONDRE LES SUPERBES GÉANTS.

Crainte que l'enflure de sapience mondaine, animale, terrestre de l'esprit diaboliquement enflé de ceux qui disent de grandes choses et ne font pas les minimes, demeure non confondue par l'éternelle sapience de Dieu, Dieu suscita une femme d'état séculier, liée au monde, à un mari, à ses fils, et enlacée aux biens et richesses, simple de science, impuissante de forces, mais qui, par la vertu à elle infuse divinement par vertu de la croix du Christ Dieu et Homme, rompit les liens du monde et monta au faîte de la perfection évangélique; et par cette sainte folie de la croix du Christ, renouvela la sapience des parfaits; et la Voie du bon Jésus effacée, (que de superbes géants déclaraient inobservable tant par paroles que par œuvres), non seulement elle la montra possible et facile, mais elle la montra souveraines délices de l'âme vertueuse.

O sapience de céleste perfection évangélique, comme avec le Dieu éternel tu fis sotte la sapience de ce monde! Et toi, Dieu éternel, en elle, Tu dressas contre les hommes une femme, contre les enflés une humble, contre les astucieux une sainte, contre les lettrés une ignorante, contre l'hypocrisie religieuse le saint mépris de sa propre condamnation et mépris, et,

contre les bavards oisifs et les mains paresseuses, la chaleur stupéfiante des œuvres et le silence des paroles ; et contre la prudence de la chair la prudence de l'esprit, qui est science de la croix du Christ.

Donc en la femme forte apparaît ce qui avait été enseveli dans les hommes, sentinelles aveugles, par une explication charnelle. Donc, que toute honte s'en aille loin des fils de cette sainte race ! Et apprenez par l'Angèle du grand conseil la voie des richesses de la croix, qui est pauvreté, douleur et mépris du bon et aimé Jésus et de sa très douce Mère ; laquelle puissiez-vous apprendre aux hommes et femmes et à toute autre créature par la langue des œuvres efficaces ! Et pour que vous vous glorifiiez en l'appel d'une telle école, sachez, très chers, qu'elle est elle-même doctoresse de discipline de Dieu, et ouvrière de ses œuvres. Et vraiment elle est éclat de la lumière, et miroir sans tache de la divine majesté, et image de sa bonté. Et alors qu'elle est une, elle peut tout ; et demeurant en elle-même, elle renouvelle tout ; et à travers les nations, elle se transporte en toutes les âmes saintes ; et tous ses fils elle les fit prophètes de vérité et amis de Dieu. Et vraiment n'aime personne, celui qui combat Angèle [1] ou plutôt la Vie et Voie du Christ et sa doctrine. (C'est tiré du livre de la *Sapience*, aux 7ᵉ et 8ᵉ chapitres).

Rappelez-vous, très chers, que les apôtres prêchant d'abord la vie passible du Christ, par une femme l'ap-

1. Le ms. de Subiaco porte toujours *Angéline*.

prirent ressuscitée après sa mort. Ainsi, fils très chers, apprenez maintenant avec moi la règle de cette sainte mère, règle morte chez les charnels, premièrement professée par nos premiers pères, le Bienheureux François et ses compagnons, et prêchée maintenant immortelle en l'observance de la sainte mère. Et il n'est pas contre l'ordre de sa Providence, pour l'opprobre des hommes, de faire doctoresse une femme de qui, à ma connaissance, n'est pas semblable sur terre. Car aussi saint Jérôme [1] dit de la prophétesse Olda, à laquelle accourait la foule des Juifs, qu'en opprobre des hommes et des docteurs de la loi, qui étaient transgresseurs de l'ordre, au sexe féminin avait été transférée la prophétie.

Gloire a Dieu.

1. Adversus Pelag. II, 22 ; P. L. XXIII, 560.

APPENDICE

I. — CORRECTIONS APPORTÉES AU TEXTE DANS LA VERSION FRANÇAISE

La présente traduction, dont je prie le lecteur d'excuser les incertitudes et sans doute plusieurs fautes qui apparaîtront à mesure que le texte original sera mieux établi, a été faite d'après le texte de mon édition latine précédemment publiée.

Ce texte, cependant, a été amélioré grâce à la découverte d'un nouveau manuscrit que j'ai décrit dans les *Recherches de Sciences religieuses*, avril 1926[1]; grâce aussi à quelques-unes des corrections qu'a bien voulu me proposer M. Henri Lemaître, après avoir lui-même étudié le manuscrit d'Assise. Je lui en exprime ici mes remerciements.

D'autre part, j'ai ajouté, en tête des documents, les titres nécessaires à l'intelligence plus facile de la lecture.

1. En éditant le texte latin du *Livre de Sainte Angèle de Foligno*, je souhaitais la découverte de mss encore inconnus qui nous apporteraient de précieuses lumières. Je remercie donc le R. P. Oliger, O. F. M., de nous signaler (*Antonianum*, janvier 1926, p. 33) que la Bibliothèque du Collège Saint-Isidore de Rome possède sous la Cote 1/141 un *Codex* de parchemin (mm. 132 × 93) de la fin du XIV^e^ siècle, de 107 folios, mutilé au début et contenant du folio 1 à 97 r., un texte qu'une main du XVII^e^ siècle intitula *Revelationes B. Angelae de Fulginio*. J'exprime au R. P. de Guibert toute ma reconnaissance pour avoir bien voulu me signaler et photographier ce ms (que j'appellerai I) qui confirme les hypothèses émises dans mon édition.

A) *Description du texte.*

1°) La foliotation 1 à 97, ancienne, (du XVII^e^ siècle, sans doute,)

témoigne que les mutilations du ms dont je vais parler lui sont antérieures.

2°) Le texte au folio 1 r. commence au mot : *et delectabant* (mon édition latine p. 33, l. 25), c'est-à-dire, vers le début du second des derniers pas du Mémorial. Le manuscrit a donc perdu ses premiers folios (deux cahiers) (exactement un cahier complet de 10 folios et les 9 premiers folios du 2e cahier).

3°) Entre les folios 96 v. et 97 r. ont été arrachés les 8 folios du milieu du dernier cahier. Le texte du folio 97 v. : *matris quam viros* (édition p. 202, l. 12) appartient au document XXXVI qui clôt S et mon édition.

4°) Le Codex I contient donc dans son état présent : *a*) le Mémorial mutilé ; *b*) les Documents (dans l'ordre suivant qui n'est celui d'aucun autre ms) : I, III, V, XXII, IX, X, XX, XXI, XXIV, XXVI, XIII, XV, II, XXIII, XIV, XI, XII, fin de V, XVI, XXXI, XVII, XXV, XXIX, XIX, XVIII, VI, VII (incomplet), et fin de XXXVI.

Il lui manque : 1°) la Censure et le début du Mémorial ; 2°) les documents IV, VIII, XXVII, XXVIII, XXX, XXXII, XXXIV, XXXV.

Sur quoi il faut remarquer que le ms I ne devait pas contenir IV qui semble étranger au dossier d'Angèle ; que la lacune 96 v. à 97 r. contenait : 1°) La fin de VII, très probablement VIII, qui lui fait suite ; XXVIII, XXX et XXXII, probablement, puisqu'ils font partie de la série XXVIII-XXXIII (contenue dans S seul) et que I a connue puisqu'il reproduit XXIX, XXXI, et XXXIII ; probablement aussi XXXIV et XXXV, contenus dans SOR ; et le début de XXXVI.

B) *Conclusions.*

I suivant un ordre propre remonte donc aux *Rotuli* originaux sans dépendre des mss précédemment connus.

De ce qu'il est indépendant de S et de ce qu'il a cependant le même contenu (quoique mutilé accidentellement), le témoignage SI prend une très grande valeur, puisque leur coïncidence nous apprend ce que contenaient les *Rotuli* copiés de deux côtés différents et que le ms d'Assise inachevé nous a incomplètement transmis ; et puisque, d'autre part, antérieur d'un siècle à S, I fait remonter le témoignage SI tout près de celui de A.

Ainsi se confirme que, quels que soient les mérites de A, il est impossible de s'en tenir à son seul témoignage : parce que, incomplet, il doit être enrichi par SI, et parce que ses fautes de copie doivent et peuvent être corrigées par les lectures de SI quand elles sont meilleures.

Voici donc la génération des recensions du *Livre d'Angèle* :

1° Génération : Rotuli.
2° Génération : A. I. S ;
3° Génération : Réduction R R′ D O ;
4° Génération : Remaniements des ms P ;
5° Génération : Compilation C et les Editions.

II. — ADDENDA

Page 118, ligne 16 : Après *agilité de corps*, ajouter : *et santé de corps et renouvellement de corps*.

Page 172, ligne 6 : Après *et puis*, ajouter *fréquemment*.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE

MÉMORIAL DE FRÈRE A..... 27
Censure des examinateurs..... 29
Cy commence le prologue au Livre dit : Vraiment l'expérience des fidèles..... 31
I. Comment la fidèle du Christ fit trente pas en la voie de la pénitence partant du péché vers l'amour..... 31
II. Où l'on voit comment Frère A écrivit le susdit Mémorial. 48
III. S'ensuit le premier pas ou révélation de divine familiarité. Et ici est le principe comme et quand moi Frère commençai d'écrire..... 57
IV. Cy commence du second pas ou révélation de divine onction, un peu..... 71
V. Cy commence du troisième pas ou révélation de divine érudition, un peu..... 88
VI. Cy commence du quatrième pas ou de divine révélation d'humiliation propre et de réforme divine, quelque peu..... 103
VII. Cy commence du cinquième pas, ou révélation de divine union et amour, quelque peu..... 120
VIII. Cy commence du sixième pas ou révélation de nombreux tourments par infirmités et démons, quelque peu. 147

IX. Cy commence du septième pas, ou révélation de qui seulement on peut dire qu'elle n'est pas quoi qu'on puisse penser, quelque peu..... 156
Clausule : le sceau de Dieu..... 181

DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTS, LETTRES ET RÉCITS..... 183
I. Enseignements dictés à un fils où se voient les douleurs de la passion, les degrés de la prière, et l'exemple de saint François..... 185
II. Où sont marquées les œuvres de l'amour..... 207
III. Comme un frère très cher lui arracha ses secrets et sut plusieurs visions merveilleuses..... 208
IV. Sentences..... 220
V. Où sont écrits divers enseignements touchant l'oraison, la pauvreté et la pénitence..... 221
VI. Comme elle vit la divine majesté embrasser ses fils et leur faire bénédictions, et comme Frère A eut son pardon et pleura..... 228
VII. Comment la bienheureuse eut colloque très plaisant avec les Saints Anges..... 232
VIII. Comme, gisant infirme, Jésus lui apparut la servant et consolant..... 234
IX. Comment Notre Dame déposa en ses bras son divin fils sous la figure d'un petit enfant et des paroles qu'elle entendit..... 236
X. Où méditant sur la passion du Fils de Dieu, lui fut dite parole d'excessive dilection ; et comment elle crut mourir de douleur et son cœur éclater..... 239
XI. Lettre à ses très chers fils, où leur mande qu'ils soient un cœur, un corps et une âme..... 242
XII. Où l'on voit que l'âme doit être recueillie et humble pour trouver Dieu..... 244

XIII. Lettre à ses fils, où elle se dit trop liée pour écrire aucune chose, sinon qu'ils apprennent connaissance de Dieu et de soi..... 245
XIV. Billet à un fils très aimé, où elle lui souhaite qu'il aime la souffrance..... 247
XV. Lettre à un fils, où elle lui mande qu'il suive la voie de la croix..... 248
XVI. Lettre à un fils, où elle lui enseigne qu'il soit vrai fils de Dieu..... 250
XVII. Lettre à un fils, où elle lui enseigne qu'il soit fervent malgré l'absence de Dieu..... 252
XVIII. Comment par sept dons de Dieu peut être parfaite la consommation au très doux Jésus Christ..... 257
XIX. Comment Dieu ne peut autre chose que ce que veut l'âme..... 260
XX. Où se voient quels abîmes sont au très haut mystère du Corps et Sang de Jésus Christ..... 262
XXI. Comme l'âme enamourée, transformée au Christ, veut lui ressembler en tous ses dénuements et pauvretés. 270
XXII. Où sont exhortés les fils, pour qu'ils suivent l'exemple de l'humilité de Jésus Christ..... 284
XXIII. Lettre aux fils où elle enseigne comme nous sommes punis par notre faute et quelles sont les transformations de ceux qui aiment..... 296
XXIV. Où se voient les amours indicibles de Jésus au Saint Sacrement..... 302
XXV. Où se voient les humiliations de la Passion..... 306
XXVI. Où se découvrent les pièges de l'amour spirituel.. 311
XXVII. Or, passa la Vénérable Épouse du Christ, Angèle de Foligno..... 326
XXVIII. Lettre aux fils, où leur mande qu'ils aient courage emmi les temporelles tribulations..... 327
XXIX. Dit d'Angèle : qu'il est léger de souffrir pour Dieu. 330
XXX. Dit d'Angèle sur un propos du Bienheureux Augustin, touchant la Communion de chaque jour..... 331

XXXI. Les signes que Dieu nous aime..... 332
XXXII. Lettre à un fils qui eut à souffrir à Spello..... 333
XXXIII. Où elle confesse ses horribles hypocrisies et voudrait aller nue par les places des villes criant ses péchés et mensonges..... 335

TROISIÈME PARTIE

DERNIERS ENSEIGNEMENTS ET MORT..... 339
XXXIV. Ultimes discours de la Bienheureuse avant sa mortelle maladie : où l'on voit les cinq mystères de l'amour de Jésus et les sept dons faits à la créature.... 341
XXXV. Des très précieuses paroles que fit en son heureux départ la sainte Mère ; et comme elle bénit ses fils ; et comme le Seigneur vint quérir son Épouse longtemps aimée..... 348
XXXVI. Comment ses fils doivent suivre audacieusement cette sainte Mère suscitée par Dieu pour confondre les superbes Géants..... 355

APPENDICE

Corrections et Addenda..... 359

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT
VINGT-SIX, SUR
LES PRESSES DE
L'ART CATHOLIQUE
6, PLACE Sᵀ-SULPICE,
PARIS

68

455 WIS. B OCT '57

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION

3 0311 00124 7761

BV 5080 .A5314 1926
Angela, 1248?-1309.
Le livre de la bienheure
soeur Ang`ele de Foligr

DEMCO

3 0311 00124 7761